Karlfried Graf Dürckheim

La Voie de la transcendance

L'Homme à la recherche de son intégralité

Traduit de l'allemand
par Catherine de Bose

titre original

ÜBERWELTLICHES LEBEN IN DER WELT

Der Mensch im Zeichen der Ganzwerdung

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© Éditions du Rocher 1991 pour la présente traduction

ISBN 22680-1120-8

Avant-propos

Les profondes modifications qui ont été apportées par l'homme à son mode de vie caractérisent notre temps. Elles ont été rendues possibles par un développement explosif des sciences et des techniques et de nouveaux progrès en ce sens se dessinent à l'horizon. Il faut cependant reconnaître que ce progrès, trop unilatéral, de la vie matérielle provoque un dépérissement de notre vie spirituelle. À la maturité croissante sur le plan technique des deux derniers siècles, s'associe une immaturité lourde de conséquences car elle nous écarte du véritable centre de la vie. L'homme occidental est certainement lié à ce centre par la religion et en particulier par la foi chrétienne dans laquelle il était enraciné. Mais bien des gens ont en grande partie perdu cet appui et la vision limitée dont nous venons de parler n'a pas été compensée. À cette situation Karlfried Graf Dürckheim apporte une aide efficace par l'expérience possible du noyau spirituel qu'un exercice assidu peut réveiller en nous et amener peu à peu à maturité. Les conseils qu'il donne à ce sujet associent les traditions mystiques de l'Occident, dans lesquelles Maître Eckhardt tient une place essentielle, et les pratiques méditatives de l'Extrême-Orient, principalement celles du Bouddhisme Zen. Ces dernières sont deve-

nues familières à Karlfried Graf Dürckheim pendant les dix années qu'il a passées au Japon. Il ne cherche d'ailleurs nullement à faire d'un Européen un Bouddhiste mais à développer chez lui une expérience intérieure conforme à notre structure. Il s'agit d'une transparence à la transcendance, d'un rayonnement spirituel dans le séculier et, particulièrement, d'une réalisation de l'intégrité humaine. En d'autres termes, le Soi véritable, présent dans le moi profane de chacun de nous, parvient à percer en celui-ci ce qui correspond à la vraie maturité. À cette ultime profondeur se rencontrent tous ceux qui ont atteint un sentiment de fraternité humaine, dans la mesure où ils parviennent à cette expérience. Ils témoignent de la même attitude en face de la mort qui enlève l'homme à la vie temporelle pour l'acheminer vers la grande Vie surnaturelle. L'autre, le prochain, peut aider à ce passage lorsqu'il est assez avancé sur la voie de l'expérience de transparence.

Pour le chrétien le livre de Karlfried Graf Dürckheim peut être une importante source de suggestions. En effet, l'expérience dont il est question n'exclut nullement la foi et l'exercice qui y prépare peut aider à un vivant approfondissement de celle-ci. Il ne s'agit pas ici de s'écarter de la foi ou de la remplacer par l'expérience. L'exercice ne prend pas non plus la place de la grâce divine. En fait, la foi complète l'expérience en ce sens qu'elle nous fait approcher, sans ambiguïté, de la spiritualité et du divin.

Préface

FAUX ANTAGONISMES

Aujourd'hui, comme de tout temps, le passé et son poids d'inertie barrent la route à un nouveau devenir. La lumière de la vie spirituelle, qui se lève sur le monde, peut seule dissiper le brouillard dont une vision trop unilatérale a enveloppé la Vie et sa vérité. Les oppositions auxquelles cette vision bornée et immature a donné naissance se révèlent être, en fait, de faux antagonismes et le champ devient ainsi libre devant le seul combat justifié : celui des témoins de la Vie, prêts à tout lui sacrifier, contre les instruments de puissances qui, soit par surveillance, soit même dans une bonne intention, dénaturent ou contrecarrent la vie par l'Être, c'est-à-dire tout simplement la Vie.

D'où vient la révolte de la jeunesse ? La représenter comme un simple combat entre le bien et le mal serait vraiment trop facile. Derrière cette révolte il y a quelque chose de tout à fait autre, quelque chose qui donne aux raisons du pour et du contre leur vraie dimension : la VIE.

Quand l'héritage consacré par une longue tradition, celui qui a organiquement grandi dans la communauté, se change en systèmes désacralisés, les membres de cette communauté sont renvoyés à leur propre jugement. S'ils interrogent alors leur intime conscience, ils sont souvent obligés de reconnaître le manque de substance et de crédibilité des puissances qui les dominent.

Les gardiens de l'ordre peuvent devenir des adversaires de la Vie, les ennemis de cet ordre ses témoins. Sur bien des points nous sommes actuellement en désaccord avec les défenseurs d'un ordre que son opposition à tout changement rend contraire à la Vie. Cependant nous nous trouvons en même temps sous le signe de l'opposition contre les forces qui menacent la Vie par leur refus de toute forme et de toute structure.

Tout ce qui vit est forme et mouvement de transformation. Quand il est conforme à l'ordre, le vivant est à la fois forme transparente et transparence devenant forme. Car l'absence de forme rend la vie aussi impossible qu'une forme calcifiée. Une révolte contre l'ordre est légitime quand elle obéit à la Vie. Elle est illégitime quand, sous prétexte de révolution, elle déclare la guerre à tout ordre. L'ennemi de la Vie menace ou anéantit celle-ci de deux façons : par dissolution et par rigidité. Dans l'un comme dans l'autre cas la vie cesse. Le mouvement qui conduit la forme à son accomplissement et celui qui ramène au sein de l'UN toute forme devenue appartiennent tous deux au rythme de la VIE. Mais quand de faux antagonismes apparaissent les pôles se changent en contraires, comme partout d'ailleurs où le mouvement dialectique du vivant se fige en positions rigides. On aboutit alors à des discussions stériles comme le sont souvent, par exemple, celles entre les représentants des traditions extrême-orientale et occidentale.

Dans les controverses entre Orient et Occident, les partisans d'un esprit masculin et patriarcal et ceux d'un esprit féminin matriarcal deviennent souvent des adversaires. Pourtant, chez tout être humain, masculin et féminin font tous deux partie d'une totalité saine — en Orient comme en Occident. La stérilité de ces

oppositions ressort dans toute sa clarté dans les discussions religieuses.

Les religions séparent, l'esprit religieux vivant unit, car il repose sur une expérience fondamentale en il agit selon le rythme d'une dialectique entre la foi en une divinité distincte, séparée de l'homme, et l'expérience mystique de l'UN qui abolit toute dualité. Ce rythme fécond met l'accent tantôt sur l'un tantôt sur l'autre de ces aspects. Quand l'un des deux devient une position radicale, ou l'objectif définitif de l'une des religions, les chemins divergent. Pourtant, dans le domaine religieux, c'est ce mouvement d'échanges qui fait apparaître le surnaturel en tant que vie. Au lieu des différences qui opposent l'Orient et l'Occident, il serait donc temps de reconnaître les vrais antagonismes. A travers tous les différends entre Orient et Occident et leurs positions statiques mortelles, on découvrirait la dynamique d'une vie religieuse où toutes les croyances figées en concepts retournent au creuset d'une expérience de la VIE qui surpasse toute notion d'objectivité.

Quand l'ÊTRE est devenu expérience on peut surmonter un autre obstacle qui trouble aujourd'hui les esprits, c'est-à-dire l'opposition entre ceux qui croient en Dieu — chrétiens ou autres croyants non chrétiens — et les athées : marxistes, humanistes, mais aussi Bouddhistes ou membres d'autres formes de religions. Que des croyants et des non-croyants puissent se parler peut passer pour un progrès par rapport aux temps de complète intolérance. Mais, qu'ils se disputent ou se tolèrent — avec un sourire plus ou moins sincère — leur opposition pacifique cache un conflit qui n'est pas aujourd'hui sans importance et qui oppose ceux qui n'ont pas de contact avec la transcendance, les hommes éloignés de l'Être et qui entendent le rester, et

ceux qui gardent avec lui une communication vivante. Ce lien avec l'Être ne vient pas seulement d'une foi inébranlable mais aussi d'une authentique expérience et, grâce à elle, d'une ouverture spontanée de leur âme à cet Être, d'une attirance naturelle vers les puissances numineuses et le contenu sacré de la Vie.

Il y a des gens qui croient en Dieu, des « fidèles » de leur religion, auxquels demeure fermé tout contact avec l'Être — sans même parler d'une expérience qui puisse les transformer. Et il en est d'autres qui ne savent, ou ne veulent rien savoir, de Dieu ou du Christ et qui, pourtant, vivent dans un contact authentique avec la transcendance. Ils portent témoignage à celle-ci par leur élan, leur disponibilité au sacrifice inconditionnel d'eux-mêmes et par un courage intrépide devant le destin. Il peut s'agir de scientifiques ou de techniciens ; une qualité numineuse est la source de leur force et de leur ténacité dans leur recherche ou leur travail. Ainsi passe, en diagonale entre le pseudo-front qui divise croyants et incroyants, la ligne de partage entre les hommes touchés par l'Être et ceux qui y sont sourds et aveugles. Souvent aussi le sens de la vie surnaturelle est altéré chez des croyants, fidèles à une foi dogmatique institutionnelle, qui déprécient l'expérience de l'Être en la considérant comme simplement naturelle. D'autres la confondent, curieusement, avec un phénomène rationnel ou bien seulement subjectif.

La « ligne de front » entre croyants et incroyants existe sous la forme séculière d'opposition entre spiritualistes et matérialistes, entre ceux qui, orientés avant tout vers le monde profane pour assurer leur sécurité en maîtrisant la vie séculière et sociale, et ceux qui, tournés vers la vie intérieure, cherchent et suivent en eux-mêmes le chemin de la maturité. Mais la vérité

vivante ne connaît pas la séparation entre matière et esprit et la vie perd son éclat chaque fois que l'un des deux aspects cherche à occuper toute la place. Le travail dans le monde et la maturité intérieure sont eux aussi solidaires. En affirmant que les exigences de l'âme nuisent aux capacités professionnelles ou sociales et que les exigences de celles-ci sont un obstacle sur le chemin intérieur, certaines gens créent de faux conflits.

Efficacité et valeur professionnelles croissent avec la maturité et celle-ci ne se développe vraiment que dans la mesure où l'homme assume, sans chercher à s'y dérober, ses obligations extérieures. Mais l'exigence de l'Être surpasse la voie intérieure aussi bien que le monde extérieur ; elle s'y exprime dans son propre langage. Vie surnaturelle et vie dans le monde, tout comme le corps et l'esprit, sont les deux aspects d'un tout vivant dans l'homme qui se vit comme une personne. Ce ne sont ni la vie intérieure ni la vie extérieure qui divisent les esprits. Ils se distinguent surtout, par leur maturité ou leur immaturité, en hommes responsables qui savent, ou non, ce qu'est la transparence. On les reconnaît à leur fidélité à l'exercice et, enfin, à leur recherche de la réalisation d'eux-mêmes par la force de la transparence immanente qui, les élevant à un plus haut niveau, leur permet d'accomplir leur véritable destinée humaine.

LE BUT

MATURITÉ

Il s'agit aujourd'hui de transformer l'homme, de le libérer d'une forme de pensée statique, enfermée dans l'univers spatio-temporel. Sa liberté de mouvement retrouvée, il pourra, malgré les obstacles extérieurs, dénouer ses blocages et, de nouveau relié à la vie spirituelle, atteindre la réalisation de soi-même de la maturité. C'est de l'homme en tant que personne, dans la liberté retrouvée de son unité avec son Être essentiel, qu'il est ici question.

La « maturité de la personne » exige, et est, autre chose que la possession de connaissances et de capacités, plus qu'une moralité sûre. C'est une transformation par l'ÊTRE et en l'ÊTRE. Celui qui est parvenu à la maturité n'a pas et ne peut pas plus que l'immature mais il *est* plus. Cette maturité n'est pas seulement la décision de se comporter librement dans le monde, elle est aussi la liberté de rendre témoignage à notre propre Être essentiel et à l'ordre transcendant qui lui est lié. Celui qui, en ce sens, est majeur peut non seulement faire ce qu'il veut (car il ne veut plus que ce qu'il doit) mais il a le droit d'être ce qu'il est, selon Dieu, par son Être essentiel. Ce pouvoir d'être ce que l'on est vraiment, un être humain authentique, ce quelqu'un de distinct que l'on est destiné à être selon son Être essentiel, tel est le grand thème de notre temps.

Entre le malaise du névrosé et celui de la majorité de nos contemporains, il existe beaucoup d'analogies tant dans les racines de ce malaise qu'en ce qui concerne la manière de s'en libérer. On ne trouve pas seulement, dans le cabinet du thérapeute, des cas extrêmes mais aussi les troubles caractéristiques de notre temps. Biens, relations, pouvoir ne compensent pas l'impossibilité d'être vraiment soi-même. Les causes de ce malaise ressemblent beaucoup à celles que rencontre le thérapeute dans les troubles névrotiques du petit enfant. Les plus fréquentes sont la répression qui décourage un être jeune et paralyse son indépendance, l'incompréhension qui fausse sa nature essentielle et le manque d'affection par lequel il se sent rejeté. Ces facteurs se retrouvent plus tard dans la névrose d'angoisse, la culpabilité et les difficultés de contacts. Ils ont des analogies évidentes avec les conditions de vie qui marquent notre temps. Comme l'enfant, l'homme contemporain, soumis à des conditions défavorables, développe des formes d'adaptation contraires à son Être essentiel parce qu'elles lui assurent, avec l'absence de conflits et de souffrance, une certaine sécurité. Quand ces fausses adaptations deviennent chez lui une seconde nature, elles l'empêchent, tout comme les mécanismes de défense névrotiques qui faussent sa nature, de se réaliser en son Être essentiel. Pourtant, quand l'impossibilité d'être soi-même rend la souffrance insupportable, l'homme est prêt à risquer le saut dans l'inconnu qui brise ses liens et lui ouvre la porte d'un nouvel univers.

Comme jamais auparavant notre temps, en privant toujours davantage l'homme de pouvoir, éveille son

sens de la liberté. Notre époque et son ordre, en l'éloignant de Dieu, le maintiennent dans l'immaturité. Il ouvre alors naturellement la voie aux expériences intérieures dont naît la maturité et celle-ci représente un tournant dans l'évolution humaine : une autonomie nouvelle de l'homme, par son Être transcendant, lui donne accès à LA VIE SURNATURELLE.

Devenir est la troisième étape, peut-être devrait-on dire l'étape décisive, sur le chemin de la croissance personnelle.

Le processus fondamental de l'évolution humaine apparaît déjà dans la succession des trois phases de la vie humaine : enfance, évolution de la personnalité par rapport au monde et à soi-même et âge mûr. Un tout cohérent se forme et s'articule. S'il réussit et échappe au danger de se briser sur les contradictions de la vie, l'homme retrouve son intégralité à un niveau supérieur. L'existence humaine commence par une forme de vie où intérieur et extérieur, ciel et terre, moi et monde sont encore indivisés, tissés dans une totalité vivante. Puis les pôles se séparent et, avec la conscience de soi-même naissent les oppositions : monde intérieur et monde extérieur, devenir et disparaître, etc. Le développement de la conscience du moi et de l'objet brise l'unité vivante originelle. L'homme doit faire face au monde et compter sur lui-même. Tiraillé entre les exigences de son moi et celles du monde extérieur, il risque toujours de se détourner de son Être essentiel et de se perdre dans un monde qui le dévore. Quand le tournant de l'âge mûr est bien pris, la troisième phase de sa vie, la vieillesse, lui donne la chance de retrouver, à un niveau supérieur, l'unité originelle. Le détour même qui l'a éloigné de sa profondeur transcendante doit alors lui faire découvrir son Être essentiel, c'est-à-dire l'ÊTRE dans lequel tous les contraires

sont contenus et s'effacent. Pour accomplir le destin d'homme qui lui est réservé il lui faut trouver un lien nouveau avec la profondeur transcendante. Chaque destinée individuelle doit répondre à ce choix : ou bien négliger l'appel de la profondeur, ou bien lui obéir en écoutant, au plus intime de nous-mêmes, la voix de l'Être essentiel et entrer ainsi dans une ère nouvelle pleine de promesses. C'est ce choix qui est proposé à notre époque, après les temps nouveaux qui ont suivi le Moyen-Âge et qui sont sur le point de céder la place à la nouvelle ère universelle.

La transformation décisive qui s'opère avec l'avènement de cette époque change pour l'homme son sentiment de soi-même, du monde et de la vie. Il ne fait plus partie d'un Tout ressenti comme religieux, qui le protège et le conduit. Il est maintenant un sujet indépendant dans une vie ouverte sur le monde et sans limites définies. De nos jours encore cela représente deux choses : il ne croit plus devoir connaître, maîtriser et ordonner son univers par rapport à Dieu, orienté vers Dieu, mais à partir de lui-même et par rapport à lui-même. C'est un pas considérable dans la progression de l'esprit humain. C'est l'éveil de l'homme en tant que sujet observant et dominant objectivement un univers qu'il considère, compare et saisit rationnellement. Pour la première fois cet esprit rationnel s'épanouit dans toute son ampleur. Il n'est pas bon, comme on le fait souvent aujourd'hui, de mesurer et de juger cet esprit sur ses conséquences fâcheuses.

Mais cette évolution signifie aussi que l'on échappe à l'appui de la profondeur et de ses forces protectrices et il y a là un danger. Il devient sérieux quand, jusque-là sujet au Tout, l'homme devient un moi arrogant qui, brisant ses liens avec l'ÊTRE, ne reconnaît plus que la loi de sa conscience rationnelle. Cela signifie

aussi que la conscience de soi se réduit au point du moi où le rationnel prend racines. Seul est alors réel ce qui se soumet à cette conscience définissante, à ce qu'elle admet et maîtrise par la raison. Cet ordre rationnel sépare l'homme du Soi transcendant qui fait de lui une personne. Il perd, et en quelque sorte trahit, la réalité insaisissable par l'intellect qui l'habite au plus profond de lui-même. L'homme doit payer cher cette trahison qui le prive de ses racines. Basé sur la seule raison, son univers de travail se développe alors selon sa PROPRE LOI. Il croyait, en se débarrassant de l'ordre sacré, avoir acquis son indépendance et il se retrouve prisonnier de l'instrument même qu'il avait inventé pour se libérer. Il pensait avoir découvert la source de la liberté dans la maîtrise de la nature et se retrouve livré à un gigantesque système autonome dans lequel il n'est plus lui-même qu'un rouage impersonnel qui y fonctionne mécaniquement. Dans la mesure où, pour le maîtriser et n'être pas étouffé par lui, il s'adapte à ce monde, il devient lui-même un fragment d'univers, étranger à son humanité.

Quel est, et en quoi consiste, le malaise auquel, en tant « qu'héritiers des temps nouveaux », en sont arrivés nos contemporains ? La principale raison est celle-ci : l'axe autour duquel tourne sa vie n'est plus l'ÊTRE divin, inconsciemment déterminant ou consciemment reconnu, vivant en lui, mais l'homme lui-même. Le maître de celui-ci n'est plus l'ÊTRE surnaturel mais le monde. Le centre qui lui donne son sens n'est plus Dieu c'est l'homme qui, grâce à son pouvoir rationnel se croit autonome, maître et arbitre de lui-même et de « son » univers. Cette SÉCULARISATION de toute l'exis-

tence lui fait perdre l'enracinement dans la transcendance.

Dans la mesure où la vie en ce monde se réduit pour l'homme à une construction rationnellement connaissable et organisable, dont dépendent son fonctionnement et son bien-être, l'homme se limite à sa fonction. De la sécularisation de la vie résulte fatalement la FONCTIONNALISATION de l'homme. Il se borne à n'être plus qu'un chargé de « fonctions », réalisant des performances concevables, mesurables et calculables.

Réduire l'homme au rôle d'un agent d'exécution, d'un rouage dans un univers entièrement programmé par la raison, c'est effacer sa qualité de sujet et de personne. La *DÉPERSONNALISATION* de la vie est plus et autre chose que mettre entre parenthèses l'élément purement individuel et le moi privé, c'est plus aussi que l'obliger au comportement désintéressé que justifie toute communauté organisée. Avec l'intrusion d'une pensée seulement séculière, la réalité « personnelle » de l'homme, inaccessible à la raison, n'est plus qu'à peine respectée. ELLE est même pratiquement abolie car seul possède une réalité ce que nous prenons au sérieux. L'exclusion du facteur personnel c'est aussi le mépris du mystère de l'individu et, enfin, la négation de la profondeur transcendante, donc de l'intégrité essentielle du destin humain.

Une conséquence particulière de cette méconnaissance de l'homme en sa totalité est la valorisation excessive de l'élément *MASCULIN* actif, bâtisseur, organisateur, celui qui définit et limite, aux dépens des forces féminines de réceptivité et de fusion, celles qui portent en secret, qui protègent et transforment. Cela va de pair avec un terrible rétrécissement de notre vision. A travers le prisme du moi objectif et définis-

sant, le Logos se réduit à la raison et les forces cosmiques à des « pulsions ».

Le résultat crucial est que nous trahissons ainsi la profondeur transcendante de notre Être personnel en ne lui portant pas témoignage en ce monde. Notre raison ne peut l'atteindre et cependant nous existons par lui et sa manifestation est le but de notre destin. Notre maturité dépend de notre unité avec lui et pourtant il est aujourd'hui sacrifié à notre moi profane. Car le « ratio » qui domine la conscience actuelle du réel rejette ce qui la dépasse — c'est-à-dire justement la « transcendance » — dans le domaine de l'irréel.

La maturation de l'homme, comme aussi sa vraie liberté et sa « majorité », dépendent de la façon dont il accueille son Être essentiel, c'est-à-dire la manifestation individuelle de la Vie surnaturelle présente en son corps terrestre et que sa conscience responsable accepte lucidement. Se croire libre et s'éloigner de son Être essentiel, ne laisser aucune place à la transcendance dans sa conscience du réel parce que l'on fait de soi-même l'instance suprême, est donc, de notre part, le comble de l'immaturité et de la servitude. C'est retomber toujours davantage dans le malaise qui exprime le refoulement de l'Être essentiel.

Comment donc est-il possible de se libérer de la souffrance causée par le « fonctionnalisme » et la dépersonnalisation ? Il existe deux solutions : ou bien chercher un accord superficiel entre la situation extérieure et les exigences de l'Être essentiel qui lui sont opposées, ou bien, parce que cela devient de plus

en plus impossible et que l'on a reconnu les racines du malaise, chercher une voie qui permette, déjà en ce monde, une transformation conforme à cet être essentiel. Le plus souvent on a d'abord recours à des échappatoires en modifiant et en « améliorant » l'ancienne position. L'absence de conflits paraît en effet aujourd'hui la plus haute valeur, le but qui mérite tous les efforts et semble tout justifier. L'homme contemporain sacrifie sans hésitation la vérité de sa vie intérieure au bien-être douteux d'une existence sans frictions. Certes, il est tout naturel de chercher à éviter la souffrance. Mais quand celle-ci dévoile la nécessité d'une transformation, le combat à tout prix contre la souffrance s'oppose à la loi intérieure. Pourtant notre civilisation ressemble souvent à une vaste entreprise chargée de découvrir sans cesse de nouveaux moyens permettant de conserver sans douleur les mauvaises habitudes.

Tous les accommodements et les attitudes qui s'opposent à la transformation exigée par l'Être essentiel expriment la même tendance : trouver ou garder une position solide qui, sans changement de soi-même, assure un maximum de bien-être et de tranquillité. Le principe fondamental du moi rationnel est d'ailleurs toujours le même : rechercher, en théorie comme en pratique, la stabilité et la permanence. Cette tendance statique se retrouve chaque fois que le principal souhait de l'homme est de vivre sans souffrir. Prisonnier de son moi existentiel, il est prêt à tout sauf à une chose : sa propre transformation. Une fois installé il cherche à conserver sa vieille carapace protectrice, même inconfortable, plutôt que de construire quelque chose de nouveau. L'homme actuel continue, peut-être inconsciemment mais souvent aussi consciemment, sa quête des moyens de rester le même sans souffrir.

Comme nous le verrons, l'*ADAPTATION*, la *DISSOLUTION* méthodique et l'*INTOXICATION* font partie de ceux-ci.

On est effrayé de voir à quel point l'homme, soucieux avant tout de fuir la souffrance, fait sa devise de l'adaptation, de l'ajustement aux circonstances. Quand il s'agit de maintenir sa position, il considère toujours comme légitime un accord boiteux avec la situation du moment. Le résultat ne peut cependant qu'être fatal quand cet accommodement se fait aux dépens de la vérité intérieure et que la recherche d'une paix passagère et superficielle refoule l'exigence de son Être essentiel. Il en est de même d'une « thérapie » qui cherche seulement à faire de quelqu'un cet homme « bien adapté » qui fonctionnera dans le monde de façon satisfaisante.

Outre l'adaptation aux circonstances qui permet de continuer à vivre en individu « harmonieux » et habile, sans conflit et sans Dieu et sans transformation de soi-même, il existe de nos jours une autre formule magique : la *RELAXATION*. Sans doute la pression des conditions de vie sur un homme tendu et stressé semble rendre aujourd'hui une détente nécessaire. Mais, si l'on regarde les choses de plus près, ce qui est enseigné et systématiquement pratiqué sous couleur de « détente » est, sous différentes formes, un relâchement dissolvant dont le but secret est de permettre à l'homme de « rester comme il est ». Quand, par quelque technique que ce soit, il a appris à se « relaxer », il peut retomber dans sa crispation avec une conscience relativement tranquille puisque ce moyen lui permettra de conserver, sans être malade, son attitude d'ensemble. Le but d'une détente adéquate n'est cependant

pas le relâchement, c'est une tension juste. Tension et détente, comme l'inspiration et l'expiration, sont deux états alternatifs qui s'appellent et en même temps s'excluent. Séparés l'un de l'autre, chacun d'eux est nuisible. L'intoxication elle-même peut aussi se comprendre car elle est une tentative d'unification de l'homme divisé. Mais c'est une tentative infructueuse et elle ne procure que le relâchement qui soulage une tension, sans apporter aucune transformation.

La voie de la maturité est celle de la liberté. Plus exactement l'étape qui mène à la *majorité* est la troisième sur le chemin de la liberté. Les différents degrés d'autonomie possible dans l'existence humaine sont ceux qui font progressivement acquérir plus de conscience.

La vie surnaturelle, l'ÊTRE divin qui règne en nous et en toute chose, se manifeste sous trois aspects : comme une *PLÉNITUDE* inépuisable de l'ÊTRE, comme un *ORDRE* exemplaire qui est la loi de cet ÊTRE, et comme *l'unité* qui embrasse toutes choses. Dans la plénitude s'enracinent la volonté de vivre, l'amour de la vie. L'ordre primordial de l'ÊTRE est l'élan vers l'épanouissement de la Vie dans une forme juste. L'unité de l'ÊTRE engendre l'aspiration vers le Tout, vers l'union avec soi-même, avec le monde et avec Dieu. Ces trois aspects sous lesquels l'ÊTRE apparaît à la conscience humaine marquent en même temps les trois degrés de liberté qui sont l'enjeu de la lutte humaine en ce monde. A chaque étape de l'évolution de l'homme, l'ÊTRE apparaît dans son unité trinitaire, toujours cependant dans le langage prioritaire de l'un de ses aspects.

Le premier degré de liberté est marqué du signe de l'amour de la Vie dans sa plénitude. Un élan puissant vers l'intensité bruissante de cette vie le caractérise. A ce premier degré, le combat pour la liberté consiste surtout à rechercher une vie heureuse et animée. Le vouloir-vivre originel tend vers une existence sûre, offrant un maximum de satisfactions et de bien-être. La volonté d'expérimenter ainsi la plénitude de l'ÊTRE fait partie de l'existence humaine. Le psychothérapeute sait bien que l'on ne peut faire disparaître l'endurcissement que nous appelons névrose qu'en ouvrant au patient la voie de la liberté des sens. Désirer jouir de la vie, dans le domaine sensoriel, fait partie de la nature humaine. En être incapable révèle une déformation de l'être humain originel. Pourtant ce qui n'est qu'une partie d'un ensemble devient suspect quand il se pose en absolu et il en est de même des exigences sexuelles quand elles règnent exclusivement.

Au second degré, la liberté se manifeste tout autrement. On entre dans le domaine de l'ordre exemplaire de la Vie, du dessein qui la porte vers une forme parfaite et fait pressentir à l'homme que, dans l'univers, une chose doit ou ne doit pas être pour rester conforme à cet ordre. Les imperfections et les erreurs qu'il rencontre le choquent et il aspire non seulement à la sécurité mais à une vie parfaite, en lui-même et dans le monde extérieur. Pour répondre à ces désirs il y a le *SERVICE.*

La joie de servir une idée, une œuvre, n'importe quel ordre supérieur, passe avant les désirs personnels et l'individu surmonte ici sa propre nature et renie son « petit moi ». L'image intérieure venue de son Être essentiel lui fait réaliser, en lui et hors de lui-même, la tâche qui lui est destinée : sa *FORME juste.* Il voit dans le monde une question, quelque chose d'impar-

fait dont l'achèvement lui est confié parce qu'il est lui-même orienté vers une certaine image et une certaine forme. Cette aspiration vers une façon d'être de lui-même et de son univers — parce que « réaliser une forme », être une forme, est pour lui une évidence. Celle-ci lui donne un sens particulier de ce qui, dans le monde, doit être ou ne pas être « ainsi ». L'ordre, la forme et sa fidélité au service de la perfection sont la liberté telle qu'il se la représente, c'est-à-dire l'expression de l'image exemplaire, vivante en son Être essentiel. De là lui vient cette capacité de dépasser sa nature et son moi pour se consacrer sans relâche au service d'une œuvre ou à celui de la communauté. Promettre quelque chose lui fait gagner une liberté qui l'élève au-dessus des limites du simple contingent.

Cette participation à l'absolu, la décision et la fidélité au service de ce qui doit être quoi qu'il advienne, développe en lui la liberté humaine spécifique, celle de l'*esprit*. Les grands témoins de cette liberté, à travers le temps, sont ceux qui ont sacrifié leur vie par fidélité absolue à une cause. Le sens de la vie est ici la dignité qui fait de l'homme l'instrument et le garant d'une valeur : la valeur absolue est l'*honneur*. On le perd par l'infidélité au service qui vous a été confié. Le fait que le mot « honneur » n'ait plus sa place à une certaine époque marque la décadence de celle-ci.

La liberté mise au service d'une œuvre ou d'une valeur supérieure signifie que, pour l'absolu qu'elle représente, l'homme a vaincu sa propre nature et s'en est libéré. Au plaisir ou à la jouissance il a préféré la joie de l'œuvre accomplie. Sur le plaisir sensoriel, toujours conditionné, a prévalu cet ordre essentiel de l'ÊTRE au-dessus de toute contingence, reflété dans une forme juste. L'homme est libre ici dans la mesure

où il a compris, comme une évidence, la nécessité de l'obéissance à son Être essentiel.

Il a longtemps semblé qu'il n'existait pas de liberté plus haute que cette victoire où l'homme s'affirme, dans sa fidélité à l'absolu, comme le représentant objectif du devoir, c'est-à-dire comme une « personnalité » intègre et sûre. Il faut aujourd'hui reconnaître que, si cette liberté fait de lui une personnalité spirituelle, elle n'engendre pas encore chez lui le plein état de personne.

Servir la communauté et les valeurs du vrai, du bien et de la beauté, comme on le fait dans le sacrifice de soi à une valeur objective, n'est pas encore tenir compte de l'homme intérieur et de ce qu'il est en son Être essentiel. En se détachant de son moi par oubli de soi au service de la communauté l'homme ne sacrifie pas seulement sa propre nature et ses désirs pulsionnels mais souvent aussi, sans le savoir, les droits et les exigences individuels nés de son Être essentiel. En accomplissant un devoir objectif il met facilement entre parenthèses ce qu'il est par son Être essentiel en tant que sujet.

Si grande que soit sa victoire sur lui-même lorsqu'il se sacrifie à une cause « objective », la liberté qui s'exprime ainsi n'est encore nullement la forme de liberté la plus profonde à laquelle il est destiné. Celle qui doit être le véritable but de la vie est le fruit d'une maturité dans laquelle l'homme accepte de suivre la troisième aspiration qui le conduit à l'unité de l'ÊTRE qui embrasse toutes choses et efface les contraires. Ici la liberté est un état d'âme où, en intime union avec l'ÊTRE au-delà de tout objet, celui qui abolit tous les

contraires, il est libéré de l'inévitable « ou bien ou bien » des contraires qui règnent dans l'univers de son moi. C'est lorsque l'homme réussit à vaincre et à dépasser l'opposition entre vie et mort, absolu et contingent, esprit et nature, valeurs intemporelles et existence historique, entre destin en ce monde et Être surnaturel, et alors seulement, qu'il est libre au sens de personne.

Il devient vraiment une « personne » dans la mesure où il est capable de goûter la « *coincidentia oppositorum* », où il est passé au-delà de l'opposition, en lui-même, du Soi divin et de l'existence historique et trouve l'harmonie entre son moi profane et son Être essentiel.

Mais quelle voie mène à une telle disposition d'esprit ? à l'état humain qui rend possible la plus haute forme de liberté ? Le chemin de cette troisième liberté passe par l'*EXPÉRIENCE DE LA TRANSCENDANCE PRÉSENTE EN NOTRE ETRE ESSENTIEL*. La porte de la liberté de la personne, celle qui mène à l'état de maturité, est l'EXPÉRIENCE de l'ÊTRE, la « grande expérience ».

« L'Être essentiel » est, en chacun de nous, la présence de l'ÊTRE divin tendant à se manifester. L'homme est une *personne* dans la mesure où, intégré à l'ÊTRE, il est capable de répondre à son appel et de témoigner sa présence, consciemment et en toute liberté, dans son existence temporelle. L'expérience de l'ÊTRE en nous n'est possible que par celle de notre propre Être essentiel. Et, inversement, on ne peut découvrir celui-ci que si l'on a éprouvé la présence de l'ÊTRE surnaturel qui bouleverse et abolit l'existence centrée sur le moi. Il s'agit donc de s'ouvrir à cette intime expérience qui fait vivre une réalité toute différente de celle de ce monde familier que nous construisons et maîtrisons au moyen de concepts et de

définitions objectives. Se demander anxieusement s'il ne s'agit pas là d'une expérience « mystique » qui exige des dispositions particulières, et si ce que nous éprouvons par elle n'est pas « seulement subjectif », c'est se laisser abuser par la conscience objective qui aujourd'hui a tout envahi et se concrétise dans la pensée scientifique et technique. Car le domaine de l'expérience transcendante se situe au-delà de l'horizon de la pensée objective, là où celle-ci n'est plus compétente. La science qui concerne l'homme en tant que personne ne fait pas partie des sciences physiques ou naturelles. Elle n'appartient pas non plus, à proprement parler, aux sciences humaines. Elle est une troisième chose — qui n'existe pas encore — mais qui est en chemin.

Le fait qu'il s'agisse, dans le cas de l'expérience de l'ÊTRE, d'une réalité totale, inaccessible aux concepts et inclassable par eux, ne signifie cependant pas qu'il soit impossible d'en parler. Pour la comprendre, une première expérience n'est pas non plus nécessaire. Il suffit que dans l'Être essentiel de l'homme se trouvent une intuition et une aspiration vers elle. En fait les expériences de l'ÊTRE ont été éprouvées, une fois ou une autre, par chacun de nous dans les heures étoilées de la vie. Faute d'y être préparé et de reconnaître leur importance, elles ont, la plupart du temps, été méconnues. Ce sont des heures de bonheur qui surviennent souvent après des moments de grande peine. Ce sont des heures où, à bout de force et à bout de jugement, nous avons été capables de nous soumettre. A l'instant de l'abandon, de l'anéantissement de notre ancien moi et de son univers, nous percevons en nous-mêmes une

autre réalité. C'est ce que certains ont éprouvé avec la présence toute proche de la mort, pendant une nuit de bombardement par exemple, ou dans une grave maladie, dans toute situation où, la menace d'*ANÉANTISSEMENT* portant la peur à son comble, la résistance vient à fléchir. Si on accepte alors cette situation (paradoxale pour le moi toujours prêt à défendre sa position et sa sécurité), un calme inattendu se produit tout à coup. Toute crainte disparaît, quelque chose d'inaccessible à la mort et à la destruction vit en nous. On pense pendant un instant : « Si je m'en sors je saurai, une fois pour toutes, par quoi et vers quoi je vis. » Sans la comprendre l'homme sent tout à coup une autre force en lui. Il ne sait ni d'où elle vient ni pourquoi elle est présente. Il pense simplement *« je me trouve au sein d'une force indestructible »*. Touché par l'ÊTRE, il a pu s'intérioriser en son intime conscience et pour un instant s'est brisée la coquille défensive qui l'isolait de l'ÊTRE.

Un événement qui élève l'homme au-dessus de sa propre prétendue puissance peut donc lui apporter (s'il ne la refuse pas) une expérience de l'ÊTRE. Il en est de même lorsqu'il s'agit d'une situation où l'absurde pousse au désespoir. Si, par exemple, victime d'une injustice si flagrante qu'elle peut conduire à la folie, il s'abandonne et accepte l'inacceptable il peut sentir s'éclairer en lui un sens inexplicable. Une lumière l'envahit. Là, encore une fois, l'origine et le but de cette clarté restent inexplicables. On se sent simplement « dans la lumière » comme précédemment « dans la force ».

Il existe une troisième forme de l'expérience par l'ÊTRE. Lorsque dans la *SOLITUDE TOTALE*, après la

perte du compagnon de sa vie par exemple, on tombe dans un état de tristesse insupportable. S'il vous est donné alors de réaliser l'impossible en se soumettant à la réalité telle qu'elle se présente, c'est-à-dire encore une fois d'accepter l'inacceptable, on peut se sentir recueilli, protégé, enveloppé par un amour dont on ne peut plus dire qui aime et qui est aimé. Comme tout à l'heure dans la force et dans la lumière, on est cette fois « dans l'amour ». Chacune de ces expériences fait de l'homme un témoin vivant de cet ÊTRE qui l'a porté au-delà de toutes les conditions antérieures de sa vie. Ainsi, plus souvent qu'on ne serait tenté de le penser, des hommes rencontrent une expérience de l'ÊTRE. Mais ils ne savent pas ce qui leur arrive. Parce qu'ils n'y sont pas préparés et que le don reçu n'appartient pas à l'ordre des vues humaines, ils passent à côté de l'expérience, la minimisent et repartent vides. Ensuite ils disent, par exemple, qu'il s'agissait d'un état d'âme, d'une réaction de détente explicable après une tension devenue insupportable ; ils seraient plus tard revenus à leur état normal, à plus de pondération. Non : c'est justement tout le contraire. Pris auparavant dans le système de raisonnement intellectuel, leur esprit était embruné, déformé par rapport à la grande loi de l'ÊTRE. Ils étaient incapables d'accueillir la vérité à laquelle nous devons porter témoignage et de respecter la qualité numineuse qu'ils viennent de goûter. C'est précisément ce que nous devons enfin apprendre : reconnaître ces heures étoilées dans leur *transparence*. Nous devons avoir le courage d'admettre la réalité de ce qui nous parle par elles. A nous de décider de la réalité de ces expériences car c'est ainsi que grandira en nous cette foi, inébranlable parce qu'elle n'est pas une croyance *en* quelque chose d'inconnu pour l'homme mais l'expression et le

témoignage d'une expérience de l'ÊTRE surnaturel que rien ni personne ne peut nous enlever.

Des situations pénibles extrêmes sont-elles nécessaires à l'expérience de l'ÊTRE ? Certainement non. Ce sont seulement celles où nous pouvons être le plus profondément et le plus intensément touchés et saisis par lui. Il existe aussi des heures étoilées de bonheur. Nous risquons toutefois facilement d'attribuer une qualité numineuse à un superlatif de bonheur profane. Mais l'esprit souffle où il veut : plus souvent que nous ne le pensons il arrive, sans raison particulière, qu'un homme soit tout à coup élevé, pour quelques instants, pour des heures ou pour des jours, à un état de transparence. Quand l'esprit objectif règne seul, que l'homme cherche et défend seulement sa liberté dans la lutte avec la nature, le destin ou les croyances dogmatiques, il lui manque la « culture de l'expérience intérieure », celle qui conduit à la liberté personnelle par la présence de l'ÊTRE.

L'intuition qui nous fait voir notre existence en situation de tension constante entre la réalité séculière, objectivement saisissable et centrée dans le moi qui définit, et cette réalité transcendante qui habite notre nature essentielle et celle de toute chose, doit être cultivée. Nous devons aussi comprendre que cette tension ne se résout pas en sacrifiant l'une des réalités mais qu'elles doivent être intégrées l'une à l'autre. La bonne solution n'est pas de choisir ou bien l'une ou bien l'autre, mais de les fondre ensemble dans la totalité d'une forme de Vie supérieure. Ce Tout est celui de la *personne* qui prouve sa maturité en manifestant le surnaturel dans le monde, l'Être essentiel dans l'espace du moi.

Chaque pas vers la prise de conscience de la Vie apporte, avec celle-ci, une richesse et une puissance nouvelles mais aussi un nouveau danger et un nouveau devoir. De même, l'étape qui va de la connaissance objective à la conscience au-delà de l'objet, de la conscience profane à la conscience transcendante.

Plus la vision du moi, qui voile et réprime son noyau transcendant, maintient l'homme à la périphérie de lui-même, plus va croissant son aspiration vers un contact satisfaisant avec l'ÊTRE. Lorsqu'une disposition profane règne en lui, il risque de situer son expérience de l'ÊTRE sous le signe du moi, donc de la gaspiller. Les principaux dangers courus ainsi sont : *UNE MOLLE DISSOLUTION, LE CULTE SENTIMENTAL DES IMPRESSIONS ÉPROUVÉES DANS L'EXPÉRIENCE ET L'INFLATION* par le mauvais usage de la force acquise grâce à l'ÊTRE.

De nos jours beaucoup de gens ont goûté à l'ÊTRE, et chez plus d'un cette expérience a fait naître le désir d'accéder à un contact plus profond et plus durable avec lui. On comprend donc pourquoi il se crée aujourd'hui partout des centres où, sous une direction plus ou moins valable, on pratique des exercices destinés à tirer les gens de leur état de conscience ordinaire. Sous l'étiquette de noms respectables, tels que yoga, méditation, silence, recueillement, on pratique toutes sortes d'exercices. Pour celui qui vient de parvenir au bord de la transformation, il y a cependant là un risque de nouvelles déformations.

Le premier danger menace lorsque, passé un certain seuil, l'état de conscience habituel et la forme de conscience liée au moi sont sur le point de se dissoudre et que, prêt à franchir ce seuil qui mène à l'état de personne, l'homme s'arrête à la simple jouissance d'un sentiment de dépaysement hors de ses limites habi-

tuelles. Maître Eckhardt nous avertit déjà : « Quand dans la méditation tu atteins un état si beau que tu voudrais y demeurer éternellement, arrache-toi à lui et jette-toi sur le premier travail venu, car ce n'est qu'une émotion dissolvante et rien de plus. » Les émotions dissolvantes ! C'est une tentation constante pour l'homme d'aujourd'hui. Au lieu de trouver dans l'expérience l'élan qui le pousse vers un nouveau devenir, il risque de sombrer dans le simple confort de l'effacement de toute frontière. Quand domine l'appétit d'évasion spirituelle, il barre la route à une forme juste et conforme à l'ÊTRE.

Beaucoup de gens cherchent, non dans la drogue mais dans des exercices de silence, une libération passagère de leur moi prisonnier d'une coquille de défense calcifiée. J'ai connu de nombreux pratiquants de ces exercices qui, pendant des années, se sont plongés quotidiennement dans la « méditation » et sont cependant plus loin d'une transformation intérieure que bien d'autres qui ignorent tout de l'exercice spirituel. Si l'on demande à ces gens pourquoi ils le pratiquent et ce qu'il leur apporte, ils parlent volontiers de moments « hors du temps », « d'apesanteur », « d'états élevés », dont l'effet, dans le meilleur des cas, se prolonge un peu dans la journée. Mais vivre un état dont l'action est aussi brève ne représente pas encore une *TRANSFORMATION*. La recherche non de celle-ci mais d'émotions agréables ne sert du reste à rien. Il faut que se forme, au centre de la personne, un noyau de nouvelles forces spirituelles. Cela exige une ferme décision dans le choix de la voie intérieure et la naissance d'une nouvelle conscience. Mais sans un assainissement en profondeur, c'est-à-dire sans un travail sérieux sur l'inconscient, tout « succès » repose sur un sol chancelant car l'intégration de l'Être essentiel reste précaire. Rien

n'est plus défavorable à la voie qu'un simple culte des impressions émotives où l'homme n'assume ni le devoir ni les sacrifices qu'elle impose et s'abandonne simplement à des « états sublimes ». Bien sûr tout contact avec l'ÊTRE apporte un bonheur profond et le merveilleux n'y est pas contestable, mais il est blâmable de s'abandonner, sans la dépasser, à une jouissance subtile.

Le second danger est la paresseuse, l'*inutile* paix. Paul Brunton me dit un jour avoir eu, en Inde, l'impression qu'un certain nombre de Yogis faisaient faire fausse route à bon nombre de gens en leur apportant quelque chose — qu'ils cherchaient sans doute ou plutôt que leur moi cherchait —, c'est-à-dire une paix indolente et le repos dans l'indifférence qui ne fait rien pénétrer de sérieux dans la conscience. Pareille inertie, artificiellement générée, n'a rien de commun avec la paix authentique de l'esprit, rien de ce silence vivant qui nous relie à Dieu d'une façon perceptible, animée, fructueuse. C'est un silence mort qui, ressortant sur un fond d'agitation et d'angoisse, peut, il est vrai, être agréable, mais qui nuit à la profondeur de la Vie. Quand rien ne bouge plus, le silence est mort. La sérénité vivante se rencontre là où rien n'arrête le mouvement de la Vie, c'est-à-dire de son éternelle transformation.

Un troisième danger peut naître du contact avec l'ÊTRE. Il consiste à détourner celui-ci de son but. La destruction de l'empire du moi se change en son contraire lorsque l'homme se sert du contact de l'ÊTRE pour enrichir son moi. Nourri par une force transcendante un homme inexpérimenté oublie facilement que ce surcroît de puissance lui a été donné comme une grâce, mais aussi comme un devoir à remplir. Il se l'approprie donc et son moi se gonfle de

ce qui aurait dû le rendre modeste. Non seulement ce qui a été acquis par l'ÊTRE est dénaturé mais il devient la source d'un dangereux accroissement de pouvoir extrêmement pernicieux et qui, de plus, se retourne contre celui qui le possède. Ce dont devait bénéficier sa vie spirituelle sert, d'une façon luciférienne, la puissance de son moi.

Un culte jouisseur des émotions, une paix paresseuse et l'inflation du moi sont les dangers que les directeurs de conscience catholiques ont constamment signalés — non sans raison. Ils ont gardé une attitude de réserve, ou même de refus, à l'égard des expériences de l'ÊTRE et des exercices qui les favorisent. Il y a toujours danger lorsque, comme un océan impersonnel sans limites, la profondeur de l'ÊTRE submerge le moi et son univers. L'homme peut alors se perdre, ou nourrir de la force nouvellement acquise un moi hybride. Mais, se méfier ou refuser systématiquement les expériences de l'ÊTRE à cause des dangers — réels — qu'elles comportent serait tomber dans l'erreur déjà commise par ceux qui renient leur propre religion sous prétexte que certains de ses membres la discréditent. Sans doute ces objecteurs n'ont-ils jamais connu d'authentique et totale expérience de l'ÊTRE. Car, en toute vraie rencontre avec son propre Être essentiel, l'homme n'éprouve pas seulement la joie d'être libéré d'un moi dominateur ainsi que des concepts, des images et des attitudes figées dans lesquels celui-ci l'enfermait. Le fruit de l'effacement du moi lui est aussi donné et c'est la naissance d'un nouveau centre, d'un nouveau sujet et de son difficile devoir. Le sens et le but de l'événement qui s'accomplit dans l'authentique contact de

l'ÊTRE ne sont pas ce qu'on y éprouve mais la transformation qu'il apporte.

La plus grave erreur que puisse commettre celui auquel est accordée l'illumination, et avec elle le *commencement* d'une transformation, c'est de croire le but définitivement atteint. Même après une profonde expérience de l'ÊTRE, il reste encore un homme, déterminé aussi par le moi et son besoin de durée, le moi qui tient pour seul réel ce qui est objectif et tangible. Il reste cette personnalité qui participe aux valeurs objectives et les sert, qui se dérobe au devoir de devenir une personne au plein sens du terme parce qu'elle ne parvient pas à intégrer l'Être essentiel, qui dépasse l'espace et le temps, à son moi pris dans un destin terrestre. Il n'existe ni de maturité définitivement conquise, ni d'état permanent de paix en Dieu telle qu'elle a été goûtée dans l'expérience. Toute transformation laisse un élément non transformé qui met en péril le niveau déjà atteint. Tout dépend donc de la ferme résolution de fidélité à l'ÊTRE dont on a éprouvé la présence et seul peut le retenir celui qui ne cesse pas de progresser. La maturité dépend de l'engagement sur la voie, engagement renouvelé par la personne toujours prête à la fusion de son moi avec l'ÊTRE. Il faut constamment surmonter la peur de souffrir d'un moi qui s'oppose à une éthique impersonnelle et « virile », prête à chaque instant à prouver sa fidélité à l'ÊTRE par son état de personne singulière et unique, vivant dans le monde une situation elle aussi singulière et unique.

Devenir majeur c'est prendre sur soi le joug de cette

liberté par laquelle l'homme renonce à sa propre volonté et prend volontairement sur lui ce qui, dans la plus profonde expérience, lui est apparu comme le dessein et l'exigence de son Être essentiel. Être majeur c'est se montrer sûr et fidèle dans l'utilisation juste de sa liberté.

Un homme est majeur quand il a réussi son enracinement dans l'expérience de la transcendance et qu'il l'a affermie par une résolution constamment renouvelée. Il a gagné ainsi sa majorité, la liberté de diriger sa vie selon la destinée qui est vraiment la sienne, c'est-à-dire de témoigner, en ce monde, de l'ÊTRE surnaturel. La maturité c'est être devenu capable de choisir, par une décision ferme, la réalité de son expérience. C'est un engagement d'obéissance à la transcendance qui appelle l'homme à manifester, dans l'existence spatio-temporelle, le surnaturel tel qu'il en a pris conscience en son Être essentiel. Au sein de son existence historique il porte ce témoignage du vrai Soi et la Vie au-delà du temps apparaît dans le « meurs et deviens » du monde même.

La liberté de l'homme majeur est plus que celle de pouvoir s'élever au-dessus des contingences du monde. La liberté de la personne s'affirme justement dans son destin historique quand, au lieu de le rejeter, elle assume l'inacceptable.

La maturité se confirme en face d'une menace de destruction, devant l'absurde, lorsque, débordé par des circonstances trop dures pour sa résistance, l'homme résiste à la tentation de trahir son Être essentiel. Trahir l'ÊTRE c'est recourir à n'importe quel moyen pour subsister. C'est accepter une paix lâche pour éviter un conflit. C'est justifier par la soumission aux règles des conventions la trahison de sa vérité intérieure. C'est reconnaître la société et la communauté dans la mesure

où elles nous ménagent et nous protègent. C'est invoquer hypocritement la soumission à ses croyances religieuses et dissimuler sa lâcheté sous une fausse modestie. C'est, en bref, préférer une harmonie superficielle à une profondeur inquiétante, le maintien de « l'horizontale » à la soumission à la « verticale ».

L'homme est majeur quand il a le courage d'affronter les zones d'ombre de sa vie. Quand il est prêt, en toute circonstance, à répondre fidèlement à l'appel intérieur de la profondeur. Prêt aussi à voir et accepter telle qu'elle est la réalité du monde. Ouvert à celui-ci, l'homme s'engage, grâce à la fermeté de résolution qui lui vient de l'ÊTRE, à s'avancer naturellement vers n'importe quelle situation. Il se méfie de lui-même chaque fois qu'il se croit arrivé, se garde des idées arrêtées sur son prochain, le monde et Dieu. S'il doit s'engager envers le monde extérieur, il conservera toujours la liberté de renoncer à une obligation quand la fidélité à son Être essentiel l'exige. Il considère d'un œil nouveau ses vieilles habitudes, prêt à laisser se dissoudre le devenu pour prendre un nouveau départ.

Celui qui a atteint la majorité garde sa fidélité à l'ÊTRE à travers toutes les situations concrètes de son existence temporelle. Tout changement de situation le trouve égal à lui-même, toujours orienté vers l'ÊTRE, portant témoignage à l'intemporel dans le temporel, à l'absolu dans le contingent, au spirituel dans le séculier. Ce qui lui importe n'est pas de dominer le monde contingent, ni de se servir de l'esprit surnaturel pour s'élever au-dessus des contingences naturelles. L'important pour lui c'est de devenir TRANSPARENT à l'ÊTRE, de laisser transparaître celui-ci dans son comportement, quelles que soient sa propre subordination et ses imperfections. Il y faut toujours un nouvel élan, un nouveau départ. Car l'ÊTRE, qui est voilé par le

devenu et par ce qui est objectivement défini, ne croît que dans dans un renouveau créateur et libérateur. Est majeur donc celui pour qui la roue de la transformation ne s'arrête jamais. Comme le dit Maître Eckhardt : « L'ÊTRE de Dieu est notre devenir » et ce oui au mouvement de transformation s'accomplit dans un éternel « meurs et deviens ».

L'homme qui a atteint la majorité prouve celle-ci non seulement dans l'affirmation de sa foi, mais par la force de son enracinement dans l'expérience de l'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps, par sa force lorsqu'il supporte l'insupportable et accepte l'inacceptable. Ceci suppose aussi celle de poursuivre, degré après degré, sa transformation. Celui qui est enraciné dans la profondeur de l'Être essentiel peut seul surmonter la crainte de souffrir de son moi. Pour lui, une harmonie exempte de soufrance n'est pas le seul critère valable, l'absence de conflits la valeur la plus haute. Celui qui demeure dans le spirituel sera seul capable de supporter le désordre du monde sans en éprouver d'amertume et la souffrance qu'il en ressent sera fructueuse.

Est immature celui qui croit pouvoir vaincre définitivement l'angoisse, la tristesse et le désespoir. Est majeur, au contraire, celui qui trouve dans les dangers permanents de l'imperfection de la vie un moyen toujours nouveau de ne pas s'identifier à son moi anxieux, triste et désespéré mais de le dissoudre au contact de la profondeur. Il est alors comblé et sans cesse transformé par la force de la profondeur. Sa personnalité est marquée de plus en plus fortement par son Être essentiel, de plus en plus dirigée par l'amour et transformée dans ses faiblesses mêmes. Sous le signe d'une transparence croissante il peut alors témoigner la présence de celle-ci en ce monde.

TRANSPARENCE

Quand l'existence humaine progresse conformément à sa destinée et à sa mission, elle se réalise dans la transparence. Grâce à elle l'homme et l'univers permettent à la Vie surnaturelle, présente en eux, de se révéler.

Le terme « transparent » s'applique à une substance translucide laissant paraître à travers elle ce qui, sans cette qualité, resterait invisible. Transparent, pourrait-on dire aussi, signifie qu'une chose en laisse passer une autre, celle-ci ne pouvant être visible que grâce à ce qui la laisse transparaître. Appliqué à un être humain, cela prend un sens différent de la transparence d'une vitre au paysage qu'elle permet de voir, ou que l'ouverture d'un tuyau laissant passer l'eau. Dans le cas de l'homme, la transparence concerne un sujet, en soi distinct, mais diaphane par rapport à une autre chose, elle-même distincte et indépendante.

Dans la transparence humaine ce n'est pas une chose indépendante qui laisse passer un autre « quelque chose ». Il s'agit là d'un « quelqu'un » qui, en son Être essentiel, est transparent, ou diaphane, et ce quelqu'un ne l'est, en fait, que grâce à ce qu'il peut justement laisser transparaître. Il tient, autrement dit, sa qualité de transparence de ce qu'il laisse transparaître.

L'homme est ce quelqu'un d'ouvert ou de voilé et cela par la seule force de l'Être essentiel qu'il est en profondeur.

Le regard naturel et le bon sens d'un adulte suffisent — que cet adulte soit ou non mature — pour comprendre ce qu'est la qualité de transparence d'une vitre, d'un abat-jour, d'un voile, d'un texte, l'honnêteté ou la malhonnêteté d'un visage. Pour saisir ce qu'est la transparence quand elle est un état de l'être humain en tant que personne, il faut avoir atteint un certain niveau humain[1]. Ce niveau peut être inné, il peut aussi exprimer une maturité acquise pendant la vie présente. La transparence est alors le fruit d'une évolution par laquelle la dimension de profondeur de l'Être essentiel rayonne à travers la conscience du moi. Cette qualité fait aussi pressentir ce qui se trouve hors des limites du moi profane et de la conscience naturelle. Elle est en outre indispensable à l'accomplissement de soi humain.

Dans l'état de transparence, la vie supraterrestre apparaît dans le monde et dans le langage de l'existence spatio-temporelle et l'ÊTRE se manifeste à travers le Soi humain. Dans toutes les formes finies, la Vie exprime son infini supranaturel d'espace et de profondeur. Le monde devient transparent au surnaturel et le cœur des choses commence à y rayonner. Quand l'homme est vraiment dans cet état, tout ce qui vient à sa rencontre devient lui aussi transparent. La nature essentielle de l'autre se manifeste mais, selon son degré de transparence, dans sa propre déformation.

Atteindre l'état de transparence à l'ÊTRE afin qu'il puisse se révéler efficacement, tels sont le sens, le but

et le fruit d'une réalisation de soi-même conforme à la destinée humaine. C'est le but de la maturité. En elle apparaît le caractère de révélation de la vie humaine. Le contact avec l'univers de l'homme en état de transparence manifeste l'unité de l'ÊTRE. Il communique alors inconsciemment avec l'Être essentiel des autres tout en lui devenant, lui aussi, perceptible. Touché intégralement dans sa profondeur, cet autre se sent appelé, encouragé aussi, à laisser voir, sans timidité, ce qu'il est par son Être essentiel.

La transparence fait fondre chez l'autre ce qui faisait obstacle à son contact avec l'Être essentiel, ouvrant ainsi la voie à une force créatrice et libératrice dont le monde lui-même bénéficie à son tour. Elle fait prendre conscience de ce qui peut être déformé. La *persona* et ses fausses façades s'effondrent, laissant voir la personne authentique. Elle révèle l'Être essentiel. Elle est force de transformation, vivifiante et libératrice, dont l'influence agit sur toute action ou non-action. La transparence engendre la transparence.

Un être humain ne devient visible, dans sa transparence même que, si on ne le considère pas — ainsi que cela se passe pour la conscience qui définit — comme une réalité distincte, séparée du Tout. Pour la conscience objectivante, un homme est toujours une chose en soi, détachée de la totalité de la Vie. Pourtant, en son Être essentiel, elle reste liée à celle-ci. Elle est ce Tout, même s'il s'agit chaque fois *d'une* modalité de l'existence humaine.

Chaque être humain est une forme de manifestation de l'ÊTRE prenant progressivement conscience d'elle-

même. Quand cette conscience de soi de la VIE parvient à percer chez un homme, il réussit peu à peu à se libérer d'un monde où son moi terrestre s'était fourvoyé. Il est séparé de l'ÊTRE tant qu'il s'identifie à la seule conscience de son moi profane, qu'il s'obstine à ne compter que sur lui-même et à s'enfermer dans ce moi. Car il est alors sa propre référence et il altère en lui-même la conscience propre à la VIE. « Sa rupture avec l'ÊTRE le rend esclave de toutes les choses » (Luther). Réduit à soi-même, il s'apauvrit. Il lui faut compter sur ce qu'il a, ce qu'il sait, ce qu'il peut. La plénitude de l'ÊTRE devient pour lui le multiple. Les forces créatrices de la profondeur se réduisent à un « faire » et il ne lui reste plus qu'à dissimuler son propre vide sous des formes superficielles. L'ordre vivant se limite à un réseau de « relations », l'unité de l'Être essentiel avec l'ÊTRE à un système de rapports sociaux.

Les conséquences de cette séparation de l'Être inné en lui — séparation qu'il lui est imposé de traverser — sont la source d'une souffrance caractéristique et celle-ci le prépare à prendre conscience de l'Être essentiel qu'il a trahi. En effet, la souffrance même de sa séparation de l'ÊTRE engendre le processus qu'exige la transparence, c'est-à-dire l'ouverture progressive à l'Être essentiel présent en lui.

Le Soi transparent qui est le but de la maturité humaine implique une intégration du moi profane et de l'Être essentiel. Grâce à elle la Vie surnaturelle est présente aussi dans le vécu du moi orienté vers le monde, dans ce qu'il fait ou ce qu'il évite de faire.

La vie surnaturelle, avec ses promesses et ses exigences, est sans cesse à l'œuvre en l'homme dans le

langage de son Être essentiel, nous prouvant ainsi que celui-ci n'est pas le produit de notre imaginaire et de nos spéculations. Sa présence est ressentie comme quelque chose de suprahumain qui parle et agit en nous. Plus l'homme s'éloigne, par son moi profane, de son Être essentiel, plus la souffrance qui en résulte le remet sur sa trace. Il le percevra alors comme la conscience absolue d'une exigence irrésistible, mais aussi comme une force de délivrance. Peut-être alors la grâce de la grande expérience lui sera-t-elle accordée, lui faisant éprouver la présence en lui-même du témoin de l'ÊTRE, dans sa plénitude, son ordre et son unité.

La transparence implique la capacité de *PERCEVOIR*, au plus intime de soi-même, l'Être essentiel mais aussi celle d'*ACCUEILLIR* sa force de transformation. Il faut non seulement entendre la promesse de l'Être essentiel mais reconnaître son exigence. Un sens particulier est ici nécessaire, un instinct au-delà des sens, capable de déceler le surnaturel comme une qualité particulière du vécu. L'éducation de ce sens est un élément essentiel de la pratique initiatique[2]. Elle est le commencement de cette réorientation de la personnalité tout entière, d'abord tournée vers le monde pour, en tant que personne, s'ouvrir ensuite à l'ÊTRE.

Si, par son Être essentiel, l'homme « est » surnaturel, il est aussi conçu, en tant que sujet conscient, pour le percevoir. Mais parce que sa « raison » est désaccordée, il faut qu'elle réapprenne à s'harmoniser avec l'ÊTRE. La condition de cet accord retrouvé est d'abord qu'il souffre de son « obturation des pores métaphysiques ». Il faut ensuite qu'il accomplisse un revirement de sa conscience. Il faut qu'il passe à une vision différente de la réalité, c'est-à-dire à l'ouverture à une toute autre

dimension et au nouveau sens, au nouvel ordre et à la nouvelle logique qui sont les siens. Ce changement, ce revirement peuvent être préparés par le contact avec l'ÊTRE.

Une transparence croissante est le signe des progrès accomplis sur la voie de la réalisation de soi-même. Elle prouve que le moi s'est articulé sur l'Être essentiel, qu'il a pris conscience de son indépendance à l'égard du monde et de la présence de l'ÊTRE en lui. L'homme devient ainsi lui-même non seulement par la manifestation de l'ÊTRE mais aussi par l'intégration de son Être essentiel et de son moi profane, et celle-ci est la condition préalable de la transparence. C'est un état de l'homme tout entier où, en son moi profane translucide à l'Être essentiel, il est capable de lui porter témoignage dans le monde. La force mystérieuse et agissante du Soi croissant vers sa propre réalisation tend vers cette attitude de l'homme dans son intégralité, et la transparence actualise une potentialité qui est à la fois bonheur et engagement.

Seul peut comprendre ce qu'elle est celui qui a vécu un contact, même passager, avec l'ÊTRE ou celui qui en possède tout au moins l'intuition intérieure de l'état qui lui est destiné.

La transparence peut être vécue comme un contact bienheureux qui l'engage envers l'ÊTRE, et aussi comme la promesse d'une nouvelle relation au monde. La présence de l'ÊTRE s'y impose toujours davantage à un monde imprégné d'elle. L'ÊTRE rayonne à travers lui. Dégagé de son opacité matérielle, le monde

objectif ouvre à l'homme uni à la profondeur de l'ÊTRE ses richesses créatrices potentielles.

Le passage réussi entre le moi orienté vers le monde et le niveau conscient de personne permet à l'homme, grâce à la transparence qu'il apporte, de résoudre leurs oppositions dans la sérénité, sans favoriser un des aspects de lui-même aux dépens de l'autre.

Tant qu'il est tourné vers un monde objectivement intelligible et organisé, l'homme se trouve pris tôt ou tard dans une impasse vis-à-vis de son Être essentiel et il y étouffe. Pourtant, c'est la contrainte causée par un horizon borné qui l'éveille un jour à l'autre dimension de lui-même. Il la remarque d'abord à une légère révolte à l'égard du monde extérieur. Puis il en prend totalement conscience lorsque, dans des situations trop pénibles pour que son moi arrive à les maîtriser, s'éveillent en lui une force et une plénitude incompréhensibles. Quelquefois aussi, sans raison particulière, simplement parce que « c'est le moment ». Pour la première fois, dans cet éveil, il se sent lui-même transparent, perméable à ce qui dépasse ses perceptions habituelles. Il appelle donc cet état « surnaturel » ou « transcendant ». Mais, pour que dure cette transparence à la transcendance, une *TRANSFORMATION* doit succéder au *MOMENT D'ÉVEIL*. En effet, il existe toujours un risque d'illusion, celle de croire que le contact de l'ÊTRE[3] l'a déjà transformé. En fait cette expérience n'est que le début d'un long chemin douloureux qui, à travers beaucoup de ténèbres, par un travail de défrichage de toute sa personnalité, le rapprochera enfin du but.

« L'Être essentiel » ne peut jamais être réduit à un ordre objectif ni classé ou compris « psychologiquement ». Peut-être contient-il le principe même de tout ordre et la clef qui ouvre le sens caché de toute vie humaine.

Le monde exige de l'homme qu'il s'y affirme et s'y impose d'une façon raisonnable et efficace, qu'il s'y montre, en outre, utile et créatif à l'égard de la communauté et de ses valeurs durables. L'Être essentiel, lui, demande de se soustraire à l'emprise constante du monde pour s'ouvrir à lui seul et vivre en lui. L'acceptation absolue de cet appel aboutirait à un détachement total des contingences du monde profane, mais aussi de toute appartenance à ce monde. Définitivement dissout dans l'ÊTRE, l'homme cesserait aussi d'être humain. Pourtant en chacun de nous demeure cette nostalgie « orientale ». Mais tant que nous cherchons la réalisation de nous-mêmes dans une forme adaptée au monde — et c'est notre destin « occidental » — l'expérience de l'ÊTRE ne s'oppose pas à « l'être en ce monde » : elle est la condition d'un « être en ce monde » juste.

Lorsque l'ÊTRE et l'Être essentiel sont considérés seulement dans leur opposition au moi profane, l'homme est encore sous la domination de la conscience objective. Dépasser ces oppositions est le résultat d'un processus de réalisation de la personne. En celle-ci le monde et l'ÊTRE sont intimement intégrés, de telle sorte que le moi profane devient de plus en plus transparent à l'Être essentiel et que celui-ci rayonne à travers le moi. Grâce au synchronisme de

ces phénomènes, le transparent et ce qui transparaît à travers lui coïncident toujours davantage dans la personne qui a surmonté l'opposition des pôles contraires. L'homme qui vit cela peut dire de lui-même « l'œil qui me voit et celui par lequel je vois sont un seul et même œil ».

Que le moi axé sur l'intellectuellement défini trouble la prise de conscience de la vie surnaturelle et empêche la transparence est finalement une « ruse de la vie ». (« La voie de l'esprit est un détour » - Hegel.) Dans la mesure où la vie veut devenir consciente d'elle-même en l'homme, elle a besoin d'une « contreforme » qui lui serve de toile de fond et sur laquelle elle puisse ressortir. Sans une surface qui le reflète, un rayon ne deviendrait jamais lumière. Chaque pas vers la concrétisation du moi orienté vers le monde et détourné de l'ÊTRE ne représente pas seulement le danger d'un reniement de celui-ci mais une chance grandissante de s'ouvrir consciemment à lui grâce à la souffrance causée par cet éloignement. Cette chance n'existe, bien sûr, que si l'homme ne succombe pas à la tentation d'utiliser pour se rapprocher de l'ÊTRE qui s'éveille en lui les moyens mêmes qui l'en ont éloigné. C'est dire que les méthodes de la conscience rationnelle ne lui serviraient à rien. Car, si perfectionnés et affinés que soient les capacités du moi et son talent pour rendre la vie logiquement intelligible et techniquement maîtrisable, le saut dans un mode nouveau de perception de soi-même et du monde est indispensable à l'approche d'un nouvel horizon. L'objectivement inaccessible ne peut être saisi par une pensée objective si subtile soit-elle. Ce qui se trouve au-delà des limites de notre conscience habituelle n'est pas à la portée des

moyens valables à l'intérieur de ces frontières. Le monde des tonalités et des résonances de l'ÊTRE ne peut être saisi par le plus efficace des microscopes utilisé pour découvrir les images de notre monde. Elles doivent être entendues. De notre existence actuelle il faut sauter dans une autre manière d'être humain, ce qui est une véritable mutation sur le chemin de la maturité. La transformation qui approche est encore plus puissante que les modifications de la puberté. Mais, d'une certaine manière, elle lui est apparentée.

Au moment de la puberté l'individu se découvre sexuellement homme ou femme. Le Tout inquestionné de l'enfant se brise dans la douloureuse expérience de la division en sexes distincts. Mais il s'éveille aussi en lui une nostalgie de la totalité et l'intuition que seule l'union amoureuse des sexes permet de retrouver cette intégralité tout en se retrouvant soi-même[4]. Dans cette tension du moi au toi, où est ressenti pour la première fois le Tout plus grand que deux êtres unis, l'Être essentiel s'éveille à la conscience. La tension entre sa profondeur et le monde matériel qui lui résiste fait entrevoir les potentialités et la mission contenues dans le destin humain. Dans le langage et la voix de son propre Soi on pressent dans le Tout la promesse d'une intégration entre le monde et l'Être essentiel. Qui ne se souvient du temps de la puberté avec les alternances de désespoir et de béatitude qui, chez l'adolescent, accompagnent la naissance de sa propre individualité ? Et aussi, lié à tout cela, cet élan du cœur vers un monde meilleur où la vie brûlante de la profondeur transformerait l'univers des adultes avec son ordre glacé, étranger à l'ÊTRE.

Le moment de la puberté n'est pas seulement une

prise de conscience de la séparation sexuelle, mais aussi celle d'une opposition entre l'univers de la vision objective et celui où règne l'intériorité d'une perception spirituelle. L'éternelle révolte des jeunes n'a pas, aujourd'hui comme auparavant, d'autre raison : le monde des adultes, ses règles du jeu rigides et son prétendu réalisme qui les obligent à renier comme irréel ce qui est essentiel et profond dans la vie en train de naître en eux. Au premier pas vers la maturité l'éveil de l'ÊTRE fait prendre conscience, par rapport à lui, du monde et de ses dures réalités. Mais l'homme adulte, menacé par le monde moderne dans son humanité, fait, s'il a atteint le stade voulu, la même expérience inversée : l'ÊTRE divin se révèle à lui et lui fait redécouvrir son Être essentiel dans cette opposition même avec le monde. Il en va autrement chez l'homme parvenu à la véritable maturité — heureusement car nous risquerions sans cela de tomber dans un romantisme régressif ou dans un culte oriental de libération du monde. Pour lui, une lumière nouvelle éclaire un univers transparent à l'Être essentiel et, par une totale expérience de l'ÊTRE, il devient lui-même, dans un sens nouveau, transparent à un monde où sa mission et sa chance sont la manifestation de l'ÊTRE surnaturel. L'univers et son ordre historique lui apparaissent alors comme un champ de potentialités qui dépassent son aspect historique et il lui devient possible, dans son existence spatio-temporelle, de rendre témoignage à l'ÊTRE. La réussite n'est cependant possible que s'il a brisé ses liens avec un monde qui fait de lui un objet, s'il a atteint, par une intériorité croissante de l'ÊTRE, sa liberté de personne.

Pour que deviennent transparentes la vie, la pensée

et l'action quotidiennes, il faut que l'homme lui-même laisse toujours davantage transparaître l'ÊTRE. Ici se ferme le cercle qui débute à la puberté avec la prise de conscience de la Vie. Quand elle s'éveille en nous, et dans la mesure même de cet éveil, nous nous sentons nous-mêmes l'Être essentiel, nous pouvons devenir les témoins de l'ÊTRE, cela dans notre rôle de moi, au service du monde et, à ce titre de témoins, rester fidèles à l'unité de l'ÊTRE. Conscients de cette unité et du témoignage que nous lui portons dans le monde, nous découvrirons d'ailleurs peut-être que cette conscience même est le sens et le but de toute rupture et de toute tension. Dans son propre langage, masculin ou féminin, et tout en restant conscient de son appartenance sexuelle, celui que l'expérience de l'ÊTRE surnaturel a amené à la maturité peut retrouver la conscience de l'humanité originelle au-delà de la division des sexes (androgyne) et pressentir à l'horizon sa forme définitive possible.

L'état de transparence est cette limpidité de la personne qui, malgré son identification au moi profane contingent, laisse paraître l'Être essentiel et absolu. En d'autres termes, la personne qui, en tant que moi profane, ne représente qu'un aspect du Tout laisse transparaître ce Tout dont le regard la traverse.

Dans la conscience objective du moi nous percevons le relatif et l'absolu comme deux réalités distinctes et séparées. Quand notre conscience sépare le monde et nous-mêmes, nous pouvons, il est vrai, parler de contingent et d'absolu. Dans un sens différent cependant, contingent et absolu se présentent dans l'expérience comme deux modalités du Soi et, dans leur tension, ces modalités sont la façon dont nous percevons la Vie

et nous-mêmes à travers notre propre prisme. Le relatif est alors contenu dans l'absolu comme aussi l'absolu dans l'expérience de ce que nous nommons relatif.

Quand nous parlons de la conscience du « qui », c'est-à-dire du sujet, il s'agit de la personne vue dans sa transparence. Dans la mesure où l'homme progresse vers celle-ci, l'ÊTRE prend en lui une place de plus en plus grande, tandis que le moi renonce toujours davantage à son indépendance et se transforme finalement en serviteur transparent qui, se sentant toujours plus chargé de pure profondeur, se met inévitablement à son service. Dans ce processus d'articulation du moi sur l'Être essentiel, l'opposition entre celui-ci et le moi profane se transforme peu à peu en une polarité. De même, la différence entre conscience objective (conscience du « quoi ») et conscience du sujet (du « qui ») devient une tension positive où, dans la conscience de la personne, la Vie est ressentie comme celle du Tout dans lequel elle vit.

Il existe des différences de qualité, de profondeur et de durée dans la transparence. La structure de conscience qui sépare les hommes de la vérité peut être plus ou moins dense, ou bien devenir transparente pour un temps plus ou moins bref. Des circonstances extérieures ou des pressions intérieures peuvent intervenir ici. Une brèche se produit dans le « bel ordre » du moi. Une légère percée, un sursaut d'effroi, une joie passagère et, pour un instant, l'éclair de la transparence a brillé. Quelque chose de nouveau bouscule la routine habituelle et nous met en face d'une autre réalité. On devine tout à coup l'espace d'une dimension inconnue. Nous ne savons pas ce qu'elle apporte, ni ce qu'elle exige de nous et nous avons peur. Un

mécanisme de défense se met en place, on se referme et la vague de VIE qui nous soulevait retombe, laissant la place aux vieilles routines invétérées. Que l'ÊTRE s'ouvre à nous et agisse, progressivement, comme une force de transformation dépend du temps pendant lequel on suporte un nouvel état. Chacun de nous possède un certain degré de liberté qui lui permet soit d'accueillir la profondeur qui résonne en lui soit, au contraire, de se soumettre au mécanisme de défense qui l'en éloigne, d'accepter l'engagement de la profondeur qui l'appelle ou de s'y opposer. Car l'homme a peur de la profondeur, peur aussi de son inconscient. Il n'est pas seulement effrayé par l'ombre, mais par l'ÊTRE que celle-ci déforme. Il craint qu'elle ne fasse surgir en lui la vie non vécue et refoulée qui a pu devenir une ennemie et un poison. Pourtant la rencontre avec l'ombre est la condition nécessaire à un éveil légitime de l'Être essentiel. De même aussi la première expérience de l'ÊTRE amène l'ombre au premier plan. Mais, plus que les agressions de l'ombre, l'homme craint que la Vie ne remette en question les habitudes bien assises de son existence. Car la Vie ne peut pas s'éveiller en lui avant qu'il se soit débarrassé d'elles. Il accepte donc rarement la mesure de Vie spirituelle qui, depuis longtemps déjà, attend l'heure de croître en lui. A cause de sa peur il s'accroche à la secrète protection de l'ombre.

Le caractère de la transparence dépend du stade auquel un homme est parvenu.

Il y a la transparence originelle, prépersonnelle, où la grande Vie apparaît encore sans déformation. Ainsi chez l'enfant. Plus tard, à tous les niveaux de conscience, quelque chose de cette transparence originelle

continue à vibrer. Elle se manifeste par un « oui » inconscient à la vie, que l'on sent sous-jacent dans tous les événements de l'existence. Il exprime la présence de la vie spirituelle, comme une force de promesse et d'appui, dans la structure même de la conscience, une vibration fondamentale qui détermine toute l'attitude. Mais quand l'homme se durcit et s'obstine dans son mode de vie indocile, la tonalité fondamentale se tait. L'ÊTRE cesse de l'animer et il est en quelque sorte « sans âme ». Là où chez l'homme le oui à la vie se change inconsciemment en refus, le sol se dérobe sous ses pieds, il est saisi d'une sensation d'angoisse étouffante, de vertige où le vide l'aspire. Ou bien, sans raison aparente, il se sent épuisé, déprimé et nerveusement perturbé. C'est pourtant sur l'arrière-plan de ces moments qu'il peut prendre tout à coup conscience de la qualité essentielle de ce qu'il éprouve dans son côté négatif même. S'il a le sens de ces choses, la qualité spécifique de profondeur de sa souffrance lui fait découvrir la Vie spirituelle. Certains ont été si profondément touchés par la qualité numineuse de leur souffrance qu'elle a produit chez eux un revirement et ils sont passés du refus à l'accueil de l'ÊTRE.

Dans toutes les formes de dépression on trouve cette absence du « oui » à la qualité normale essentielle de la vie. Il y a toujours un manque d'élan ; une lumière intérieure s'éteint, le fil qui reliait l'homme à l'infini s'est brisé. Au niveau de la transparence authentique

se manifeste, au contraire, un élan vital*, un souffle porteur d'une conscience totale de la Vie liée à ce qui est intérieur.

On distingue les différents degrés de maturité à la transparence plus ou moins marquée qui manifeste la plénitude, la forme accomplie et l'unité de l'ÊTRE, colore inconsciemment le vécu ou atteint consciemment la conscience, lui permettant de reconnaître et de goûter l'ÊTRE. Il guide alors l'homme sur le chemin de la maturité, sur la voie qui mène à l'art de la reconnaître sous ses trois aspects[5]. Cette « reconnaissance » n'est naturellement pas l'œuvre du moi rationnel. C'est, bien plus, une reconnaissance intime, un accueil, un accord heureux devant le caractère inouï de ce qui a été accordé. Expérience inouïe en effet, et en même temps familière en apparence, où l'homme se sent tout à coup « chez lui » et tout à fait lui-même. Dans une rencontre juste avec le monde il devient en effet à lui-même transparent et, en prenant conscience, il répond à cette rencontre de l'ÊTRE par un triple « oui » venu du plus profond de lui-même : « C'est Toi, oui, Tu es là, oui je suis cela. »

A chaque pas vers la maturité, la Vie est présence du surnaturel, mais celui-ci s'exprime chaque fois dans le langage propre à ce stade. A chaque degré de l'évolution, l'ÊTRE est perçu d'une façon distincte. Chacun le saisit donc d'une manière différente selon le niveau qui lui est propre, que celui-ci soit inné ou acquis durant cette vie. Toujours la lumière de l'ÊTRE

* En français dans le texte.

est colorée par le prisme d'un état de conscience déterminé. Quel que soit le degré d'évolution, l'homme vit par l'ÊTRE au plus profond du noyau de son Être essentiel. Non pas sans résistance, comme la fleur ou l'animal, car l'homme est un être conscient, c'est-à-dire plus ou moins dévié. Mais par là même, sur cet arrière-plan, il a une chance de percevoir consciemment sa déformation. C'est le sens et le but de cette tension entre bonheur et souffrance, réalisation et aspiration, engagement et liberté, que les autres êtres vivants ne connaissent pas sous cette forme.

La vie dans le temps n'est pas seulement le fait d'exister, c'est aussi la vie vécue, les souvenirs, les projets. La raison fondamentale de notre vie dans le spatio-temporel est la présence et le rayonnement du surnaturel en nous. Comme un contrepoint du conscient, il nous parle sans cesse dans le langage de notre disposition d'esprit, de notre état d'âme, par l'intuition ou la nostalgie, la promesse et les craintes, par l'espérance et, souvent aussi, par un « intime bonheur ». Il nous appelle dans l'événement bouleversant des heures étoilées qui brise toutes les barrières. Inattendu, léger comme un souffle ou intense comme un éclair, sans raison, au cœur du quotidien. Le plus clairement possible quand quelque chose arrache au ronronnement des habitudes. Quand il est effrayé, ou bien très heureux ou très malheureux, quand l'homme se dépasse lui-même ou qu'il met son destin et lui-même totalement en jeu, dans le combat, l'amour, la fête. Cependant, plus il devient conscient, plus l'homme se retranche derrière les structures et les systèmes qui déforment l'ÊTRE. Mais, avec l'approche de la maturité, se confirme sa quête d'un état intérieur qui

laisse l'ÊTRE lui parler, non seulement par moments mais constamment parce que, devenu transparent, il n'interrompt plus son dialogue intérieur avec lui.

« La transparence, dit Jean Gebser, est la forme de manifestation du spirituel. »

Il y a des gens très intelligents qui ne sont pas spirituels. Que leur manque-t-il ? La transparence. Même une intelligence évoluée, développée, ne garantit pas le sens du spirituel. Il est étonnamment décourageant d'avoir une conversation sur la Voie avec des gens intelligents, d'un bon niveau philosophique même, mais qui ne sont pas transparents. Ils ne comprennent même pas de quoi il s'agit. Et quand ils commencent à comprendre, ils deviennent cyniques, ou ils se fâchent car, s'engager sur la Voie et se laisser prendre par elle, par ce qu'elle contient de profonde vérité, serait la fin des systèmes, bien établis mais étrangers à l'ÊTRE, dans lesquels s'enracinent leur vanité et leurs prétentions.

Comment l'art se distingue-t-il du kitsch ? Au kitsch manque la transparence. Il s'en tient lourdement au superficiel. Tout art comporte une tension entre le fini transparent et l'infini qui transparaît à travers lui. Il laisse ce qui est au-delà de la forme et de la non-forme résonner comme une contre-forme dans la structure finie. C'est pourquoi, malgré toute leur culture, les gens qui manquent de spiritualité sont souvent ennuyeux. L'homme spirituel inquiète celui qui ne possède que l'intelligence. Le spirituel remet son existence en question. C'est la raison, tant de l'embarras du bourgeois devant l'artiste que de l'incompréhensi-

ble attirance qu'exerce l'art sur l'homme enfermé dans son existence confortable. Cette aura lui parle, par un attrait secret et inquiétant, de sa véritable vie refoulée.

Quand le seul but d'une thérapie est de faire cesser la souffrance et de rétablir les capacités séculières, elle ne mène pas à la transparence. L'homme en recherche ne trouve consciemment celle-ci que par le chemin initiatique, par la voie de consécration, lorsque le seul but est l'illumination et la transformation par l'ÊTRE. Mais cette rencontre avec le Soi est précédée d'un passage de ténèbres. Elle a pour condition préalable une conversion au seuil de laquelle se trouvent les propres ténèbres de celui qui s'y engage. Elles sont faites de ce qu'il a refusé, de sa vie gaspillée ou vécue contre la loi. Cela suppose un total bouleversement.

Il y a des gens qui connaissent déjà la transparence, qui non seulement la pressentent avec nostalgie mais semblent en être tout près. Et pourtant ils n'atteignent pas cette bénédiction parce qu'ils ne veulent pas suivre le chemin d'ombre sans lequel il n'y a pas d'expérience de la Grande Clarté qui est au-delà de la lumière et de la nuit. Avant la « résurrection » il y a toujours la rencontre avec l'« enfer et la mort ».

L'éveil à la lumière passe par la disparition de ce qui lui fait obstacle. Ce qui sépare n'est pas seulement une « pensée » déviée, ni un ensemble de fausses images et de fausses représentations. C'est l'homme tout entier, dans son système d'attitudes et de prises de position invétérées. L'homme dans son identification à une certaine « façon d'être dans le monde » dans laquelle il s'est si solidement et harmonieusement ins-

tallé qu'il a fini par le confondre avec le fait d'être « lui-même ».

Sur les divers chemins, dans les diverses circonstances de son existence, l'homme a toujours fait taire beaucoup de ce qui, en lui, aurait voulu s'exprimer. Beaucoup enfermé de ce qui tendait vers la liberté, beaucoup refoulé de ce qui aurait voulu vivre. Tant que cela n'a pas été exposé au grand jour, même par le sacrifice d'un ordre bien rodé et sans considération pour les conséquences possibles, le « saut » ne peut pas réussir. Chaque fois qu'un homme commence à voir dans la transparence son véritable but et que, par ses blocages, il devient lui-même l'obstacle sur le chemin de cette transparence, en tant que tel il doit disparaître. Il ne peut pas réussir ce saut par une acrobatie intellectuelle ou par un saut imaginaire. Le moi doit « dépérir » pour que l'Être essentiel puisse « prospérer » et la personne devenir transparente. C'est exact pour tout contact de l'ÊTRE qui dure plus d'un instant. Exact aussi pour la première expérience de la grande Lumière. Pourtant elle n'est tout d'abord qu'une promesse et pour que celle-ci se réalise il faut, après avoir aperçu la lumière, une transformation dont le signe distinctif est la transparence. La condition d'un changement authentique est une plongée dans le monde de l'ombre, l'anéantissement dans la profondeur obscure. C'est au moment où l'éclosion de la Vie paraît à portée de la main, où nous voyons déjà la splendeur de ses couleurs et croyons sentir son parfum et pouvoir la cueillir, qu'il nous faut justement renoncer à une approche directe. Il faut encore et encore affronter notre ombre. Alors seulement, la transformation décisive devient légitime. Elle peut seulement venir d'une

rencontre avec les puissances des ténèbres qui s'emparent de l'homme et qu'il peut ensuite reconnaître et intégrer.

La transparence juste, celle qui laisse définitivement percer la lumière de l'ÊTRE et où tous les contraires de lumière et d'ombre ont été absorbés, exige d'abord la mort dans les ténèbres absolues. L'expérience de la lumière la précède et, avec elle, la première libération du moi et de sa misère. L'expérience de l'ÊTRE qui arrache pour la première fois l'homme à cette prison le porte aussi au-delà de lui-même, dans le surnaturel où il essaye de demeurer. Mais l'expérience de la lumière appelle celle de « ténèbres » qui ne sont pas plus réductibles à la « psychologie » que la lumière libératrice qui les précédait. Seule l'expérience de la lumière et de son contraire laisse briller cette clarté qui, au-delà de tous les contraires, nous attend au plus profond de notre Être essentiel.

A sa première rencontre avec l'ÊTRE, l'homme baigne dans la clarté libératrice de la profondeur et il éprouve pour la première fois, sans toujours savoir ce qui lui arrive, le bonheur de la transparence. Il est délivré des trois formes de détresse qui l'obligent à un perpétuel combat contre le danger, l'absurde et la cruauté d'un monde toujours menaçant. Il peut aussi pressentir quelque chose de la lumière incomparable qui l'éclaire et le porte, dans un flot de chaleur et de clarté, vers sa patrie : la grande Vie libératrice. Rencontrer un homme dans cet état c'est être témoin d'une métamorphose. Pourtant elle n'est pas encore l'expression de la « grande transparence » car celle-ci exige que l'éveillé au surnaturel la perçoive, non pas sous son seul aspect lumineux, mais aussi sous celui de la nuit obscure qui lui fait vivre vraiment pour la première fois le déseespoir où plonge la séparation de

l'ÊTRE. C'est la détresse insondable de cette nuit qui suscite la présence de l'ÊTRE et fait de l'homme un véritable « transformé », capable de réaliser son humanité au sein même du monde et non en s'en écartant.

La forme de son existence prend alors un contour précis car il a intériorisé son essence, non plus d'une façon fugitive ou ponctuelle, mais avec une fermeté croissante qui éveille et accroît aussi le potentiel d'ÊTRE de tout son entourage.

La transparence signifie toujours être transparent à l'ÊTRE, par et vers lui. L'homme est donc, en sa conscience, perméable à sa lumière. L'ÊTRE se manifeste à lui, tout comme la vie surnaturelle, dans son triple aspect de plénitude, de forme (l'ordre et la loi) et d'unité. Il apparaît tantôt comme une force bienfaisante, par la voix des forces cosmiques élémentaires, tantôt comme la puissance créatrice de l'ordre universel des lois et des images qui nous meut en profondeur. Ou bien encore, dans le langage de l'âme touchant le cœur humain, comme la force de l'UN qui unit ciel et terre, moi et monde, moi et Être essentiel. L'éveil de l'ÊTRE dans le cœur humain a toujours pour condition préalable l'anéantissement du « petit cœur » attaché seulement au monde et dépendant de lui. Il doit s'anéantir avant que, devenu libre et pur, le vrai cœur s'ouvre à l'esprit du ciel et que naisse par lui l'être humain véritable, habité par l'Être qu'il manifeste au sein du monde.

Dans l'état de transparence, l'Être qui est force absolue, création et lumière, apparaît dans l'une de ses

trois formes, c'est-à-dire dans sa plénitude, son ordre et son unité.

En chacune d'elles le rayonnement de l'Être nous touche différamment selon le degré de maturité que nous avons atteint. Cependant il ne pourra être perceptible — inexplicablement perceptible — à l'esprit humain que dans l'alternance de ces trois formes. Cet esprit humain n'est pourtant qu'une forme de l'ÊTRE manifesté et la façon spéciale de percevoir l'ÊTRE dans la trinité de son unité n'est pas seulement humaine, elle est, en un certain sens, une rencontre de l'ÊTRE avec lui-même dans la conscience de l'homme où il se manifeste selon le mode humain. Pour celui qui est enfermé dans les habitudes plus ou moins arrogantes de la conscience objective, il a un caractère libérateur et créateur.

Quand l'ÊTRE éveille la conscience à son aspect de plénitude, l'homme perçoit l'état de transparence comme une présence étincelante de l'ÊTRE dans le rayonnement de sa richesse infinie. Il se sent touché ainsi par l'élan vital divin, l'enthousiasme exaltant de la Vie libératrice et créatrice qui renouvelle ses forces profondes. Cette énergie infinie touche sa conscience avec une sorte de force explosive. Dans une expérience authentique de l'ÊTRE, ceci est vécu tout à fait indépendamment des situations extérieures. La caractéristique même de la grande transparence est que l'expérience accordée par l'ÊTRE y est absolument libre de toute correspondance avec l'existence contingente. La plénitude de l'ÊTRE est souvent reçue en tant que puissance, richesse et force, dans des situations de grande pauvreté, de faiblesse et d'impuissance. L'UN, protecteur omniprésent, s'établit précisément dans la conscience intime de l'homme aux moments d'abandon de la grande solitude. Ainsi le sens même de la

vraie transparence est sa victoire sur le monde au milieu des dangers, de l'absurde et de la cruauté de celui-ci, avec la peur, le découragement et le chagrin qu'il crée : la transparence à la Vie surnaturelle est vraiment enfant de notre mort à la petite vie et à celle du moi qui l'incarne, il en est ainsi pendant notre existence dans le temps et cela s'achève dans la mort physique grâce à laquelle vient vers l'homme la splendeur de la grande VIE.

La transparence nous fait ressentir la présence de la Vie surnaturelle agissant en ce monde comme un rayonnement au-delà de tout agir. Ce rayonnement par lequel il se manifeste — toujours dans le langage d'un Être essentiel particulier — est tout autre chose qu'une « diffraction » de rayons ou qu'une simple « brillance ».

Il existe, chez les êtres jeunes, un rayonnement joyeux, par exemple chez une jeune fille encore ignorante des soucis et qui va au-devant d'une vie dont elle voit seulement les promesses. Cette clarté est au plus fort de sa puissance au moment où la conscience commence à tisser autour de l'âme contemplative son voile d'incompréhension. A l'approche du moment où il va s'obscurcir, l'ÊTRE brille d'un éclat particulier, Puis, la lumière de l'ÊTRE essentiel pâlit avec le durcissement du vécu en systèmes car l'Être est déformé, altéré, dans l'existence où l'on « définit ». Perdu dans le monde objectif des concepts, hors de l'enfance et de sa clarté, l'adulte s'étiole. La lumière du jour de la conscience fait pâlir la clarté étoilée de son Être essentiel.

Toute chose et tout être possède sa radiation propre : la plante, la fleur, les arbres, les pierres, toutes les choses et aussi les êtres humains. Cette radiation est, en somme, l'émanation d'une réalité faite d'une matière plus subtile. Son caractère dépend de circonstances diverses. Il en est de même de l'atmosphère dégagée par n'importe quel objet. En ce sens toute chose, tout être et tout lieu possède une atmosphère qui lui est propre. Celle du vivant est autre que celle de la mort, celle de ce qui est vieux est différente du nouveau, celle de la maladie de la santé. De même chaque couleur émet un rayonnement particulier qui influe sur ce qui l'entoure. L'atmosphère d'un salon accueillant est autre que celle d'un laboratoire. La finesse de sensibilité à ces diverses radiations varie selon les individus.

Le rayonnement associé à la transparence est différent. La Vie même nous touche par lui en un langage multiple bien que sa tonalité soit toujours semblable. Il a toujours un caractère de pureté, de fraîcheur et de profondeur. Comme si l'éternelle jeunesse de l'ÊTRE, à laquelle nous ouvre la transparence, s'y faisait sentir. L'exemple le plus émouvant est la transfiguration du visage au moment où quelqu'un vient de mourir. Une clarté supraterrestre, comme un reflet de l'infini, émane de ce visage. Puis vient le bouleversant passage vers le véritable état de mort, vers le cadavre. Le corps se défait, se réduit, s'effondre (le cadavre n'est plus l'homme). La transparence disparaît. Cireux, rigide, gît un corps sans vie qui ne répond plus ni extérieurement ni intérieurement. La désintégration commence. Une totale possession par la transparence a causé cette transfiguration et avec elle une perception immédiate de la présence de l'ÊTRE.

Le rayonnement par lequel l'Être nous parle ne peut jamais être localisé. Il est au-delà de l'espace et du temps. C'est pourquoi il est insaisissable à la conscience qui définit et qui fixe. L'homme prisonnier de la conscience rationnelle ne « voit » pas non plus la transfiguration — il parle de « traits détendus » ou d'« expression paisible », s'arrêtant ainsi à la surface du fini et du contingent. La profondeur de l'ÊTRE, qui précède et surpasse tout relatif, la majesté du divin incarnée ici, lui est fermée. Le rayonnement de l'ÊTRE ne se révèle à nous que dans la rencontre d'Être essentiel à Être essentiel. C'est pourquoi son contact éventuel nous touche en notre noyau même et nous appelle en notre Être essentiel.

Le rayonnement est la manière d'apparaître de l'ÊTRE. Il existe aussi un faux rayonnement : il ne vient pas de l'Être essentiel mais du moi qui a pris sa place. Le faux rayonnement est une lumière hypocrite, luciférienne. Elle éblouit mais n'éclaire pas. Sa brillance ressemble parfois beaucoup au vrai rayonnement. Pourtant c'est quelque chose de fondamentalement différent. Pour distinguer avec précision la vraie lumière et la lumière luciférienne, il faut être présent par son Être essentiel. L'homme encore possédé par le moi profane se laisse facilement tromper par la fausse lumière car elle a toujours quelque chose d'agréable, de séducteur ! Mais c'est une lumière froide, sans cœur. Elle éblouit comme une promesse mais c'est une duperie. Elle est menteuse, plate et vide.

On rencontre le faux rayonnement chez certaines gens qui, à l'origine, étaient peut-être nés pour être particulièrement porteurs de lumière. Parce qu'ils ont

pris pour eux-mêmes la place de l'ÊTRE qui se laissait entrevoir, celui-ci n'a pu percer. L'espace entre eux et leur Être essentiel n'était pas assaini ni débarrassé de ses impuretés. Il restait faussé par le moi. Ainsi cet homme reste vide, inaccompli, et son regard « rayonnant » a quelque chose de dur et de dévorant. Sous l'apparence de plénitude percent l'indigence et le vide, sous le contact et la chaleur simulés il n'y a qu'une distance glacée et une solitude désolée. Pourtant un regard brillant, des dents éclatantes, des gestes engageants et surtout un sourire enjôleur font souvent de ces gens des séducteurs nés.

L'état de grande transparence est aussi celui de totale liberté par l'Être essentiel. Il n'y a plus rien entre lui et nous-mêmes, entre nous et l'autre. Un rayon de l'ÊTRE passe à travers le monde. Pour celui qui est ainsi libéré, c'est-à-dire pour chacun d'entre nous dans la mesure où, même pour un instant, il est dans la liberté de son Être essentiel, passe à travers l'univers entier le rayonnement de l'ÊTRE.

Pour qu'il y ait expérience de la transparence comme d'un état qui laisse percevoir l'ÊTRE, il faut non seulement la lumière de celui-ci mais aussi l'ombre de la déformation créée par la conscience humaine. En effet si, en tant que modalité de l'ÊTRE, l'homme est lumière par son Être essentiel, il n'en est pas moins ombre par sa déviation dans la conscience humaine. C'est sur l'arrière-plan de ténèbres de cette conscience déformante qu'il voit apparaître la lumière de l'ÊTRE grâce à un nouveau niveau de conscience, celui de la transparence. Mais cela ne va pas tout seul.

Sans doute la transparence progresse lorsqu'on se trouve sur la voie du devenir de la personne. Ce n'est cependant pas sans un travail sur soi-même et, parce que la transparence concerne la manifestation de l'ÊTRE, ce travail a un sens initiatique. Il s'agit du contact avec l'ÊTRE, de l'expérience et du témoignage de celui-ci.

La transparence ne grandit que par une avance — voire un saut — allant de l'analyse à une vue d'ensemble, du statique au dynamique, du concret-objectif à l'intime-personnel, du personnel profane au personnel transcendant.

La transparence durable suppose une totale *révolution*, exigée par la voie. Elle peut être soudaine ou éventuellement progressive mais en se terminant par le « saut » final. Elle est un abandon, plus ou moins pénible, du mode de vie et de la forme de conscience habituels et elle est aussi le passage à travers une zone de grandes ténèbres. La disparition douloureuse de l'ancienne forme d'existence précède toujours la naissance d'une vie nouvelle.

On remarque en général aujourd'hui que l'humanité, occidentale surtout, est menacée d'étouffement par ses systèmes figés. Mais elle se trouve pourtant aussi au bord d'un nouveau stade de conscience. C'est un processus qui ne s'accomplit pas de lui-même. Il exige un effort que doit fournir la génération montante. La douleur et les secousses, causées par le choc du dépassement de ses limites, ne lui seront pas épargnées. Car ce passage signifie la mort de l'homme naturel et la traversée des ténèbres du no man's land entre le moi profane et l'Être essentiel. Ensuite ce sera, avec l'éveil de celui-ci, le conflit entre un monde contraire et la transformation qui apparaît alors dans toute son ampleur. Le malaise intérieur d'une jeunesse qui

incarne le futur (ce n'est pas le cas de tous les jeunes) s'explique en grande partie par la « fermentation » qui prépare le passage à un nouveau degré de conscience et ce passage lui est confié. Il cherche douloureusement à se faire jour. Il doit être intérieurement vécu. Pour être accomplie, cette véritable transformation implique de nombreux obstacles à vaincre. Elle n'est pas uniquement intérieure : elle concerne aussi l'homme dans son corps.

Celui qui, une fois dans sa vie, a vraiment goûté l'Être essentiel, et sait quelles potentialités et quel devoir la transparence représente, découvre un jour ou l'autre la signification du corps en tant que reflet de la connaissance et moyen de réaliser l'état de transparence de la personne.

Les vues partiales et partielles d'une conscience orientée vers le monde objectif s'observent en particulier dans la façon dont l'homme d'aujourd'hui conçoit son corps. Il se le représente objectivement, face à lui, comme un corps spirituel et matériel, relativement indépendant. Sur le plan subjectif, il n'en prend finalement conscience que s'il en souffre ou que son efficacité devient déficiente. On ne se préoccupe de son corps que pour le préserver de la souffrance ou le rendre performant. Tant qu'il fonctionne et obéit, que l'on est « bien portant », c'est-à-dire lorsque son rendement est bon et qu'il est bien adapté, la conscience ignore pour ainsi dire le corps. Son seul intérêt est d'être un instrument permettant une façon d'être-dans-le-monde sûre, efficace et sans heurts. Or le corps vivant est beaucoup plus.

Il n'est pas le corps que l'on « a », qui est à votre disposition pour remplir certaines fonctions. *LE CORPS*

EST PLUTOT L'HOMME LUI-MEME dans sa façon d'être « là », dans l'espace et le temps. Elle peut être fausse ou juste, conforme à son destin sur la voie au contraire à elle.

Si l'on observe le corps non par la conscience du « quoi » mais par celle du « qui », on voit alors en lui l'homme total en tant que « personne en devenir ». A travers le corps parle toujours l'homme tout entier, à un certain stade de réalisation de soi-même, dans un certain mouvement sur le chemin qui le rapproche ou l'éloigne de lui-même. La « loi fondamentale personnelle » qui lui prescrit de progresser vers un état de transparence à son Être essentiel et de porter témoignage à l'ÊTRE, ne s'applique pas à un homme imaginaire, séparé de sa façon d'être « là » (il n'existe pas) mais à un être humain dans son corps. La transparence, en tant qu'exigence et but de cette loi fondamentale personnelle, concerne la façon dont l'homme est en ce monde, et il y est physiquement. Cette observation et ses conséquences exigent l'élaboration d'une nouvelle conscience et d'une nouvelle conception du corps[7].

Nous n'avons pas encore appris jusqu'ici à nous percevoir par rapport à la voie intérieure, c'est-à-dire à la transparence. Et pourtant l'expérience intérieure du corps, de sa disposition, de son comportement, de ses tensions et de sa détente, de ses attitudes et de ses gestes, etc., sont les points de départ d'un travail sur soi-même. La réalisation de la transparence signifie avant tout la transformation à travers le corps. Il s'agit d'acquérir une *FORME TRANSPARENTE, UNE TRANSPARENCE DE LA FORME.* Le contraire est soit un durcissement, une tension et une forme crispée, soit un

relâchement, un laisser-aller qui rendent toute forme impossible.

Sans la construction d'une forme transparente, ou d'une transparence devenue forme, l'état de transparence restera un vœu pieux, une pure illusion. Il existe actuellement un exemple typique de ce que nous venons de dire : c'est la *TENSION*, souvent même douloureuse, entre les épaules. Elle est caractéristique de l'homme « intellectuel » de notre temps. Plus d'un lecteur aura l'impression gênante que ce texte le fait descendre des hauteurs spirituelles vers de basses considérations physiques. Elles regardent, pense-t-il, le médecin, le professeur de gymnastique ou le masseur, mais pas la personne engagée sur la voie intérieure ou celle qui l'enseigne. C'est l'expression même d'une confusion entre le corps que l'on a et le corps que l'on est comme aussi entre l'esprit vrai et une spiritualité désincarnée. C'est le signe que l'on conçoit le développement de la conscience comme une question purement intérieure. Bien sûr, si l'on considère les épaules crispées du seul point de vue de la conscience objective (du « quoi ») cette tension est quelque chose de purement physique, qui fait mal et nuit à la souplesse et à l'efficacité des mouvements. Le trouble « physique » doit donc être traité techniquement et soulagé par une piqûre ou un massage. Mais au regard de la conscience subjective, cette tension a une toute autre signification. Elle veut dire que l'homme est personnellement là d'une façon contraire à la transparence. Il a pris une attitude de prudence, de méfiance, il est sur la défensive. Son mouvement « étiré vers le haut » signifie que chez lui règne un moi déterminé par le monde. Il sent que ce dernier le menace ou exige trop de lui. Le pouvoir dominant de ce moi est certainement un obstacle majeur sur le chemin de la transparence. Il est

certain aussi que c'est par l'attitude générale de l'homme que ce pouvoir s'exprime. Une telle observation ouvre donc des perspectives, encore inconnues en Occident, quant aux moyens possibles de travailler, au moyen du corps, à la transparence de la personne. Si l'on veut que ce travail réussisse il faut évidemment développer un sens de perception intérieure de celui-ci en tant que miroir et instrument sur la voie vers la transparence. Les « épaules crispées » par exemple doivent être ressenties comme l'expression d'une attitude personnelle qui bloque la voie vers elle. Le travail, sur cette mauvaise position comme sur d'autres, passe toujours par l'enracinement dans le « centre juste ». De cet enracinement dépendent les progrès vers l'attitude adéquate grâce à laquelle l'homme, libéré de l'emprise du moi, toujours anxieux de sa sécurité, peut devenir transparent à l'ÊTRE qui tend à se manifester par lui, transparent au mouvement incessant de la roue de transformation et prêt à accueillir, en ce monde même, l'ÊTRE présent en son Être essentiel comme expérience, rayonnement et dynamique. Car c'est seulement par la permanence de ce mouvement que se réalise la forme correspondant à l'image intérieure qu'il est appelé à réaliser

FORME

Un monde connu et techniquement maîtrisé, une vie sans souffrance et la réalisation d'une image intérieure en une forme valable, tels sont les buts éternels de l'homme. La façon dont on le considère, c'est-à-dire soit comme un objet de connaissance, soit comme un prochain que l'on doit plaindre et aider à cause de ses difficultés et de ses peines ou, enfin, comme un homme en quête d'accomplissement et d'harmonie, fait intervenir une façon d'étudier l'homme et un angle d'observation différents.

Dans le premier cas, le but est avant tout la connaissance objective. Les faits seront décrits et expliqués selon leur existence et leurs rapports entre eux. C'est l'esprit scientifique, qui vise à un savoir pratique et aboutit à une compréhension objective.

Dans le second cas, ce qui motive l'esprit est la libération de la souffrance. C'est le point de vue médical, thérapeutique, celui aussi de la direction de conscience. Pour qu'il atteigne théoriquement et pratiquement son but, il faut avoir à l'égard de l'autre un sentiment de compréhension et de compassion.

Dans le troisième cas, l'intérêt se porte sur un homme en marche vers une forme de vie conforme à son Être essentiel. Il faut donc le diriger et l'accompagner sur la voie de la maturité, c'est-à-dire de la transparence.

Dans l'ensemble ces trois aspects reflètent la division actuelle des travaux sur l'homme. Des points de vue qui, par rapport à leur totalité, devraient se rencontrer et se compléter sont en fait séparés et même opposés. Bien qu'ils concernent la même personne ils donnent souvent l'impression de « trois âmes habitant le même sein » : ils sont dispersés et contradictoires. Souvent aussi leurs auteurs utilisent ces divergences les uns contre les autres.

Combien de fois les psychologiques héritiers de la grande tradition universitaire, ceux qui s'intéressent surtout aux questions théoriques, ne regardent-ils pas les résultats de la psychologie pratique avec une réserve voisine de la méfiance ? Quand il s'agit par exemple des recherches de la psychologie des profondeurs, donc de l'inconscient, ils se demandent souvent dans quelle mesure ses découvertes peuvent s'intégrer à des systèmes déjà connus. C.G. Jung, entre autres, a été considéré toute sa vie avec suspicion par les représentants officiels de la psychologie. Inversement, médecins et psychothérapeutes, préoccupés de soulager la souffrance, se sont parfois plaints de l'inefficacité de la psychologie universitaire quand il s'agit des problèmes et des devoirs des praticiens soucieux d'aider et de guérir. Les uns comme les autres, enfin, sont l'objet des critiques d'une troisième catégorie de psychologues car, disent ceux-ci, ni la connaissance théorique des phénomènes de conscience ni la psychologie des profondeurs, dont l'intérêt se limite à ceux que tourmente leur incapacité existentielle, ne peuvent venir en aide à un homme qui cherche à devenir lui-même en son Être essentiel. Ces derniers sont d'ailleurs en butte aux attaques des psychologues qui ne mettent pas au premier plan une maturité conforme à l'Être essentiel et y voient encore moins le thème d'expression constant

de la vie. La suspicion augmente lorsque l'on affirme que la vraie maturité a une racine transcendante et que celle-ci doit être reconnue et assumée si l'on veut atteindre la pleine maturité de la personne. Car ces choses se dérobent à l'observation scientifique au sens traditionnel du terme. De plus, les expériences et la connaissance transcendante, en tant que telles, inquiètent les théoriciens et praticiens uniquement préoccupés des « phénomènes » superficiels. Elles troublent aussi ceux qui cherchent à rétablir un fonctionnement pratique ou simplement à faire cesser la douleur. Pourtant tout travail sur l'être humain restera infructueux tant que l'on s'en tiendra à la surface des phénomènes définissables et classables, sans oser élargir l'horizon empirique à une dimension plus profonde, celle qui inclut tant le domaine physique que celui du psychisme.

Tout travail et tout savoir concernant une véritable connaissance de l'homme dans son intégralité, sa guérison ou sa direction doit partir d'expériences qui vont jusqu'à ses racines et font résonner en lui le surnaturel. C'est le seul point de départ valable pour le connaître et l'apprécier dans sa façon — juste ou non — d'exprimer dans son mode de vie, à un moment déterminé, l'Être essentiel et la vie spirituelle présents en lui. C'est à partir de là seulement qu'une aide juste et efficace peut amener la réalisation de la forme correspondant à l'image propre à chacun de nous.

Tout être vivant incarne, d'une manière qui lui est particulière, l'ÊTRE qui l'habite et la réalise plus ou moins parfaitement selon les circonstances qu'il rencontre.

En chaque être humain l'ÊTRE prend une forme

vivante, distincte chez l'homme parce qu'il est un être conscient dirigé vers l'état de « sujet » conscient de soi et du monde, ou plus exactement vers l'état de « personne ». Le « nerf central » de ce sujet est la tension entre l'absolu de l'ÊTRE, présent en son Être essentiel et tendant à se manifester, et une existence contingente en tous ses aspects. Cette relation se manifeste chez l'homme par l'angoisse et le tourment que lui cause la tension entre les contraires du monde contingent et du devoir absolu imposé par son Être essentiel et, en outre, par le pressentiment d'une liberté qui doit lui permettre, grâce à la forme de cet absolu, de surmonter le contingent. La singularité de l'homme se trouve justement dans le fait qu'il n'est pas simplement lié par un système de lois causales, mais que son appartenance à un ÊTRE absolu le prédispose à la liberté.

L'homme existe dans un univers spatio-temporel dont les conditions et les limites menacent aussi bien son existence contingente que sa conformité à son Être essentiel, sa propre réalisation et celle de son univers comme aussi son unité avec celui-ci. La réalisation de sa forme existentielle se joue dans des conditions intérieures et extérieures dont le pouvoir est source de tension entre un corps conditionné par son destin et la forme de son Être essentiel promise à la pure manifestation de l'ÊTRE. La vie de l'homme est un perpétuel conflit entre la forme de cet Être essentiel et son corps de destin. Leur réconciliation est le thème de sa maturation. Sous la pression de son environnement et des circonstances, son développement spirituel est sans cesse soumis à la répression, à la déformation, aux entraves diverses. Ainsi ses modes de vie ne poursuivent jamais en ligne droite la manifestation de l'ÊTRE incarné en lui. Ils résultent de circonstances existentielles qui ne permettent pas la réalisation

immédiate et complète de la forme qui lui est destinée. Chacun de nous, pourtant, est et reste animé par l'élan qui le pousse à accomplir la forme vivante de son Être essentiel. Vivre et survivre n'est jamais son but. Il cherche sa réalisation propre en quelqu'un de distinct. Qu'il le sache ou non, il voudrait en fait devenir tel, sans restriction, qu'il puisse rendre témoignage en cette vie à l'ÊTRE vivant en son Être essentiel.

Nous entendons par Être essentiel la façon individuelle dont nous participons à l'ÊTRE qui est au-delà de l'espace et du temps tel qu'il veut se manifester en ce monde. Par cet Être essentiel inné en lui, l'homme se sent constamment poussé, à la fois par devoir et par nostalgie, à la réalisation de lui-même en une forme déterminée, à travers laquelle l'ÊTRE puisse apparaître sans déformation dans son existence terrestre. Ceci ne serait cependant possible que par un accord total entre ce qu'il « est » et désire être par son Être essentiel, et ce qui lui permettent les conditions qui règnent en ce monde. Nous appelons « image intérieure » cette réalité qui, à travers tout changement et tout devenir, demeure facteur individuel d'unité tout à la fois appel, exigence et aspiration vers une certaine forme. Cette image intérieure serait donc chez l'homme son Être essentiel, c'est-à-dire la formule de devenir qui le dirige, sans hésitation possible, vers une certaine forme existentielle représentant son devoir et son aspiration. Vivante en chacun de nous cette image intérieure prouve sa vérité et sa nécessité par le caractère indiscutable de son exigence : celle d'une forme déterminée, précise, maintenue en toute circonstance, que ce soit comme un instinct vital, une conscience irréduc-

tible ou une aspiration silencieuse que l'on ne peut faire taire.

La réalisation directe, en ligne droite, de l'image intérieure est entravée, chez tous les êtres vivants, par des facteurs extérieurs et de plus, chez l'homme, par des facteurs intérieurs. Plantes et animaux n'opposent pas de résistance à la réalisation de leur image imposée par les lois de la vie et celles de leur nature. Ils la laissent simplement produire leur croissance, leur maturation et leur fruit. La « forme » signifie ici la structure, la conformation visible et vivante de leur destin. L'homme, lui, cherche et possède, acquiert ou manque sa forme parce qu'il est un être conscient, « quelqu'un » qui, consciemment ou inconsciemment, exerce une influence positive ou négative sur son devenir. L'accomplissement de soi ne se produit pas de lui-même chez l'homme. Il faut qu'il réponde quotidiennement à un appel : « Je t'ai appelé par ton nom parce que tu es mien. » Le nom qui désigne l'homme, l'individu dans son caractère unique, est entendu par lui comme un appel personnel qui le lie. C'est par la réponse à cet appel de son Être essentiel et par l'obéissance à sa mission que l'homme devient une personne en qui peut résonner l'ÊTRE créateur et libérateur, celui qui l'engage et lui donne sa forme individuelle. Pour chacun de nous elle n'est pas seulement un don mais une tâche. Sa réalisation exige notre coopération consciente. Sans celle-ci nous ne parvenons pas à la transparence qui nous est destinée et assignée.

Mais quel sens donnons-nous donc à la « forme de l'homme » ?

Nous entendons par là la façon dont son image intérieure est « là », présente en ce monde. Il s'agit ici

de l'homme intérieur et de son aspect extérieur. Non seulement de son corps visible dans l'espace mais de sa personne dans son intégralité. C'est l'homme dans l'unité des gestes dans lesquels il se vit, s'extériorise et s'exprime par son corps.

Selon les circonstances, la façon d'être là, d'être présent, ne peut être que plus ou moins conforme à l'image intérieure. La forme la plus parfaite serait certainement celle qui se présenterait et se maintiendrait dans toute sa pureté, où l'image intérieure s'exprimerait sur le mode humain, c'est-à-dire d'une façon consciente et inébranlable, en gestes « purs »[10]. Un geste est « pur » quand il permet le témoignage direct de l'Être essentiel. S'efforcer à cette pureté, à la parfaite transparence donc, est le but de tout exercice, en particulier de tout exercice du corps.

Le fait de transposer la notion de « forme » du domaine objectif de forme spatiale au domaine humain intérieur est un peu déroutant. Cela suggère en effet la représentation d'une forme humaine divisible, dissociable, ce qui ne peut en aucun cas correspondre à la réalisation d'une forme humaine physique. La prévalence optique et « haptique »* que comporte la notion de cette forme pour notre conscience objective réduit celle-ci à son « apparence superficielle », celle qui semble persister au-delà du moment présent, conduisant par là même à une observation statique. Il est concevable aussi que l'idée de « parfait »,

* Désigne une science du toucher. (H. Piéron « Vocabulaire de Psychologie » - PUF)

d'« accompli », « définitif », applicable à des figures géométriques (un cercle parfait par exemple) évoque une forme humaine prédéterminée. Mais quand la forme humaine est imaginée ainsi, la nature de la pensée objective, toujours à la recherche de ce qui est défini et établi, rejoint un trait caractéristique de l'esprit occidental, orienté vers le concept de « perfection absolue » quand il s'agit du corps humain (qu'il nous suffise d'évoquer les chefs-d'œuvre classiques de tous les pays européens), alors que l'Orient ne représente que très rarement le corps pour sa seule beauté. Rien ne doit cependant être plus soigneusement évité que la transposition du concept de perfection spatiale et artistique de la forme humaine à l'homme en tant que personne vivante.

Chaque fois que l'on pense à l'homme, ou qu'on se le représente comme une chose, avec des qualités statiques, on cesse de le saisir, de le cerner. De même lorsque l'on confond sa forme vivante avec son corps. Au corps vivant de l'homme appartiennent aussi sa « forme intérieure », la structure de son intériorité, en bref tout son être de personne dans la mesure où celle-ci acquiert une forme.

Cette façon statique de « manquer » l'homme ne concerne pas seulement son apparence extérieure mais aussi la conception que nous nous faisons de son Être essentiel. On se représente celui-ci, lui aussi, comme n'importe quelle forme invariable, de caractère spatial. C'est la source d'innombrables idées fausses, génératrices d'erreurs.

L'Être essentiel de l'homme, de même que son image intérieure, appartiennent à la dimension de réalité de l'ÊTRE absolu au-delà du spatio-temporel.

Il est vrai que, par opposition à l'existence transitoire, la pensée habituelle se fait ordinairement de l'ÊTRE au-dessus du temps et de l'espace une image « d'infini immobile » contrastant avec tout ce qui change et avec le caractère éphémère du spatio-temporel. Mais cette transposition n'est que l'expression caractéristique d'un stade de conscience soumis au moi dans sa vision du défini et des contraires. La manifestation de l'ÊTRE divin, que nous appelons « VIE », apparaît dans le temps dans un constant devenir, allant de forme en forme, celles-ci apparaissant pour disparaître de nouveau. Il ne faut jamais se représenter l'image intérieure comme une forme « arrêtée » mais comme une « formule » selon laquelle l'Être essentiel se manifeste dans le devenir spatio-temporel.

L'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps apparaît dans l'existence temporelle des étants comme une formule de vie, avec son caractère de transformation. C'est pourquoi, chez un vivant, l'état conforme à l'ÊTRE ne peut jamais être pris dans le sens d'une forme statique parfaite mais comme une attitude dans laquelle est fermement ancrée la formule de l'Être essentiel en devenir. C'est dans les écrits de Maître Eckhardt que nous trouvons la plus frappante définition de ceci : « L'ÊTRE de Dieu est notre devenir. » Cela signifie que la manifestation de l'ÊTRE dans l'Être essentiel de l'homme ne peut jamais apparaître que dans le mouvement du devenir. La forme optimale de celui-ci chez l'homme serait que, grâce à une progression jamais interrompue sur le chemin de la maturité et de la transformation, l'ÊTRE puisse paraître avec une pureté de plus en plus grande à travers l'individualité humaine. Ce serait le cas si rien ne s'opposait plus au processus de transformation par lequel l'ÊTRE se manifeste dans l'existence. Là se

trouve toute la problématique du devenir — forme de l'homme car chez lui le « fixe », « l'établi », contraires à tout devenir, jouent un rôle décisif. Un perpétuel renouvellement devrait faire de lui le témoin de l'ÊTRE mais la nature de sa conscience ne favorise que dans une faible mesure le mouvement de transformation.

« Être là » de la façon juste signifie être présent comme un être humain, comme le porteur d'une conscience humaine. L'homme, être conscient, ne devrait pas altérer l'ÊTRE mais lui devenir-forme. Il y parvient seulement par un détour lorsque le développement d'une conscience orientée vers le « défini » devient rigide et statique. La nature de l'homme ÷ contrairement à celle de l'animal — le porte aussi à se construire une carapace, à s'y fixer et s'y enfermer. Mais ce durcissement s'oppose à la vie surnaturelle qui lui est innée. Sa « forme de moi » doit devenir transparente à la loi du devenir, venue de son Être essentiel, pour réaliser la forme correspondant à son image intérieure. C'est un long processus, plein de renoncements et de sacrifices. Car, toujours de nouveau, le devenu doit être abandonné. Une loi régit ce processus. La structure en harmonie avec la vie surnaturelle n'est rien d'autre que la suite des degrés progressifs d'évolution dont le principe est préindiqué. Une forme juste est, en fin de compte, le chemin conforme à l'Être essentiel.

Quand on parle de la transparence cela signifie qu'on laisse apparaître non une image mais le chemin prédessiné des degrés de la maturation. L'image intérieure est, en fait, la voie prévue par l'Être essentiel présente

dans l'homme. L'image intérieure donnée avec l'Être essentiel est le chemin intérieur.

Quand la pression des circonstances et le besoin de s'affirmer font naître des « formes d'adaptation » non conformes à la formule de l'Être essentiel et qui deviennent des habitudes, un grand nombre de troubles physiques et psychiques font leur apparition. Car ces mauvaises habitudes arrêtent la roue de transformation et empêchent la maturation de la personne. Quand ces « solutions de rechange », ces systèmes passe-partout s'installent et deviennent invétérés et rigides, apparaissent les troubles durables que nous appelons « névroses ». Comme ces mécanismes névrotiques interviennent chaque fois que l'on s'est figé dans un mode d'existence quelconque, il existe en fait des mécanismes de névrose chez tout individu. Qu'il en résulte ou non une maladie dépend du degré de blocage de l'énergie apportée par l'Être essentiel. Il existe donc des névroses légères et des névroses profondes.

Ce que fait découvrir le traitement d'une névrose profonde (la souffrance qui en résulte est d'ailleurs souvent le point de départ d'une grande transformation et d'un processus de maturation) a une importance capitale pour la connaissance des hommes et de la forme de vie qui leur est destinée. Le mur créé par une névrose et sur lequel vient se déformer et se briser la vie est seulement l'exagération maladive d'une structure de conscience normale dont le centre s'est axé sur des « faits » et sur un moi uniquement soucieux de sa sécurité.

Comme toute manifestation de la vie chez l'homme, ces « attitudes » s'extériorisent ou non dans le corps. Il n'existe pas de maturation sur le chemin de la réalisation de soi-même qui ne permette de découvrir, à travers les attitudes et les mouvements de celui-ci,

la conformité, ou son absence, aux exigences de l'image intérieure. Les gestes, le tonus, la respiration, toutes les façons d'être et de se mouvoir révèlent infailliblement la relation de l'homme, dans sa situation entre ciel et terre, avec le monde et avec lui-même. L'attitude physique juste montre que, sans se crisper, il est toujours en mesure d'aller vers le monde tel qu'il est ou de le laisser venir à lui. Pourquoi ? Parce qu'il est transparent à son Être essentiel, c'est-à-dire ouvert à lui et qu'il peut lui rendre témoignage en toute circonstance et affronter le monde avec calme, sérénité et bonté.

Le processus de transformation conforme à l'Être essentiel apporte à l'homme, dans son corps physique aussi, une autre forme. Le ton de voix baisse, le teint devient un peu plus sombre, l'expression des yeux plus profonde, les mouvements cessent d'être anguleux et leur rythme est plus fluide. Le tonus s'équilibre, la respiration se modifie, l'ensemble de l'attitude devient plus libre. Un nouveau centre de gravité est atteint. Il concerne non seulement le corps mais l'homme tout entier. Avec l'éveil ou l'affinement d'une nouvelle conscience de la forme du devenir qui convient à l'Être essentiel, l'homme acquiert un sens plus délicat, non seulement de sa forme corporelle mais aussi de sa matérialité. Une forme juste par l'Être essentiel est aussi faite d'une autre « substance ».

Quelque chose de différent de l'image individuelle tend aussi à se réaliser en une forme de devenir conforme à l'Être essentiel et c'est celle de l'homme en tant qu'être humain. Elle aussi veut devenir une forme vivante distincte. Nous ne nous la représentons qu'après nous être avoué qu'une forme parfaite n'est pas réalisable. Atteindre cette image « parfaite », achevée, ne fait pas partie du destin humain : 1) parce que le

processus de maturation ne se termine jamais ; 2) parce que la conscience du moi et du monde, qui recherche le définitif, travaille toujours contre la forme de devenir en harmonie avec l'Être essentiel ; 3) parce que notre corps de destin, mille fois blessé, grandit dans des circonstances historiques de temporalité et ne peut jamais être en « concordance » totale avec son Être essentiel. Quand, séduit par une forme parfaite, on veut ignorer ces faits inéluctables, naît une corruption de la « forme juste » par surestimation idéaliste de celle-ci. L'homme doit reconnaître sa réalité historique, s'accepter en elle et supporter le poids de son passé et des échecs qu'il a comportés. Ceci ne l'empêche pas de poursuivre ses efforts vers la réalisation de l'image intérieure qu'il doit atteindre grâce à la formule du devenir venue de son Être essentiel. Être sur la voie de la « forme juste » possible c'est ne jamais se lasser de tendre vers cette formule mais rester aussi assez humble pour s'accepter dans la forme que la vie fait de nous.

L'image intérieure de l'être humain et de son individualité essentielle se réalise dans la matérialité du corps de destin dans la mesure où elle s'impose à lui et le transforme. L'image humaine s'accomplit quand l'homme, s'efforçant vers la perfection de ce corps de destin, l'accepte tel qu'il est à sa disposition, dans son devenu et sa contingence, et lui permet de devenir transparent à l'ÊTRE.

Nous avons dit plus haut que trois mobiles poussent l'esprit humain vers son prochain : la volonté de connaître, la compassion et enfin le besoin de l'aide à réaliser son désir d'accomplissement, c'est-à-dire le soutenir sur la voie qui lui est destinée. Une fois que

le mode de vie correspondant réellement à la voie intérieure individuelle a été découvert, ces trois forces prennent un sens plus profond, car toutes trois deviennent les instruments grâce auxquels la vie surnaturelle pénètre la vie humaine.

Une conscience bien ancrée dans le spirituel apporte une qualité de connaissance supérieure, car l'ÊTRE lui-même est alors présent dans la conscience humaine de soi-même et du monde et fait de cette connaissance un « haut savoir » fécond. La compassion apprend à distinguer la souffrance que le monde cause au moi profane de celle que ce moi inflige à l'Être essentiel opprimé par le monde. Enfin, diriger l'autre c'est alors l'aider à remplir sa vraie vocation : ce n'est plus celle d'un moi, instrument soi-disant autonome, qui cherche la libération de l'homme, c'est l'ÊTRE surnaturel, présent en cet homme qui doit être délivré. Ce passage des forces humaines au service de la vie spirituelle est le but de la VOIE — celle qui est appelée initiatique.

LA VOIE

LA VOIE INITIATIQUE

L'expérience et la foi

Nous sommes aujourd'hui les témoins d'un événement d'importance universelle, un événement dont les conséquences historiques dans l'évolution humaine ne sont pas encore prévisibles : l'Occident commence à s'ouvrir, largement, à la dimension initiatique.

Que faut-il entendre par là ?

A côté d'une foi en un Dieu transcendant on voit paraître aujourd'hui le sens religieux de la voie intérieure. Il se fonde sur l'ÊTRE surnaturel et recherche, par l'exercice, une transformation qui culmine dans l'éveil à l'ÊTRE. A côté de la foi en un Dieu, dont nous sépare une distance infranchissable, et en une rédemption que nous devons à un Sauveur, il nous vient la connaissance de l'éveil possible à la vie surnaturelle qui nous habite, que nous sommes nous-mêmes dans le noyau de notre Être essentiel sans en avoir jamais été bannis. Il existe une possibilité — et c'est ce que vient de reconnaître l'Occident — de préparer pas à pas les conditions de cet éveil grâce à une loi inscrite dans le caractère évolutif de l'homme. Le sens religieux dont nous parlons n'est autre que la percée vers la maturité totale de la personne grâce à l'Être essentiel inné en nous. L'expérience de l'ÊTRE en est le point de départ. Elle nous conduit à discerner les conditions qui, à sa lumière, peuvent amener l'éveil

d'une plus haute conscience et, peu à peu, nous tirent hors de la nuit de notre conscience naturelle.

Avec le mot « initiatique » nous abordons une dimension de l'être humain différente de ce que l'on entend ordinairement par « religion », différente aussi de celle dont s'occupent toutes les thérapies.

Cette dimension initiatique de l'être humain concerne un certain degré d'humanité. L'essentiel de ce niveau est de faire prendre conscience à l'homme que sa vraie réalité, et celle du monde, n'est pas le réel que son moi naturel considère comme tel. En effet, ce moi entend par réalité celle qu'il rencontre par les sens dans le temps et l'espace. Elle est plus ou moins accessible à sa conscience raisonnable et maîtrisable par elle. C'est la réalité « objective » opposée à la réalité subjective des pulsions et des sentiments qui détermine les états « intérieurs ». Au niveau où l'amène la voie initiatique, l'homme reconnaît que cette vision du monde n'est qu'un aspect, celui du moi profane, d'une autre réalité qui est, elle, surnaturelle.

De son point de vue naturel, identifié au moi existentiel, il se conçoit comme un sujet non seulement autonome face au monde mais aussi séparé de tout ce qui est au-delà de celui-ci. Il se sent cependant aussi dépendant et déterminé par les puissances de l'au-delà, celles qui dépassent sa capacité d'entendement naturel et qu'il appelle donc « transcendantes ». Dans sa misère existentielle il ne peut s'empêcher de se représenter ces puissances. Elles lui sont nécessaires et il croit en elles dans la forme et selon les images et les traditions, vivantes en son esprit car elles lui ont été transmises par les grands témoins du surnaturel. La religion se développe ici dans le domaine de la foi. En ce sens elle est considérée comme le pôle opposé à la conscience naturelle car toute réalité transcendante

passe par un regard surprahumain auquel on accorde foi. L'homme ne bâtit pas ici sur sa propre expérience mais sur le témoignage d'intermédiaires auxquels la révélation a été accordée. Ou bien encore la cause de sa foi est une inspiration métaphysique et spéculative. Dans cette forme de foi, la vérité du divin est séparée de celle de l'homme. C'est le cas par exemple des religions judaïque, chrétienne, islamique.

Lorsque l'homme situe tout ce qui passe les frontières de sa conscience naturelle extérieurement à lui-même, il reste exilé dans le domaine de son humanité naturelle. Ce qui est au-delà n'est pas à sa disposition — sauf au cas d'états « extraordinaires » comme ceux de rares « mystiques » qui passent ces frontières assignées à l'homme. La place des êtres exceptionnels est, au mieux, marginale tant dans la vie courante que dans la religion. Ce point de vue est pourtant remis en question dès que, cessant de situer ces états hors du domaine humain, on y reconnaît des expériences liées à un certain niveau spirituel et formant la base d'un savoir supérieur.

L'expérience d'une réalité qui dépasse l'entendement du moi naturel existe et son rapport avec lui est même paradoxal. Ces expériences font passer la réalité surnaturelle qu'elles contiennent hors du domaine de la simple foi et l'ajoutent au savoir humain. Elles sont plus fréquentes que l'on ne pense. Pour ceux qui ont atteint un certain niveau, elles ne sont pas seulement occasionnelles. Ils s'y sentent chez eux et sont, par elles, engagés par un devoir envers la réalité ainsi éveillée en eux. Mais d'où vient la certitude qu'il s'agit bien là d'une connaissance valable et que l'on n'est pas le jouet d'une illusion, d'une projection, de désirs et d'espoirs subjectifs ? Quels critères peuvent prouver que de telles expériences sont vraiment celles d'une

autre dimension, qu'elles sont, en d'autres termes, de réelles expériences de l'ÊTRE.

1) L'évidence « goûtée » d'une totale différence de nature. Il y a *UNE QUALITÉ SPÉCIFIQUE DU NUMINEUX* qui, sans erreur ni confusion possibles, marque la présence dans la conscience humaine d'une autre réalité. Aucun mot n'est capable de la décrire. On ne peut la classer nulle part. Elle fait éclater toute expression, tout concept, toute image.

2) *LE RAYONNEMENT :* la présence de l'ÊTRE pendant l'expérience ou dans son action ultérieure, déjà même dans le cas d'un contact prolongé de l'ÊTRE, se manifeste toujours par un rayonnement particulier. Celui-ci n'est pas seulement sensible aux autres — dans la mesure où ils en possèdent le sens — mais aussi à celui qui l'émet.

3) *LA TRANSFORMATION :* plus que tout autre signe, la mesure même de la transformation qu'elle déclenche est une marque décisive d'authenticité de l'expérience de l'ÊTRE. Cette transformation touche la façon de supporter la vie et aussi celle dont on agit sur elle. Dans l'un comme dans l'autre cas, la transformation se manifeste par une transparence durable, elle-même productrice de transparence.

La question de savoir sur quoi se fonde l'affirmation qu'il s'agit ici d'expériences de l'ÊTRE se pose déjà à propos d'un contact avec l'ÊTRE, donc d'une perception possible du numineux. On peut y répondre ceci : lorsque nous ressentons une douleur physique, nous la rapportons évidemment à une cause, ceci même quand il s'agit d'une douleur imaginaire à laquelle ne correspond rien d'organique. Ainsi nous attribuons sans hésitation tout ce qui touche nos sens, tout ce que nous voyons, entendons, touchons, sentons et goûtons, à quelque chose qui a produit cette sensation —

bien qu'il existe aussi des hallucinations. Malgré l'existence, possible en effet, d'impressions erronées, pourquoi ne pourrions-nous pas parler, lorsque nous vivons une expérience dont la qualité et la spécificité ne peuvent être l'objet d'aucune méprise, dont la profondeur et l'action sont insurpassables, de « quelque chose » dont ces expériences sont l'expression et le résultat ? La gêne, la méfiance, à l'égard des plus profondes expériences de l'ÊTRE traduisent un entêtement et une conception étroite et négative du réel car elles se contentent de refuser ce qui leur échappe. Elles expriment aussi la peur d'avoir à remettre en question une réalité connue où, malgré ses limites, nous nous sentons installés. Or il est temps de renverser les barrières qu'ont édifiées la science, les psychologues, et aussi les théologiens, dès que ces expériences sont attribuées à une réalité surnaturelle se faisant jour par elles.

Seuls ceux qui les ont vécues et ont éprouvé leur action peuvent juger de leur réalité et de leur portée. Elles échappent à ceux qui ne les ont pas connues ou qu'un système de croyances empêche de les accepter. Il arrive souvent qu'un croyant, chrétien par exemple, rencontre une de ces expériences, qu'il ressente leur force de libération et de transformation, mais qu'il s'en détourne, effrayé, parce qu'il n'a pu leur trouver une place dans sa croyance. De même un matérialiste convaincu peut vivre une « expérience » et la rejeter parce qu'elle ne concorde pas avec sa vision du monde. Il y a en chacun de nous quelque chose de ces deux positions. Les expériences de l'ÊTRE sont toujours en contradiction soit avec une religion que l'on fait passer avant elles, soit avec l'entendement naturel.

La connaissance qui naît avec des expériences authentiques de l'ÊTRE bouscule l'ordre existant de catégories et de valeurs du monde naturel et le remplace par un autre. Les catégories fondamentales de l'ordre ancien ne fonctionnent plus bien. Une vraie expérience de l'ÊTRE éveille à un état de transparence où les cinq grandes questions : quoi, où, quand, pourquoi, dans quel but ?, n'ont plus leur place. Quand l'ÊTRE pénètre la conscience profonde et que la conscience objective ne le ramène pas à sa propre sphère ou ne la laisse pas se dissoudre dans le flou et la confusion mais que, au contraire, il peut rester présent à cette conscience dans toute sa clarté et sa transparence, l'homme acquiert par elles une nouvelle liberté. Les périls qui le menacent de destruction, d'absurde et de solitude se changent en ouverture vers la dimension d'une plus haute vie, d'un sens plus profond et d'une plus grande protection, des ouvertures donc sur une évolution « supranaturelle ». Au-delà des contradictions de la vie ordinaire s'ouvre une dimension où tous les contraires s'effacent. La vie et la mort elles-mêmes entrent dans une VIE qui les reçoit en son sein. Mais quelle est la place de cette réalité, de cette plus grande Vie ? Seulement hors de nous-mêmes ?

Transcendance immanente

L'essentiel de la grande expérience pour celui qui est engagé sur la voie iniatique est de se sentir non au bord de cette réalité et d'y participer seulement par intuition, mais de la savoir en nous, habitant notre

Être essentiel, savoir que, par lui, nous sommes cette réalité. Ce qui est vraiment décisif dans cette grande expérience est l'éveil en notre conscience de la *TRANSCENDANCE IMMANENTE.*

A un certain niveau humain on ne considère plus les expériences, craintivement, comme une sorte d'exaltation, un peu maladive même, et l'on ne retourne plus « rassuré » ou « guéri » aux anciennes limites et à leur monde étroit. Cette acceptation marque le début du chemin vers la pleine maturité de l'homme, vers sa majorité. Il admet que cette dimension, à laquelle auparavant il pouvait tout au plus croire, soit celle qui détermine sa propre réalité. Il reconnaît que le réel habituel n'est qu'un des aspects du Tout. Il n'est que la façon dont la réalité se présente quand la vraie Vie, que l'homme incarne, passe par le prisme simplificateur du moi, qu'il se voit et se classe dans le système de catégories qui est le sien.

La réalité qui apparaît dans l'expérience de l'ÊTRE, et que l'on écartait comme seulement mystique et subjective par rapport à celle de l'objectivité scientifique et technologiquement maîtrisée, est bien réelle pour l'homme en tant que personne. Le réel rationnellement admis est en fait un voile. Il perd sa suprématie devant la voie de la vraie Vie et celle-ci le remet à la place de serviteur qui lui revient.

L'homme reste certainement toujours l'ancien moi et il garde la vision de sa vieille réalité. Mais il l'a maintenant « percée à jour ». Il la considère comme une vision limitée de ce moi. Son ancienne manière de considérer la transcendance du dehors demeure dans la mesure où il reste encore attaché à celui-ci. Mais, pour lui en tant que personne, elle n'est plus fondamentalement valable. Il a appris par l'expérience que la réalité au-delà de celle de son moi est néces-

sairement vue du dehors par celui-ci mais qu'elle n'est pas extérieure à lui-même. Cette différence entre « extérieur » et « intérieur » est elle-même déterminée par le moi. L'homme sait qu'il retombera toujours de nouveau dans la vision habituelle de celui-ci mais il sait aussi qu'il existe un moyen d'échapper à son emprise, que le devoir qui lui échoit est même de suivre la voie de libération. Chaque pas sur la voie lui permet de délier un de ses liens avec l'ancien moi. Cela exige, avant chaque nouveau pas, l'abandon du devenu et il lui faut chaque fois aussi mourir une nouvelle mort. On laisse s'anéantir le sujet auquel on s'était identifié et, avec lui, tout ce qu'il possédait en biens, sécurité, sources de plaisir et centres de sensations. Un tel détachement n'était obtenu jusqu'ici que par obéissance à un commandement *ÉTHIQUE* — par exemple la nécessité de renoncer à son moi ou à ses biens au service d'une idée ou de la communauté. Ou bien pour accomplir la volonté « de Dieu » ou « du Christ ». Il s'agit cette fois de se mettre au service d'une transcendance vécue comme immanente et qui, dans une expérience irréfutable, nous a comblés, appelés, engagés.

Plus on avance sur la voie initiatique, plus la vie s'emplit d'aspects nouveaux, plus l'horizon s'élargit et plus on perçoit ce qui vous advient comme une *LIBÉRATION* par rapport à l'état supposé naturel et pourtant si borné. Mais on se sent aussi *ENGAGÉ* d'une façon toute nouvelle et au service d'un tout autre maître. Ce qui était auparavant imposé par la religion comme une vie consacrée à un Dieu lointain est maintenant ressenti comme la possibilité bienvenue de remplir un devoir et une mission essentiels. La soumission à la foi fait place à une réponse à l'expérience. Il ne s'agit plus pour l'homme de se sauver, de rechercher son

salut personnel. Il faut faire une place en ce monde à la Vie surnaturelle éprouvée et reconnue, manifester l'ÊTRE dans l'existence actuelle elle-même.

Par rapport à la vie habituelle cela est tout à fait extraordinaire. Ce que produit une authentique expérience de l'ÊTRE, mais aussi les sévères conditions qui la précèdent et les conséquences qui en résultent, est totalement inaccessible à l'entendement ordinaire, mystérieux donc pour celui qui n'a pas encore connu l'expérience ou qui n'a pas encore atteint la maturité nécessaire pour les connaître. L'accès à ce secret exige un processus de maturation qui permette de saisir la signification des expériences, la préparation qu'elles requièrent, leurs conséquences enfin sur la vie d'un homme. Ou encore il faut avoir été initié par un maître. Le sens du mot « *initiare* »[12] est « ouvrir la porte du mystère ». L'initiation est le processus par lequel cette ouverture s'accomplit. Non seulement l'initié possède un savoir secret mais, par l'expérience, l'exercice et les épreuves, il a réalisé aussi la transformation qui l'introduit à la dimension suprahumaine de l'ÊTRE. En ce sens l'initiation est un mot que l'on doit prononcer avec beaucoup de réserve et de prudence. Son sens est si fort, il dépasse tellement les dimensions humaines ordinaires, que tout ce qui se rapporte à l'initiation ainsi comprise est, et doit être, entouré d'un voile impénétrable de secret afin de le protéger de ceux qui ne sont pas qualifiés pour le partager. Le mot « initiation » doit conserver cette qualité. Le temps est cependant venu pour l'homme d'aujourd'hui de s'engager vers ces hautes régions, de marcher donc dans la direction de l'initiation.

Même si peu d'entre nous sont choisis pour devenir des initiés au plein sens du terme, beaucoup sont appelés à entreprendre cette marche sur la voie. C'est

ce que nous voulons dire quand nous parlons d'initiation. Il s'agit de quelque chose d'orienté vers elle, de subordonné à elle sans lui être identique quant au processus, aux exigences et au secret qui, strictement parlant, lui sont liés quand elle est pratiquée dans la solitude ou dans des cercles fermés au monde et inaccessibles à ceux qui y sont étrangers. « L'initié » au sens large du terme est celui qui parvient au degré de maturité permettant les expériences de l'ÊTRE et le travail de transformation qu'elles appellent. « Initiatique » désigne alors le niveau du travail qui mène à dépasser les limites de la conscience naturelle du moi et du monde, travail devenu non seulement possible mais nécessaire. Il s'agit alors du passage à une autre dimension du réel et à une autre forme d'humanité.

L'éveil initiatique est aujourd'hui le signe d'un tournant plein de promesses. Il se situe au-dessus de tous les domaines de réalité où l'homme est « dirigé ». Celui qui « dirige » et qui est qualifié pour le faire, qu'il soit pédagogue, médecin, directeur de conscience ou thérapeute, ou à tout autre poste dirigeant, ne doit jamais perdre de vue cette possibilité initiatique.

Si l'on entend par « religion » tout ce qui concerne la relation de l'homme à une réalité surnaturelle, à ce qui remplit sa vie d'ordre, de sens et de promesse par la transcendance, la vie initiatique touche en effet à la vie religieuse. Elle le fait dans le sens non d'une croyance mais dans celui d'un sens religieux lié à l'expérience. Aussi illogique que cela puisse paraître, ces deux aspects peuvent cohabiter — et cohabitent — la plupart du temps. Dans la mesure où un homme est humain, il s'identifie toujours à son moi naturel. Par lui il vit une réalité où tout lui est présent selon

l'ordre et les principes de structure de ce moi. Il situera donc aussi le divin à l'extérieur de celui-ci. Lorsqu'il atteint le niveau qui rend possible l'expérience du surnaturel en son Être essentiel, il la vivra tantôt par un retour à un niveau moins élevé, comme une croyance en une transcendance extérieure à lui, tantôt par la connaissance d'une « transcendance intérieure » et le passage à un niveau trop élevé pour lui. Ce qui caractérise l'homme en chemin sur la voie est d'être déjà celui qu'il n'est pas encore, c'est-à-dire un peu trop haut, et de ne plus être celui que, pourtant en fait, il est encore. Il peut, par exemple, parler à Dieu dans la prière comme à un ÊTRE supérieur lointain, vis-à-vis duquel il n'est qu'un grain de poussière et, en même temps, sentir la présence du divin comme une réalité surnaturelle qui le constitue lui-même en son Être essentiel. Ou encore, il peut croire en Jésus-Christ sauveur du monde, mort pour lui sur la croix, « par qui tout a été fait » et en même temps sentir aussi le Christ comme le noyau le plus intime et le plus profond de son être[13], comme son propre centre. Il faut non seulement supporter ces oppositions humaines mais reconnaître qu'elles font partie de l'Être essentiel et de son développement, qu'elles font aussi partie de la voie sur laquelle, peu à peu, elles vont disparaître.

Direction initiatique et thérapie

Nous avons fait déjà la distinction entre petite et grande thérapie. La première est celle qui se préoccupe

de guérir le névrosé, de remettre d'aplomb celui dont la psyché est malade. Cela veut dire qu'il sera de nouveau capable de réussir dans la vie, d'y défendre sa position et de s'y sentir en contact avec les autres. Il sera aussi délivré des sentiments d'angoisse, de culpabilité et de solitude qui l'oppressent. Ce travail sert l'homme naturellement identifié à son moi existentiel. Il restera toujours le premier souci du médecin. Récemment s'y est ajouté un autre point de vue, lorsque le malaise du patient — qu'il soit physique ou psychique — a des racines profondes, trop profondes pour être encore psychologiquement accessibles. Elles atteignent alors le *NOYAU MÉTAPHYSIQUE*. Cette profondeur inconsciente a un caractère numieux et, quand celui-ci apparaît, la vie surnaturelle est en jeu. La « guérison » n'est alors possible que si le « malade » apprend à percevoir en lui-même ce niveau, autrement dit à comprendre que son échec existentiel exprime le blocage d'une réalisation de soi-même qui touche l'éclosion et la percée de son Être essentiel transcendental.

Pour un psychologue qui n'a pas atteint ce niveau il est naturel de ne voir ni ne pouvoir reconnaître la réalité de ce noyau transcendant. Il interprétera donc les manifestations de celui-ci comme une projection, un fantasme, comme le vain souhait d'un moi qui cherche à fuir le monde. On peut faire ainsi beaucoup de mal. Un être souffrant qui a atteint le niveau initiatique et que l'on maintient, par manque de compréhension, au niveau naturel subit un grave préjudice. Ne pas pouvoir se réaliser au niveau spirituel auquel on est parvenu peut être cause de maladie : on peut dire que l'on a assumé là une dette qu'il faut payer.

On doit savoir, et c'est important, que la transformation dont il s'agit ici ne commence pas toujours par

des expériences de l'ÊTRE nettement marquées, ou par les heures étoilées dues à des situations extrêmes. Ce sont quelquefois des contacts de l'ÊTRE plus ou moins passagers et brefs. Parfois aussi c'est, dans un rêve, le souffle du numineux. Aujourd'hui cependant, dans des cas de plus en plus nombreux, de jeunes et même parfois de très jeunes gens sont attentifs à de tels instants et se demandent — avec étonnement — ce que cela peut être. Heureux sont alors ceux qui rencontrent une personne compétente, capable de leur indiquer les critères qui permettent d'identifier ces moments et de les interpréter. Ainsi peut se conserver le trésor qu'ils contiennent. Même de nos jours, pourtant, bien des erreurs sont commises et on pèche encore beaucoup contre ces expériences. Des parents et des éducateurs incompréhensifs éludent ces questions des enfants ou des adolescents ou s'en débarrassent avec un sourire indifférent. De même certains thérapeutes encore peu mûrs ou inhibés par leurs préjugés « scientifiques » et leur orientation pragmatique voient dans ces moments des instants d'exaltation, une sublimation, une inflation du moi, ou les classent simplement parmi les fantasmes. Au lieu de faire ressortir leur importance, ils privent ainsi de leur valeur métaphysique des moments essentiels de la vie humaine. Une prise de conscience et l'attention portée à ces instants peuvent ouvrir une voie allant éventuellement — pas nécesairement cependant — au-delà de la thérapie. La « grande thérapie », elle, ne s'intéresse pas en premier lieu à la capacité existentielle de l'homme, celle qui lui permet de fonctionner sans problème ni malaise dans le monde, fût-ce aux dépens de son Être essentiel. Elle se préoccupe de la réalisation de soi par l'Être essentiel. Il n'est pas encore nécessaire cependant ici de quitter le domaine de la thérapie et de

s'engager dans celui de l'initiation. Ceci est le cas quand il n'est plus question de s'adapter simplement aux conditions extérieures ou de faire cesser la souffrance. Ou s'il ne s'agit que d'une réalisation de « soi-même » au moyen de l'Être essentiel. La grande thérapie intervient seulement là où le « vrai Soi » est conçu comme le lieu où l'ÊTRE même peut se manifester dans le monde dans le langage propre à la personne. L'accent est alors mis sur l'ÊTRE et non sur l'homme. Car c'est lorsque l'homme ne se recherche plus soi-même et qu'il est assez évolué pour se mettre exclusivement au service de l'ÊTRE qu'il peut passer au niveau de l'initiation. La vie est « initiatique » dans la seule mesure où elle est, sans équivoque, au service du « grand troisième », c'est-à-dire de l'ÊTRE. Tant que le contact et l'intégration avec celui-ci ne sont recherchés que dans un but de guérison et de bien-être individuel, il s'agit encore d'une thérapie. Mais quand le travail de réalisation du Soi est entrepris en vue de l'ÊTRE, uniquement, quels qu'en soient le prix de souffrance et le dommage causé à l'efficacité dans le monde existentiel, à ce moment-là seulement commencent l'engagement et la marche sur la voie initiatique.

Une autre question se pose : celle de savoir quelles connaissances de la psychologie des profondeurs et du travail de psychothérapie exige le chemin initiatique. En fait, celui-ci demande un assainissement, un nettoyage en profondeur de l'inconscient. Sans ce travail l'homme est souvent victime d'illusions qui lui font paraître la transcendance, et aussi la transparence, plus proches qu'elles ne le sont réellement. Le travail sur la voie initiatique comprend aussi bien la conscience de ce qui sépare l'homme de la réalité de l'ÊTRE révélée par le numineux, que la perception et la recon-

naissance de celui-ci. Une psychothérapie bien menée, c'est-à-dire orientée vers l'Être essentiel du patient, peut par contre conduire à une évolution qui aboutit à un engagement sur la Voie initiatique. Une religion enracinée dans la foi peut elle aussi, soit par une profonde expérience de cette foi, soit au contraire par le malaise dû à son abandon, devenir le point de départ d'une évolution initiatique.

ORIENT ET OCCIDENT

Zen

La voie initiatique a toujours été, en fait, le chemin religieux de l'Orient. Rien d'étonnant donc à ce que la sagesse orientale, aussi bien que ses exercices pratiques, exercent un attrait particulier sur les Occidentaux. C'est tout spécialement le cas du Zen, dont l'enseignement et les exercices ne sont d'ailleurs nullement réservés aux Orientaux car son action sur l'évolution vers la maturité est tout aussi importante en Occident[14]. Le Zen est un héritage de sagesse dont les bases théoriques sont le résultat d'expériences faites par des hommes spirituellement mûrs et évolués. Ils avaient brisé la coquille de leur moi existentiel, ils avaient goûté à l'ÊTRE et leur vie prouve qu'il est possible de lui porter témoignage. A travers le Zen court le fil d'or d'expériences qui sont loin d'être seulement orientales. Leur nature, leur caractère sont au contraire universels et elles peuvent, en principe, convenir à tout homme assez avancé sur le chemin de la maturité. Si par certains aspects elles paraissent orientales, c'est parce qu'elles et leur « voie » n'ont pas encore vraiment trouvé leur place dans la culture occidentale. Inaccessibles à la pensée rationnelle, suspectes aux théologiens, elles n'ont pu jusqu'ici exercer leur action.

La force de rayonnement venu de la grande VIE et la promesse contenue dans leur message expliquent l'influence des écrits Zen. Si l'on veut résumer en quelques phrases, et tout à fait indépendamment de la tradition orientale, les bases sur lesquelles reposent

l'enseignement et la pratique du Zen, voici ce qu'on pourrait dire :

1) L'homme est, en son Être essentiel, une modalité de l'ÊTRE divin.

2) Ce que l'homme est en cet Être essentiel est caché à ce qu'il « a » en sa conscience. L'homme reste étranger à l'ÊTRE tant qu'il est identifié à la conscience objective de son moi naturel, qu'il n'est donc pas encore libéré par l'intériorisation de l'Être essentiel en sa conscience, tant qu'il ne s'est pas non plus engagé sur le chemin de transformation constante qui mène à la liberté par l'action de l'ÊTRE.

3) La source de l'éloignement de l'ÊTRE, et par là même de la souffrance spécifiquement humaine, est l'identification à un moi qui fixe tout vécu en images, en concepts et en un ordre de valeurs définis, un moi dont le but théorique et pratique est avant tout d'assurer sa « position ».

4) Si la racine de toute sa souffrance est finalement l'éloignement de l'ÊTRE, on ne peut la guérir que par une libération de ce moi, de sa domination et de son ordre et par l'union avec ce qu'il voile, c'est-à-dire notre Être essentiel. La guérison réside dans une percée hors de ce moi séparateur qu'est notre moi définissant, enraciné dans la conscience objective, et l'*ÉVEIL* à une nouvelle conscience. Le processus qui permet cette percée est l'anéantissement du moi en l'ÊTRE et la résurrection dans un moi transformé par la « grande expérience »[15]. Dans le Zen cela s'appelle Satori. C'est la métanoïa, la métamorphose de la vie humaine, axe de toute direction spirituelle exercée dans l'esprit du Zen.

5) Un authentique Satori représente deux choses :

une expérience bouleversante vécue comme une libération, et la naissance d'une *NOUVELLE CONSCIENCE*, la transformation étant donc le but et la finalité de cette expérience. Ce qui est vécu ici est l'éveil à l'Être essentiel par l'illumination qui est à la fois une libération et un engagement. L'Être essentiel propre à chacun de nous n'est pas autre chose que le chemin destiné à l'homme, celui qui mène le « transformé » vers sa maturité de personne et vers la transparence à l'ÊTRE. Le *SATORI* est l'événement qui délivre de l'ancien ordre. Par l'illumination d'une conscience nouvelle et la naissance d'un nouveau sujet, il éclaire cette conscience d'un nouveau savoir et met la personnalité tout entière sur la voie de la transformation. Cette expérience n'est donc pas un simple vécu émotionnel : lorsqu'elle est authentique elle est la voie menant à cet état de sujet où l'homme, en tant que moi renouvelé, affirme son unité avec l'Être essentiel et son engagement au service de l'ÊTRE en ce monde. Ceci ne peut se réaliser que grâce à une attitude nouvelle, totale et même physique. Il ne s'agit donc pas seulement d'une « disposition » intérieure : en son corps même l'homme est devenu transparent à l'ÊTRE surnaturel, capable de le percevoir et de lui porter témoignage dans sa condition spatio-temporelle. La transformation, dans le corps lui-même, est donc une quête évidente pour le Zen. Cependant, ainsi compris, le Zen n'est pas quelque chose de spécifiquement oriental. Il exprime une possibilité et un devoir humains universels, une quête exemplaire de la pratique initiatique.

Malgré toutes les oppositions, la sagesse et les exercices orientaux — et en particulier le Bouddhisme Zen

— sont en progression en Occident et dans le monde et ce fait amène à se poser quelques questions sur les rapports entre la forme de religion occidentale de la foi et le « sens religieux » initiatique de l'Orient.

Quels sont les domaines où se rencontrent l'esprit oriental et l'esprit occidental ? Dans leurs discussions sur la politique en général, sur le développement de l'économie mondiale, sur les recherches en sciences sociales et, entre autres, sur la science comparative des religions. Le rapprochement de l'Est et de l'Ouest joue un rôle croissant chaque fois que l'on travaille à une organisation universelle raisonnable. Mais la rencontre de l'esprit oriental a aussi une grande importance pour beaucoup de gens qui ont perdu leur foi traditionnelle et sont en quête d'une nouvelle direction. En parlant d'esprit oriental et d'esprit occidental, d'Orient et d'Occident, on situe naturellement ceux-ci du point de vue géographique, c'est-à-dire l'Orient à l'est, surtout en Inde et en Extrême-Orient, l'Occident en Europe et aux États-Unis. Il nous faut maintenant apprendre à chercher l'Est et l'Ouest tout à fait ailleurs, c'est-à-dire en nous-mêmes. La tension entre ce qu'on appelle l'esprit oriental et l'esprit occidental ne doit pas seulement être envisagée sous l'angle politique, économique et social mais comme une tension entre deux pôles situés en nous-mêmes. Ainsi comprise, elle pose un problème humain intérieur que nous devons résoudre. Il concerne en effet une notion qui nous est déjà familière et qui est le rapport entre « féminin » et « masculin ».

Il y a l'homme et il y a la femme. Il y a aussi le « féminin » (le principe féminin) chez l'homme et le « masculin » (le principe masculin) chez la femme. Nous savons aujourd'hui que l'homme aussi bien que la femme ne peuvent s'épanouir tout à fait et devenir

un tout que si chacun de nous reconnaît, accueille et intègre, l'homme son élément féminin et la femme son élément masculin. Ainsi, pour s'épanouir en leur humanité totale et être tout à fait équilibrés, l'Occidental aussi bien que l'Oriental doivent apprendre à reconnaître, accueillir et intégrer l'autre aspect d'eux-mêmes. C'est en sa totalité seule, quelle que soit l'accentuation plus ou moins marquée de l'un ou l'autre de ses pôles, que l'homme assure son épanouissement créateur.

L'homme universel

« L'homme en son intégralité » — on ne peut le pressentir que par rapport à « l'humanité en tant que tout » ou, finalement, en nous-mêmes. Même chez un peuple aussi différent de nous qu'il est possible, il n'existe rien parmi ses particularités de sentiments, de pensées et de comportement, qui ne soit aussi en nous et ne puisse y trouver sa place et sa valeur déterminées. La comparaison entre de soi-disant primitifs et des peuples hautement civilisés nous montre différents degrés dans la manière d'être humain. Ces degrés nous les portons aussi en nous et, de même, sa nature fait aussi partie de notre potentialité. Ce qui nous paraît tout à fait différent et que nous ressentons comme tel, comme « oriental », existe en nous à l'état potentiel. Si nous y prêtons attention et prenons conscience de notre aspiration vers la réalisation intégrale de nous-mêmes, nous comprendrons la possibilité et la nécessité de celle-ci. Le concept de l'homme total, de l'homme intégralement lui-même, de l'être humain

qui, par une longue évolution, degré après degré et en d'innombrables formes diverses, à travers toutes les conditions et circonstances, manifeste la plénitude de l'ÊTRE est une idée créatrice, une idée force, un archétype primordial. Elle renferme l'intuition d'une réalité, innée en nous, celle de l'homme universel manifestant l'ÊTRE dans sa plénitude. Origine et mission de l'humanité, elle transparaît dans les enseignements et les pratiques ésotériques de tous les peuples et de tous les temps. Cette idée de l'homme universel en qui, à travers temps et lieux, de degré en degré et par mille modalités diverses, l'Être, Vie surnaturelle, tend à une manifestation consciente, est la seule qui nous donne la connaissance et la réalisation humaine dans sa plus haute acception[16, 17]. Elle peut devenir une source de compréhension mutuelle entre les peuples, favoriser la formation d'un lien en l'Être essentiel et devenir un facteur d'unité et de structure de l'univers humain.

L'ombre

Partout où, dans la rencontre de « l'autre », s'exprime soit un refus catégorique (comme si nous avions quelque chose à défendre), soit au contraire une fascination particulière, l'occasion se présente de prendre conscience de cette totalité qui nous habite. En effet, dans un cas comme dans l'autre, nous répondons chez autrui à un aspect de notre propre nature refoulé par l'ombre et impatient d'être accepté. C'est pourquoi les caractères spécifiquement orientaux révèlent souvent *L'OMBRE*. La violence avec laquelle les champions de

l'Occident réagissent dans les discussions sur l'esprit oriental révèle bien souvent qu'ils ont rencontré là leur ombre. « L'ombre » est un élément rejeté de notre totalité intérieure. Il tend vers la lumière et doit être accepté. Si tel n'est pas le cas, l'homme reste inachevé et mal à l'aise. Il se heurte tôt ou tard, nécessairement, à ses limites et sa santé psychique en souffre. Il faut qu'il reconnaisse et accueille cette ombre. Pour trouver son intégralité et son équilibre, l'homme d'Occident devrait apprendre à discerner et recevoir son côté « oriental », refoulé ou insuffisamment accepté.

Que signifie ici l'ombre « orientale » chez l'homme d'Occident ? S'agit-il de certaines coutumes ou de traditions des peuples d'Orient ? De certains contenus de leur culture ? Certainement non. Il s'agit bien plutôt des principes spirituels *FONDAMENTAUX* vivant en Orient. Ils ne sont pas, en soi, particulièrement orientaux. Ils représentent au contraire un élément universellement humain, mais une plus forte empreinte géographique ou ancestrale les a marqués là-bas plus nettement que chez nous. En fait ils font partie de l'humain universel. C'est un potentiel primordial, ce sont des forces et des directions qui appartiennent aux thèmes essentiels de la vie humaine mais dont le plus ou moins grand développement dépend de certaines conditions d'espace et de temps. Et comme il s'agit de thèmes fondamentaux, ils concernent toujours aussi les problèmes religieux. Ce sont les racines du devenir spirituel dont le rôle intervient au sens le plus profond dans la vie humaine car ils en sont à la fois le fondement et l'aboutissement. Il s'agit de principes archétypiques, de structures et de développements antérieurs à tout devenir et à toute prise de conscience. Plus ou moins apparents selon les conditions de vie, ils nous habitent cependant depuis l'origine. Petit à petit et en

diverses modalités, ils déterminent les particularités de l'existence des peuples, de son épanouissement vital, de ses formes et de sa culture. La comparaison des conceptions religieuses dominantes en Orient avec celles de l'Occident concerne donc non seulement la distinction entre des peuples et des pays géographiquement éloignés, mais la question de savoir comment, dès l'origine, ceux-ci font partie du tout humain et dans quelle mesure ils doivent être accueillis pour le bien et la complétude de l'homme. C'est pourquoi il est bénéfique d'examiner les diverses forces qui ont déterminé l'évolution historique de la vie spirituelle à l'Est comme à l'Ouest.

Esprit oriental et esprit occidental

L'Occident doit sa culture d'une part à l'*EXPÉRIENCE* naturelle de nos sens, au savoir tiré de son examen et de son assimilation et, d'autre part, à une *RÉVÉLATION* surnaturelle de Dieu sur laquelle se fonde la FOI. Les sciences et la technique issues de cette expérience et la religion chrétienne ont donc marqué l'homme d'Occident. En Extrême-Orient, au contraire, la représentation d'un Dieu personnel n'a jamais eu, même à l'origine, autant d'importance que dans l'Occident juif, chrétien et islamique. La capacité de résoudre les problèmes essentiels de la vie n'a jamais été non plus accordée à la raison. Mais l'Orient a fait d'un troisième facteur le noyau de tout sens et de toute maîtrise de la vie. Il s'agit d'une *EXPÉRIENCE SURNATURELLE* qui passe les frontières de notre conscience naturelle. On pourrait dire, en somme, de cette expérience qu'elle

est notre *RÉVELATION NATURELLE*. En Orient toute sagesse et tout sentiment religieux tournent autour d'une expérience de la vie surnaturelle qui va au-delà du vécu naturel. Il y est toujours question de la « grande expérience » de l'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps. Par elle l'homme pressent qu'il peut être délivré d'un moi soumis aux maux et à la détresse de ce monde. Les pratiques de spiritualité initiatique qui caractérisent l'Orient reposent sur l'importance donnée à l'expérience en tant que point de départ, voie et but de l'homme. Historiquement elle a joué un plus grand rôle en Orient qu'en Occident. Pourtant la spiritualité initiatique n'est par elle-même ni orientale ni occidentale. Depuis les mystères de l'Antiquité, en passant par les templiers, les rose-croix, les francs-maçons et aussi par les alchimistes — sans mentionner d'autres manifestations plus modernes — il y a toujours eu des cercles ésotériques consacrés à la transformation initiatique. Il est vrai qu'ils ne représentent pas, comme en Orient, le sommet lumineux et lointain d'un chemin proposé à la grande masse des croyants. Ils étaient plutôt condamnés, par la religion officielle et les théologiens d'abord, puis par l'esprit scientifique, à un destin obscur et marginal. Pas plus que l'expérience de l'Être, la voie intérieure dont elle est la source n'est orientale en tant que telle, mais pour de nombreuses raisons elle fait plutôt partie, depuis toujours, de la tradition spirituelle de l'Orient. Au commencement et à la fin de la voie initiatique est la grande expérience de l'UN qui correspond au caractère oriental. Le dialogue entre moi et monde, entre moi et Dieu, correspond mieux à l'homme d'Occident. Or toutes les religions occidentales sont attachées au dualisme qui met l'accent sur le moi personnel et son « vis-à-vis ». Cette différence subsiste même quand

l'Occidental adopte le chemin initiatique, car celui-ci insiste sur un autre aspect de l'expérience de l'Être. Là se font jour des divergences qui ne tiennent pas uniquement aux traditions religieuses mais aussi aux différences du caractère et du sentiment de la vie chez les divers peuples. Un exemple typique : jusqu'à l'introduction de la philosophie occidentale au Japon, des expressions correspondant à « personnalité » et à « œuvre » n'existaient pas dans la langue japonaise. L'image définie et contenue dans la notion de valeur et de structure personnelles d'un individu n'y étaient pas « saisies ». A la structure vue comme quelque chose de défini, comme une image existant en soi, ayant sa valeur personnelle et sa propre forme, le sentiment de la vie et la conscience du monde de l'Orient préfèrent les fluctuations d'une forme mobile, ce qui est fluide, le sans contours, l'insaisissable, le Tout enfin, l'UN abolissant toute forme. Face au moi occidental qui dure, subsiste et se maintient, le non-moi oriental qui se perd dans le Tout, etc. Cette différence se reflète aussi, et ne peut manquer de se refléter, dans l'expérience même et dans la direction spirituelle initiatiques. Elle marque de même la conception dominante de l'absolu dans le sens religieux en général et, par conséquent, dans les différentes religions.

Sentiment religieux oriental et occidental[18].

Si l'on veut comparer brièvement quelques-uns des points essentiels qui divergent dans le sens religieux oriental et celui de l'Occident, on remarquera ceci : en Orient le point de départ de tout ce qui concerne

la pensée, le sentiment et l'action religieux est l'enseignement de l'UN, qu'en notre centre nous sommes nous-mêmes. En Occident par contre, nous trouvons la foi en Dieu, créateur tout-puissant, dont nous dépendons et dont nous sommes et restons séparés par une distance infranchissable. Le but ultime de l'Orient est la fusion avec l'UN (au-delà de la vie et de la mort, au-delà de l'être et du non-être). Pour l'Occidental, le but est la communion avec Dieu. Sans que nous fusionnions jamais avec lui, il est et reste présent en face de nous comme le grand « Toi ». En examinant cette différence, il faut bien se souvenir que chacun de ces deux points de vue peut être vu sous un angle supérieur ou inférieur. Il faut donc se garder, d'un côté comme de l'autre, de prendre sa propre position sous la forme supérieure et de réserver la moins favorable au point de vue opposé. Ce serait le cas si, par exemple, un Oriental se référait à l'expérience de l'ÊTRE vécue par une conscience capable de dépasser l'opposition des contraires — état qui exige un long travail d'exercice et de maturation — pour la comparer à la forme la plus primitive de la conscience naturelle et de son moi profane face à son moi divin. La même erreur serait, pour l'Occidental, de mettre en parallèle la plus haute forme de la foi enracinée dans le Christ et, chez un Oriental, le sentiment d'unité universelle prépersonnel.

Par une longue suite de transformations, la voie orientale conduit l'homme, hors des singularités individuelles et des attaches terrestres, vers l'expérience de l'unité avec l'ÊTRE qui n'est plus finalement perçu comme personnel. Le chemin occidental (chrétien), lui, mène, par un affinement progressif de l'individualité, à une personne autonome et responsable d'elle-même. L'Orient vise à la fusion avec l'Absolu

grâce à une expérience de l'ÊTRE qui fait progressivement disparaître le « vis-à-vis » (qu'il connaît fort bien mais qu'il attribue à un moi qui divise). En Occident l'évolution va vers une accentuation toujours plus grande du vis-à-vis qui préserve l'individualité essentielle du moi, sanctionnée par son complet accomplissement et aboutissant à un libre face-à-face de la personne humaine et de la personne divine dans la forme la plus haute du moi humain et du Toi divin. Face, en Orient, à une dépersonnalisation croissante, du sujet en recherche aussi bien que de l'Absolu, on trouve dans la quête occidentale chrétienne une personnalisation croissante de l'un et de l'autre.

La finalité de l'Orient tend vers un Être impersonnel, celle de l'Occident vers un Dieu personnel. Pour l'Occidental, la « réalité » finale est scientifique. Pour l'Orient la finalité ultime est l'unité totale en l'Être qui abolit toute singularité. Cette unité est cachée par les limites de la conscience rationnelle qui divise tout ce qui, en fait, est un. L'Orient souligne toujours que sur ce qu'est cet Être on ne peut pas discuter. Il s'agit d'une expérience dont le contenu ne peut être logiquement décrit et expliqué à qui que ce soit. Dans la foi chrétienne la séparation entre l'homme et Dieu demeure, même quand le lien de l'amour ou l'unité éprouvée dans l'expérience mystique la suspendent momentanément. Pour la perception occidentale l'entendement n'est pas producteur d'une multiplicité imaginaire qui cache la réalité de l'UN indivisible. L'intelligence est l'instrument donné par Dieu à l'homme afin que celui-ci puisse saisir une multiplicité réelle, créée par Dieu et découverte progressivement par l'homme. Cependant la relation à Dieu revendiquée dans la foi chrétienne, relation d'enfant à Père, ne peut pas se comparer à celle d'un moi complète-

ment séparé d'un Dieu lointain, d'un Dieu « de l'autre rivage ».

Selon la conception orientale de la réalité, tout ce qui est singularité, individualité, autonomie, donc aussi la relation moi/Toi basée sur cette façon de voir, apparaît finalement comme une chimère, une illusion. Le mode d'existence et de pensée construite sur cette illusion et obstinément recommencée est la marque d'une conscience bornée qui fait, il est vrai, partie de la vision humaine mais qui reste la source de toute souffrance. Elle tient son origine de l'irréalité d'un moi qui, par la division de l'UN et le besoin de définir ce divisé, engendre toutes les erreurs. L'enseignement selon lequel la conscience du moi voile l'ÊTRE n'est pas une « croyance » mais le résultat de la plus profonde expérience. La preuve de la validité de celle-ci et de son interprétation est « l'illumination », c'est-à-dire la libération qu'elle apporte à l'homme et qui le délivre soudain de la souffrance due à ses illusions. Cet enseignement apparaît lui-même à l'Occident comme une chimère, ou tout au moins comme un incompréhensible aveuglement à l'égard de la véritable plénitude de la vie : celle-ci ne porte pas atteinte à l'Être divin, elle est au contraire sa manifestation créatrice. Plus on oppose ainsi « sommairement » l'Orient à l'Occident, moins on se sent à l'aise. L'Orient ne dit-il pas oui aussi à la multiplicité de l'univers ? Et enseigner que la conscience tisse un voile d'illusion correspond-il à une conception purement orientale ? Cette manière de voir n'a-t-elle pas aussi une signification universelle, simplement mieux reconnue jusqu'ici en Orient qu'en Occident ?

Yin et Yang

Si l'on confronte, comme nous venons de le faire, les conceptions orientales et occidentales de la vérité et de la religion on a toujours affaire à des positions irrévocables et inconciliables. Deux choses ne peuvent pas se trouver ensemble au même point de l'espace ; deux mouvements allant dans des directions opposées ne peuvent pas se retrouver au même endroit en même temps. Tout comme l'inspiration et l'expiration par exemple. Mais comment cela se passerait-il si, en fait, l'Orient et l'Occident se comportaient l'un par rapport à l'autre comme *L'EXPIRATION ET L'INSPIRATION* dans la respiration ? Ce sont deux pôles dialectiquement coordonnés dans le mouvement vital de *CELUI QUI RESPIRE.* Or tout ce qui vit est en quelque sorte un « respirant » et à vrai dire il n'en est pas suffisamment question dans notre enseignement, même dans celui de la respiration.

L'entrée et la sortie de l'air dans la respiration ne peuvent être comprises que par rapport l'une à l'autre et par rapport à celui qui respire. Peut-être devrions-nous concevoir la terre, la terre spirituelle, comme un grand « respirant » ? Ne pourrait-on voir en elle un être qui en respirant se vit dans la polarité de deux mouvements vitaux, s'y déploie et tend à une différenciation toujours plus fine de la polarité d'un Tout qui se reflète dans le rapport entre esprit oriental et esprit occidental, ou celui du féminin et du masculin en chaque être humain ? Je crois que cette image est féconde, plus même qu'une simple image.

Le grand respirant. En lui l'Extrême-Orient voit la plus haute vérité, celle qui est pressentie, contemplée

et vécue dans le Tao. C'est de lui, de ce Tao que tiennent leurs noms le Yin et le Yang, les deux pôles entre lesquels oscille la vie. Lorsque, aujourd'hui, la pensée occidentale commence à reconnaître la polarité vivante du Yin et du Yang, non seulement elle accueille le noyau même de la sagesse orientale, mais elle s'ouvre au principe fondamental et fécond de toute conception valable de la vie.

Le Yin et le Yang. Quelle est leur signification ? Ils représentent l'action réciproque de deux principes fondamentaux sous le signe desquels toute vie s'épanouit, se reprend, s'exprime, s'épuise puis renaît dans sa forme vivante. La vie fait apparaître la plénitude des formes et les reprend en elle dans leur singularité et leur complet accomplissement. A tout mouvement créateur d'une forme répond le mouvement opposé qui ramène la forme, fixée dans sa singularité, au Tout qui la reprend dans son sein. Chaque poussée vers le particulier correspond au retour vers l'unité qui l'abolit. C'est ce qui apparaît chez l'homme dans le mouvement, dans le jeu et le contre-jeu du masculin et du féminin, du monde paternel et du monde maternel, de la terre et du ciel, de la conception et de l'accueil, de l'agir créateur et du non-agir libérateur, de l'intervention volontaire active et de l'acceptation passive, du domaine clair de la conscience de soi et du monde inconscient de l'ombre, de l'univers du moi et de l'Être intime et divin. Mais la VIE est toujours les deux à la fois. Sans le Yang, le Yin n'est pas le Yin et sans le Yin, le Yang n'est pas le Yang. C'est la mouvance de ce cercle qui donne sa valeur à ces deux aspects et porte le fruit qui en est le sens. Chaque vivant est le fruit du Yin et du Yang, du ciel et de la terre. L'homme lui-même aussi. Mais il n'est vraiment

vivant que s'il est en harmonie avec la grande loi, c'est-à-dire avec le rythme du Yin et du Yang.

La respiration n'est réellement vivante que par ce jeu où une inspiration amène une expiration et une expiration une inspiration. Dans tous les cas où le mouvement de l'une ou de l'autre entrave le mouvement opposé, la vie n'est pas normale ; quand il l'arrête, elle-même s'arrête aussi. On peut donc considérer l'adversaire de la vie comme une puissance qui agit de deux façons. Ou bien il arrête le mouvement qui porte la forme à son apogée, là où elle semble avoir atteint sa perfection, et réduit ce point à une immobilité figée. Ou bien il empêche le mouvement d'abolition de la forme de s'inverser dans la création d'une forme nouvelle et c'est la dissolution. Ainsi, au lieu de ce qui, en tout vivant, tend à la fois vers la forme et vers sa disparition dans le Tout où elle s'anéantit pour renaître en une nouvelle forme, on trouve la rigidité et la dissolution. La première éventualité est le danger que court l'Occident, la seconde celui de l'Orient. Dans un cas comme dans l'autre la respiration de la vie cesse et cela signifie la mort.

Lorsque l'Occident s'ouvre au secret de la respiration, il n'accepte pas seulement la substance même de la sagesse orientale, il s'ouvre aussi à la source d'une humanité vivante. La « respiration » est le principe fondamental de la vie. En elle s'effectue, grandit et s'épanouit, dans l'éternel cycle du devenir et du disparaître de la forme, l'émergence et la disparition de tout « étant » dans la profondeur de l'ÊTRE[19]. L'accentuation de l'un ou de l'autre de ces mouvements, du « disparaître et retourner à l'origine » ou du « naître et s'extérioriser », marque la différence entre les diverses époques et les formes d'esprit, entre l'Est et l'Ouest. Les peuples orientaux sont plutôt ceux de l'éternel

retour au Tout, les peuples occidentaux ceux d'une perpétuelle évasion vers l'extérieur. Mais, si marquées que soient la différence du sens vital et la tendance fondamentale chez l'un et chez l'autre, la Vie humaine ne demeure saine et féconde que si ces deux mouvements sont présents en elle. C'est vrai aussi en ce qui concerne le rapport entre une attitude générale de passivité ou d'activité. Le trop agissant Occidental est menacé dans la mesure où il ne reconnaît pas le caractère despotique des obligations qu'il s'impose. C'est une constatation générale admise aujourd'hui. Mais il faudrait en outre reconnaître la nécessité des pratiques méditatives initiatiques qui sont un élément constitutif de la tradition orientale.

Ces pratiques méditatives jouent un rôle capital dans nos ordres religieux, en particulier les exercices (Ignace de Loyola) ou la prière lorsqu'elle tend vers le recueillement et la contemplation. C'est le cas du chemin tracé par les grands mystiques tels que Ruysbrook l'Admirable, Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila entre autres. Il est vrai que leur influence n'a pas été déterminante dans le style de vie occidental en général. Pourtant quand nous admettons la nécessité de réserver une plus grande place à la méditation dans notre vie, ce n'est pas une prise de position « orientale », contraire à l'esprit d'Occident. C'est l'aveu d'une nécessité, celle d'un complément indispensable à notre forme d'existence soumise à la domination démente du rendement. L'introduction de la méditation fait partie d'une « *restitutio ad integrum* » de l'Occident qui ne peut manquer de se produire ou de se confirmer avec l'apparition au sens initiatique[20].

La différence entre un sens religieux qui se fonde sur l'expérience de l'UN — où il trouve son aboutissement, — et celui dont l'origine et la finalité sont le vis-à-vis du moi humain et du Toi divin, peut se comparer à la situation primitive de la petite enfance. Le nourrisson baigne encore dans l'ÊTRE — il est « encore » dans le sein de sa mère — et cette situation se perpétue tout au long de la vie humaine. La sensation d'être « chez soi », dans sa patrie, dans la « Grande Mère », dans le UN libérateur qui abolit toute distinction, est un aspect irrépressible de la vie. Cette nostalgie demeure toujours chez l'homme et marque une direction possible de son devenir. Mais il ne s'éveille à son humanité qu'avec la relation à un toi, dans son échange avec lui.

L'homme est fait pour le dialogue. On peut se demander si cette relation « toi-moi » n'existe vraiment que pour lui faire prendre conscience de l'unité que son évolution dans l'affirmation de soi met en danger, ou bien s'il ne serait pas plus juste d'y voir une articulation voulue par l'unité humaine originelle. La vie orientée vers l'UN s'articule dans la relation du moi et du toi. Mais cette relation ne reste vivante que dans la mesure où elle est en même temps assujettie au Tout qui abolit le toi et le moi, ce Tout où ils naissent et s'anéantissent toujours de nouveau.

Quand l'homme passe du mouvement vivant de l'UN à un état de moi qui fait de tout vécu un objet, le toi lui-même devient un « cela ». Et comme celui-ci ne se réalise lui-même que dans la mesure où il est séparé de ce « moi » dont toute trace s'efface alors en lui, il tend à l'anéantissement de l'unité du sujet tout à fait humain et de son « vis-à-vis ». Ce processus fait partie de la conscience rationnelle humaine. Il touche tout vis-à-vis dont la réalité « objective » fait l'objet de

son intérêt rationnel qui ne doit donc plus rien avoir de « subjectif ». Si l'homme s'abandonne à ce processus qui fait de lui une chose, le domaine de la rencontre personnelle est lui aussi sacrifié et Dieu lui-même devient finalement une « chose » séparée de l'homme. L'unité vivante se perd et la simple rencontre possible avec Dieu en tant que présence se déconnecte.

Au sujet de l'expérience de cette relation entre le UN primordial et celle du « moi-toi », on peut se demander : où l'accent est-il alors mis ? La réponse de l'Orient et celle de l'Occident diffèrent. L'Orient insiste sur l'importance de l'Unité, l'Occident sur le « moi-toi ». Mais tous deux ne font-ils pas partie du même Tout ? L'homme manque son accomplissement lorsqu'il disparaît dans le sein de la profondeur maternelle de la Vie comme aussi lorsqu'il s'en détache définitivement. Son destin est justement de croître jusqu'à briser son lien avec l'Être. Sa vie se trouve alors sous le signe de la mort — salaire de cette scission. Retrouver son lien avec la Vie au-delà de la vie et de la mort, tel est le sens et le but de toute pratique initiatique. Elle conduit d'abord à un nouvel enracinement dans le « sol maternel » de la Vie. Déjà dans la thérapie, qui a le plus souvent à faire avec des hommes qui, dans un monde uniquement déterminé par le rationnel, ont perdu leur unité humaine, la redécouverte d'un « espace maternel » joue un rôle essentiel.

La question du rapport entre Être essentiel et personne donne un sens particulier au problème « Orient-Occident ».

Être essentiel et personne

Si l'on entend par « Être essentiel » le mode de présence de l'ÊTRE en l'homme, celui-ci, en cet Être essentiel, est « un » avec tout le reste de l'univers. En lui, dans le langage de sa propre personnalité, il est le UN et il est par là même lié à tout ce qui existe. On peut donc dire : je tends vers mon Être essentiel, au sens le plus fort du terme, lorsqu'à ma manière individuelle, j'accueille le UN de telle sorte que je m'épanouisse et m'anéantisse entièrement en lui. Le « vrai Soi » de l'homme n'est alors (pour l'indouiste par exemple) rien d'autre que ce UN-Tout. Il est aussi le même pour tous les hommes, en fait pour tous les êtres. L'homme n'est alors rien d'autre, en son vrai Soi, que ce UN et, en lui, il coïncide avec tout ce qui existe. Ainsi pense l'Orient. Mais on peut dire aussi : le UN s'engendre en sa réalité dans l'homme, dans son Être essentiel individuel, toujours unique et singulier. Je ne trouve mon véritable Soi qu'en découvrant cette individualité qui m'est propre et en libérant le UN en moi. Mon devoir et ma responsabilité vis-à-vis de ma vie surnaturelle ne sont pas alors l'anéantissement de mon individualité dans le Un mais la réalisation de mon individualité en une « personne ». C'est le point de vue de l'Occidental. Il dit : seul le oui à la singularité individuelle permet à chacun de nous de réaliser et de manifester la participation universelle qui le lie à l'ÊTRE. Un avec son Être essentiel et avec l'ÊTRE, distinct en sa façon de l'incarner, telle est la formule de tout vivant — qu'il soit plante, animal ou homme. Mais chez l'homme apparaît toutefois quelque chose de nouveau, quelque chose qui l'élève au-dessus des autres êtres vivants, et grâce à quoi il n'a

pas à se sentir seul dans sa singularité — c'est la fine pointe de sa personne, sa conscience. Par elle il peut, comme individualité, « rencontrer » l'individualité de l'autre de telle façon qu'il puisse vivre et ressentir à son égard un lien de nature particulière.

Cette rencontre de personne à personne suscite une observation concernant la spiritualité orientale et celle de l'Occident. Du fait, tant de sa vision de la vie en général que de son sentiment religieux, l'Orient n'attache pas à la personne l'importance que nous lui accordons en Occident. C'est la raison essentielle pour laquelle l'anéantissement du moi tel qu'il est compris en Orient — et d'ailleurs en fait l'acceptation des richesses spirituelles orientales en général — paraissent souvent insupportables à l'Occident.

J'ai examiné le problème de la personne, de « l'être une personne », au Japon. Une vraie rencontre, les yeux dans les yeux, y est très rarement réalisée. Qu'il y ait en Orient comme en Occident des personnalités marquées, de fortes personnalités, nul n'en doute. Mais s'agit-il d'une personne au sens qui est le nôtre ou bien d'une personnalité remarquable ?

Nous trouvons, d'homme à homme, au Japon aussi, un grand respect d'autrui. Mais à quoi s'applique en fait cette considération ? A côté d'un manque certain de pitié pour « la créature souffrante » et pour le prochain dans la mesure où il n'appartient pas à la famille, on rencontre au Japon un profond respect de l'autre dans son être suprapersonnel. Devant quoi s'inclineraient-ils donc si profondément, par exemple, dans leurs échanges de saluts ?

Je me souviens d'un vieux maître qui dirigeait un camp de jeunes gens — choisis comme colons pour la

Mandchourie — des garçons solides, d'origine paysanne, paraissant pour la plupart assez frustes. Déjà en faisant le tour du camp j'avais été frappé par la manière dont le vieil homme répondait au salut de ces garçons — soit pratiquement pas, soit avec une attention particulière. Une autre fois, comme nous prenions le thé ensemble, l'un des jeunes gens apporta un message et, en s'en allant salua bien bas le vieux maître. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant celui-ci se lever et s'incliner lui-même profondément devant ce jeune homme. Après son départ je demandai au maître : « Devant qui vous êtes-vous incliné tout à l'heure ? Pas devant ce garçon ? » Il me regarda un instant et répondit : « Non, certainement pas. Mais devant un point qui est en lui et en moi aussi. » Il ajouta tout bas : « Tenno. » Le garçon était shintoïste. Un bouddhiste aurait répondu : « Devant la nature de Bouddha en ce jeune homme comme aussi en moi. » Ou peut-être devant un chrétien : « Devant le Christ en lui, présent aussi en moi. » Mais ce « point » chez l'autre et de même en lui faisait-il déjà de celui-ci une personne ? Non. Ce qu'il voyait était-il une perception de l'individualité de l'autre ? Même cela n'est pas la rencontre avec une personne.

Devenir une personne implique l'intégration de l'UN, de l'Être essentiel et du moi existentiel. C'est ce qui permet d'exprimer naturellement, avec simplicité et spontanéité, une authentique liberté, présente, dans le moi existentiel grâce au contact qui s'y est établi avec la transcendance immanente. Mais ce contact ne conduit à être une personne, au plein sens du terme, que s'il apporte non seulement la délivrance des chaînes du moi profane, mais s'il marque aussi d'une empreinte, qui est un engagement, une indivi-

dualité touchée par l'expérience. A ceci il existe un degré préliminaire.

Comment un maître Zen reconnaît-il que son élève « est passé », autrement dit qu'il a eu un Satori ? A ce que soudain, pour la première fois, cet élève vient vers lui avec la pleine capacité d'être lui-même. « Lui-même » ayant intégré ce qu'il est par son Être essentiel avec ce que le monde a fait de lui, dans l'unité donc de son moi existentiel et de son Être essentiel. Chargé d'une force et rayonnant d'une lumière qui annoncent la présence de l'ÊTRE, l'élève s'avance vers le maître avec la pleine conscience de l'homme délivré du petit moi. Il est enfin totalement lui-même. Il est devenu *de facto*, à un certain niveau, une personne. La différence de vues entre l'Orient et l'Occident apparaît ici. Pour le maître oriental, la naissance de la personne, grâce à la fusion du moi profane et de l'Être essentiel, est seulement un symptôme, le signe que l'élève a goûté à l'ÊTRE, que cette expérience l'a, en principe, libéré en brisant la contrainte douloureuse exercée par son moi (les progrès de cette libération restant toutefois soumis à ses exercices ultérieurs et à la transformation). L'empreinte d'une forme individuelle n'est pas appréciée en Orient en tant que telle et ne représente pas encore une réalité absolue. Aux yeux d'un maître occidental, le point essentiel serait que l'élève, libéré du moi qui reste à la surface des apparences, attaché au monde et encore plus ou moins « fonctionnalisé et banalisé », que cet élève soit donc libre de devenir une personne. Plus que l'anéantissement du moi dans l'Être essentiel et dans l'ÊTRE présent en lui, compte pour le maître occidental la création d'une nouvelle forme existentielle, par l'Être essentiel, portant témoignage à l'ÊTRE manifesté dans la richesse du monde. Ce n'est pas l'acte libérateur mais l'acte créateur de

l'Être essentiel — éventuellement par l'expérience — qui, par le Verbe, fait naître la personne. Outre celle-ci il y a une autre différence : au oui à la singularité, le oui à l'individualisation, s'ajoute ici la parfaite intégration de l'Être essentiel avec le moi, c'est-à-dire l'entrée de l'Être essentiel au-delà de l'espace et du temps dans le corps de destin terrestre marqué par la temporalité.

Cette sanction, cette sanctification du corps de destin, acceptée en tant que moyen et lieu d'apparition du Soi divin, permet la naissance de la personne au sens le plus élevé. Peut-être est-ce quelque chose de spécifiquement chrétien. Je me rappelle m'être soudain senti contraint de demander un jour à une Japonaise : « Mrs. Toda, est-il vrai que vous soyez chrétienne ? » Étonnée elle m'a demandé : « Oui, comment le savez-vous ? » Ma réponse fut aussi surprenante pour moi que pour elle : « Parce que vos yeux sont si ouverts. » En fait c'est une caractéristique japonaise : il est très rare chez eux de voir vraiment les yeux, c'est-à-dire eux-mêmes en tant que personne. Ils se montrent dans un rôle quelconque, par exemple celui de fils, d'élève, de maître, d'hôte, de Japonais, etc. Dans son apparence supérieure, celle du maître, le Japonais apparaît sous une forme qui change ce qu'il y a de personnel en suprapersonnel, presque à l'écart du monde ou tout au moins désintéressé de lui. On rencontre à peine l'homme souffrant, celui chez qui, dans un regard personnel chargé de joie et de peine, on voit briller le surnaturel à la pointe absolument unique de la personnalité. Cela ne veut d'ailleurs pas dire que tous les chrétiens aient « l'œil ouvert » : cette forme de présence reste un devoir à accomplir pour le chrétien. Il faut seulement remarquer qu'un principe person-

nalisant est à l'œuvre dans la chrétienté et qu'on ne le trouve pas sous cette forme en Orient.

Le « danger » oriental ? [21]

Dans la réserve et les réticences opposées par l'Occident au sentiment religieux oriental, il faut distinguer deux éléments distincts : d'une part les défenseurs de l'Occident en général, de l'autre ceux de la religion chrétienne. Pour les premiers s'exprime clairement l'ombre, c'est-à-dire l'accentuation unilatérale du Yang et le refoulement de l'aspect yin chez l'homme. Sans aucun doute cette ombre est présente aussi dans le scepticisme et dans la violente opposition des fidèles catholiques contre tout ce qui vient de l'Orient (la religion chrétienne, dans l'Église, étant elle-même marquée par une plus forte empreinte de Yang que de Yin). D'autres craintes particulières s'y ajoutent. Trois des exercices initiatiques surtout sont présentés comme un grave danger. Ce sont la *LIBÉRATION PAR SOI-MEME, LA DÉPERSONNALISATION ET L'IMPORTANCE EXCESSIVE ACCORDÉE AU CORPS.*

1) La *libération (la rédemption)* par soi-même. Les chrétiens voient déjà dans le rapprochement avec Dieu recherché dans les exercices la menace d'un inacceptable affranchissement, d'une rédemption par soi-même. Même le simple fait de se concentrer sur sa propre intériorité leur semble contraire au face-à-face sans ambiguïté avec Dieu qui doit rester le leur. On oppose la pratique de la prière chrétienne, son écoute constante de Dieu, l'approfondissement incessant de son recours à lui, l'effort perpétuel pour entendre son

appel, à la tentative, jugée dangereuse, de « maîtriser » sa propre âme. Il existe en effet des différences. Mais ces façons distinctes de considérer le mouvement d'une pieuse évolution doivent-elles s'exclure l'une l'autre ? Un jugement équitable n'exigerait-il pas une étude compréhensive de ce qui est vraiment recherché et éprouvé dans l'une comme dans l'autre méthode ? Quand on oppose, par exemple, au Japon « tariki » et « jiriki » ce qui, traduit littéralement, signifie salut de soi-même et salut des autres, le sens en est que les uns, n'ayant pas encore atteint l'expérience, doivent s'en remettre entièrement à la rédemtpion par Amida-Bouddha tandis que les autres doivent apprendre à reconnaître et accomplir consciemment le « salut de leur âme » par l'ÊTRE présent en eux dès l'origine et qui n'a jamais cessé de l'être. L'expérience de ce secret — possible seulement par la vie surnaturelle de l'âme — est alors le but de l'exercice. Cela ne signifie d'ailleurs pas que l'homme se « sauve lui-même ». Mais qu'est-ce au fond que cette rédemption ? Là aussi les erreurs sont fréquentes. Le salut, au sens chrétien, signifie d'abord la rédemption du péché et de la faute. Tous deux sont des conceptions assez étrangères à l'Orient. Être sauvé, au sens oriental, c'est être délivré de la souffrance, en particulier de celle causée par un monde transitoire, qui trouve sa source dans une forme de conscience qui isole l'homme de l'être mais dont il peut se délivrer. L'ÊTRE est au-delà de la vie et de la mort, au-delà des contraires qui déchirent l'homme. La découverte de Dieu suppose, au préalable, un élargissement de cette conscience qui est une victoire sur le monde. Savoir ceci doit-il demeurer un privilège de l'Orient ? Il nous semble que c'est d'une importance universelle.

Mais l'ÊTRE vécu dans l'expérience est-il Dieu ?

De cette façon la question est trop grossièrement posée. Car, dans l'expérience de l'ÊTRE, la question « Qu'est-ce que cela ? » ne touche pas le fond du problème. Si l'on demande où est Dieu à quelqu'un qui, sans penser à Dieu ni au Christ, a fait une expérience de l'Être et que celle-ci a totalement libéré, il peut répondre : pourquoi Dieu ne nous parlerait-il pas précisément par notre plus profonde expérience ? Nous savons en effet qu'elle prépare le terrain à une nouvelle foi en Dieu et cela partout où, faute de contact avec l'ÊTRE, une rationalisation excessive avait desséché ce terrain.

2) *Dépersonnalisation :* à cette crainte de dépersonnalisation par l'expérience initiatique, on peut objecter : il faut faire la différence entre le petit moi, prisonnier de l'objet, craignant pour sa position et qui doit être surmonté — bien qu'il puisse par ailleurs avoir une éthique élevée — et la personne en devenir, le nouveau Soi, dont l'éveil a pour condition l'abolition du petit moi. Le scepticisme, voire le rejet, chrétien à l'égard de l'exercice résulte souvent d'une peur, celle que, en même temps que le moi, Dieu aussi puisse être mis entre parenthèses. La consigne est donc celle-ci : ne pas se détourner un instant de Dieu ou du Christ et s'en tenir, sans équivoque possible, à ce face-à-face avec Dieu. Cela exige pourtant une attitude qui menace la complète réalisation de la personne car elle empêche l'élève ou le fidèle de s'abandonner à la profondeur, dans laquelle seuls le moi et l'image de Dieu figée qu'il se fait peuvent s'engloutir. En elle seule peut croître le germe de la croyance de la personne véritable, en elle seule l'homme entend l'appel de Dieu — qui est plus qu'un dialogue — à son moi existentiel plein de crainte et de nostalgie[22].

3) *Surestimation du corps :* il y a là un paradoxe.

Nous voyons l'Orient, dont le sens religieux aboutit presque toujours à une désincarnation, mettre l'exercice du corps (yoga) au service de la transformation, et le monde chrétien où l'incarnation du Verbe est au centre de la foi, monter en première ligne dans le combat contre les exercices corporels par crainte de la matière et de la sensualité. Nous sommes aujourd'hui sous le signe des grandes révisions mais pourtant il s'écoulera encore pas mal de temps avant que l'on passe du refus des exercices du corps à la reconnaissance de leur importance dans la transformation et le devenir de la personne. Or on ne peut surestimer le rôle du corps sur la voie initiatique[23].

Il s'agit, dans l'exercice, d'apprendre à s'abandonner au rythme de la respiration, où la vie se vit elle-même, de sentir en elle comment la forme accomplie disparaît pour faire place à une nouvelle forme. Comment celle-ci naît de l'absence de forme, comment peu à peu la transparence se précise et assure le processus de ce perpétuel mouvement de transformation. Et certainement : là où le petit moi disparaît, disparaît aussi son dieu.

Nous qui avons grandi dans la tradition chrétienne de l'Occident, nous devons faire cesser la crainte de nous perdre nous-mêmes en tant que personne, lorsque nous nous abandonnons à la profondeur maternelle de l'ÊTRE. Il ne faut pas non plus craindre d'être infidèles à notre foi quand nous nous ouvrons aux exercices initiatiques. C'est seulement lorsque la forme figée dans le devenu du passé se fond toujours de nouveau dans le non-advenu que renaît une nouvelle personne. Être une personne ne peut signifier autre chose que participer consciemment au mouvement éternellement créateur de l'Être se manifestant en nous et le vivre à la pointe de notre conscience.

Expérience de l'Être et Foi

La direction spirituelle est concernée en fait par l'Être surnaturel et le service qu'on lui doit : l'opposition entre l'esprit religieux né de l'expérience de l'Être et la foi chrétienne n'y intervient donc pas. Lorsque l'homme accepte sa transformation constante en l'Être et ne veut cependant pas se dissoudre définitivement dans le UN, tout retour à la profondeur de celui-ci aboutit naturellement à un nouveau degré de l'état de personne et la « forme de personne » de l'Absolu acquiert là aussi un caractère nouveau. A chaque degré gravi, parce que l'homme se détache toujours davantage de son moi existentiel, la manière d'être en tant que personne prend un caractère de plus en plus impersonnel par rapport à ce moi. Chaque fois que l'élan du Yang produit en nous une nouvelle forme, nous devons avoir le courage de refondre dans le Yin ce que nous sommes, ce que nous avons, ce que nous croyons. Il nous faut toujours oser abandonner les images qui se sont fixées dans notre conscience et les jeter à nouveau dans la profondeur insondable où il n'y a plus ni images ni formes, où, comme le dit Maître Eckhardt, « il n'y a plus ni Pierre ni Paul ». Mais nous pouvons nous abandonner avec confiance à cette profondeur qui nous porte toujours vers une nouvelle forme d'être de la personne, c'est-à-dire à un nouveau degré d'humanité, plus libre et plus responsable parce que mieux inséré dans la vie surnaturelle.

L'engagement sur la voie initiatique ouvre à celui qui l'a perdue un nouvel accès à la foi. Il lui apprend à accueillir avec confiance ce que lui apporte son expérience la plus profonde et à en reconnaître l'importance. Partant d'elle, il devra ensuite pratiquer

l'exercice et se soumettre consciemment au mouvement de transformation qui le soulève. Celui qui ose s'abandonner sans relâche à la profondeur maternelle de l'ÊTRE, s'y tenir, la supporter et, affranchi de tout le reste, « laisser les choses se passer en lui » peut vivre une nouvelle naissance, devenir ce « fils », forme christique qui, constituant son Être essentiel, le soumet et le lie à l'ordre du Christ.

Même dans la vie religieuse, donc, Orient et Occident ont pour nous leur valeur. Une différence subsiste toujours, sans aucun doute, entre une religion basée sur l'expérience de l'Être et celle qui s'appuie sur la foi. De même aussi entre une religion qui a pour commencement et pour fin le UN, et l'autre qui se fonde et aboutit à Dieu en tant que personne. Dans l'expérience de l'Être cependant, le UN libérateur n'est pas seulement une expérience, il s'agit aussi d'une rencontre avec « celui qui appelle » la personne en son centre même. D'autre part, la foi vivante inclut aussi le devoir de fondre toute image figée de Dieu dans la profondeur de cet esprit et de cette vérité qui surpasse toute image. L'expérience d'un Dieu suprapersonnel et la foi en un Dieu personnel ne sont pas d'un ordre différent, elles sont solidaires. Si le sentiment religieux est vivant, elles découlent l'une de l'autre et croissent ensemble en nous. Les « religions » séparent, un sentiment religieux vivant unit tant que l'homme ne lache pas le fil d'or qui, en le libérant et l'engageant à la fois, le lie à l'ÊTRE.

A propos du thème « personnalité de l'Absolu » : parce qu'il est un être humain, l'homme en tant que moi-sujet perçoit « physiognomiquement » ce qu'il vit, tout en le définissant par la conscience de son moi

existentiel. Il se représentera donc toujours ce qui se révèle à lui dans la plus profonde expérience sous la forme d'un être personnel — ceci même lorsque « théoriquement » il s'en tient fermement à l'UN impersonnel. Les images, les représentations qui se forment en lui, au cours d'une expérience qui transcende tout ce qui l'assujettit au monde, prennent toutes un caractère personnel. Mais ce qui a été transmis par la tradition et qui, pour les « initiés », reste vivant sous la forme d'une vie intérieure, se figera en un système de doctrines durcies et sans vie chaque fois que l'homme se réfère à la conscience de son moi existentiel et s'y réfugie.

Toute foi ordonnée en un système de doctrines risque de voir se calcifier les représentations et les images qui y sont liées. Pour rester vivante elle doit sans cesse les refondre dans le creuset de la réalité de la Vie et de la transforamtion qui est au-delà de toute image.

L'*homo religiosus* avance selon un rythme d'alternance entre le pôle personnel et le pôle impersonnel. Même acquise et organisée en dogmes, une foi qui s'abandonne à l'action insondable de la vie spirituelle retournera spontanément, selon la loi de la Vie, au creuset de la grande fusion qui la fera reparaître en une forme divine. Nous devons reconnaître en ce mouvement le principe fondamental qui tout à la fois nous libère de la forme et la recrée. C'est parce que le terrain originel de l'Orient ne représente souvent que l'aspect Yin et que jusqu'ici la pensée initiatique se présente selon le mode oriental, qu'il nous paraît inconciliable avec la sensibilité occidentale, avec la religion de la foi en un Dieu personnel en particulier. La pensée initiatique, en soi, n'est soumise ni au Yin ni au Yang mais à la VIE qui inclut les contraires en les dépassant, au Tao qui s'exprime dans le Yin et le Yang, dans le

rythme primordial de la Vie avec lequel vit ou meurt toute religion, la religion chrétienne elle aussi.

Le UN, en son sens ultime, ne doit pas être considéré, ainsi qu'on le pense de façon inexacte en Occident, comme fondamentalement impersonnel et opposé au Dieu personnel. Il est au-delà des contraires. Dans le mouvement initiatique, le Yin doit être vécu aussi bien que le Yang, puis inverser son mouvement vers l'autre pôle. L'Oriental se distingue de l'Occidental simplement par l'importance plus marquée accordée à l'un des pôles. On conçoit aisément que l'Occident insiste davantage sur le Yang, sa religion pouvant comprendre, même si le contraire n'est pas possible, le sens religieux oriental.

Si le sentiment initiatique introduit en Occident doit s'y maintenir, ce sera en mettant l'accent sur l'aspect structurel de la vie personnelle. Mais chaque fois qu'il tendra à faire de sa religion un corps de doctrines définitivement fixées, il aura quelque chose à apprendre de la sagesse orientale. Plus ses fidèles durcissent leurs thèses, plus elles risquent d'être victimes de la génération montante dont les vues radicales serviront d'instrument à la Vie pour rendre vigueur à la loi de transformation. Il faudra que les porte-parole les plus représentatifs de la religion soient eux-mêmes des initiés, capables de s'exprimer dans tous les langages au lieu de rester, comme jusqu'ici, sourds et muets au niveau initiatique atteint par l'homme.

L'EXERCICE

La voie initiatique est la voie de L'EXERCICE, c'est-à-dire du travail sans fin sur soi-même.

Le « travail » initiatique n'est pas, il faut le dire tout de suite, un « faire », un « agir ». C'est accepter et recevoir. C'est écouter attentivement. C'est laisser advenir, venir à soi, une vérité qui dépasse la vérité habituelle de notre moi et pousse à une certaine transformation de soi.

Du commencement jusqu'à la fin de la voie, il y a l'attention et le sérieux vis-à-vis de l'expérience et l'accueil à la réalité qui se situe au-delà de la réalité ordinaire de notre moi. Il faut apprendre à guetter le Tout Autre qui nous touche, s'ouvrir à son appel et se tenir prêt à assumer le devoir d'une toujours plus grande transformation qui s'impose à nous. Tout ceci fait partie de l'engagement sur le chemin que l'on appelle initiatique. Toutefois ce chemin ne peut vraiment s'ouvrir à l'homme de notre temps que s'il réussit à briser les barrières de ce qui lui paraît une évidence et qui, en fait, est un malentendu par rapport au Soi. Cette erreur, ce malendendu se produisent chaque fois que l'homme se prend, et prend le monde, au sérieux comme « réel ». Le moment du tournant est venu. Il nous faut désormais considérer sobrement, avec réalisme, des expériences qui, par leur force et leur précision, s'imposent à nous comme le noyau même

de notre Soi et comme l'Être du monde dont elles sont le sens même, laissant loin derrière elles les capacités naturelles de notre moi profane. Nous devons apprendre à les accueillir et à développer notre aptitude à les percevoir par des exercices pratiques, suivre méthodiquement la voie de la transformation qu'elles impliquent. Il faut, en un mot, nous ouvrir à l'exercice.

Les trois aspects de la Voie

La voie initiatique est un exercice dont le but est la manifestation de l'ÊTRE dans l'existence humaine. Il ne mérite son nom que si, sans équivoque possible, il est au seul service de l'ÊTRE, libre de toute arrière-pensée pragmatique et de tout effort du moi pour augmenter, grâce à lui, sa propre puissance. Le travail sur la voie se compose de trois tâches :

1) Former la sensibilité au contact de l'Être.

2) Apprendre à discerner les conditions favorables à l'expérience de l'ÊTRE.

3) Écarter, par l'exercice pratique, les obstacles qui nous séparent de l'ÊTRE et fortifier ce qui nous lie à lui. L'exercice tend donc à créer et établir une attitude de tout le corps qui permette à l'homme de rester en contact avec l'ÊTRE et aussi de le manifester dans le monde.

La première tâche consiste à cultiver la perception du transcendant. Le lien existant ici entre l'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps et l'Être essentiel marque tout particulièrement le caractère ésotérique de la voie. Le travail nécessaire pour dégager l'inconscient de ce qui fait obstacle à l'expérience et à l'éveil à la voie

(l'inconscient non dégagé, l'ombre) est l'affaire de la psychologie des profondeurs. Un travail méthodique qui mène à la transformation, mais aussi à l'attitude corporelle adéquate, est accompli dans l'*exercitium ad integrum* au sens strict du terme. Celui-ci inclut aussi l'exercice du corps.

1) La première tâche est un travail constant destiné à développer et affiner l'organe de perception intérieure de l'ÊTRE[23]. Il faut s'exercer à vivre et à respecter la qualité spécifique par laquelle l'ÊTRE nous touche — que ce soit en nous-mêmes ou dans le monde. Il s'agit ici d'une aptitude à distinguer la qualité du « Tout Autre », c'est-à-dire la qualité spécifique du numineux.

« Tout visible est un invisible élevé à l'état de mystère », dit Novalis. Quand cet « invisible » nous touche le monde se métamorphose. Parler d'un « organe » qui nous rende capables de le percevoir est naturellement une image. C'est la personne tout entière qui est ouverte ou fermée à l'ÊTRE, elle dans son ensemble, par sa manière d'être présente, consciente du monde et d'elle-même. En fait elle doit être constamment portée par une façon particulière d'être tournée vers le numineux, de se tenir sans cesse en éveil de sorte que « l'instinct » de l'ÊTRE ne la quitte jamais. Une éducation de la mémoire transcendante est aussi nécessaire. Cette mémoire conserve fidèlement le souvenir des heures étoilées, celles dont on ne se souvient jamais assez souvent. Il faut apprendre aussi à ne pas interpréter faussement les petits fils d'or que nous découvrons de temps en temps tissés dans l'étoffe de notre vie, apprendre à ne pas les en détacher en les considérant comme exceptionnels ou bien comme des erreurs ou des illusions, mais les voir au contraire

inclus dans le tissu qui est la base de toute chose mais que notre vision unilatérale du monde modifie au point de le rendre méconnaissable. Nous devons cultiver cette sensorialité suprasensorielle qui permet de déceler à travers tout ce qui apparaît dans l'existence la qualité spécifique de l'ÊTRE. Apprendre aussi à percevoir en cette qualité l'expression de l'essence de tous les étants.

« Ce ne sont pas les seules heures lumineuses et inoubliables de notre vie, celles qui nous bouleversent ou nous comblent de bonheur, dans lesquelles l'Être touche notre âme et qui nous font vivre. Il y a des heures et des instants moins frappants où soudain nous nous trouvons dans un état singulier, que nous ne comprenons pas toujours, et dans lesquels cependant l'ÊTRE nous saisit tout à coup. Nous nous sentons dans un état particulier, tout à fait présents sans nous fixer sur quoi que ce soit. Nous éprouvons la curieuse impression de nous trouver à l'intérieur d'un cercle fermé et pourtant nous sommes ouverts de telle sorte qu'une grande plénitude intérieure s'offre à nous. Flottants et pourtant sûrs et en équilibre sur terre, absents et cependant absolument "là" et pleinement vivants. Nous reposons tout à fait en nous-mêmes et nous sommes en même temps liés à toute chose, dégagés de tout et cependant présents en tout, à la fois unis et détachés. Nous nous sentons libres de tout désir et de toute exigence, pauvres par rapport au monde et intérieurement comblés, puissants et riches. Quelque chose de très précieux et de fragile semble à ce moment mêlé à nous-mêmes. C'est pourquoi nous nous mouvons avec précaution et nous nous gardons de nous arrêter sur ce qui vient de nous arriver et de le regarder trop attentivement. »[24]

Les dispositions que l'on peut avoir pour ces expériences sont très différentes selon le niveau auquel on est parvenu, le caractère et le fond d'expérience personnelle dont on dispose. Du fait de son appartenance ontologique à l'ÊTRE et malgré la séparation causée par la conscience objective, chaque homme est habité par la nostalgie de fusion avec l'ÊTRE. Cette aspiration est naturellement encore plus vive lorsque, dans une expérience que parfois il n'a pas saisie, l'homme a été touché par l'ÊTRE. Cela peut être lié à une situation extraordinaire, dans une heure étoilée de son existence. Si cela s'est passé pendant l'enfance, une telle expérience peut laisser une nostalgie durable de fusion avec l'Être et une résonance qui vit encore chez la plupart d'entre nous.

L'ÊTRE se reflète encore directement dans la conscience enfantine. Tant que la séparation, d'une part entre le moi et l'univers, d'autre part entre le moi et l'Être essentiel, n'est pas devenue une véritable coupure, tout ce que l'on vit est encore imprégné par la présence de l'UN universel. Une qualité d'atmosphère particulière y est liée et crée cette nostalgie, ce « mal du pays » de l'enfance. De là vient aussi le charme spécial qui s'attache aux endroits habités par des primitifs, encore reliés à l'ÊTRE.

Les expériences de l'ÊTRE se rencontrent déjà souvent dans l'enfance, surtout lorsque, sur l'arrière-plan d'un moi qui commence à se détacher de lui et sous l'influence de cette première poussée de la conscience objective, l'ÊTRE revient soudain se manifester au plus intime de l'âme comme un contact gratifiant.

Le mal du pays de l'enfance est stérile quand il reste tourné vers le passé. Mais il peut devenir fécond et servir de base efficace à un travail conscient si l'on parvient à faire revivre et à intérioriser la qualité du

souvenir de l'ÊTRE. On comprend ainsi le sens profond de ces mots de l'Évangile : « redevenir comme de petits enfants ». Ils signifient que, ressortant sur un fond de séparation, l'unité avec l'ÊTRE, qui ne disparaît jamais, redevient dans la conscience un élément dominant.

2) Le travail de *DISCERNEMENT* sert à mieux connaître les conditions favorables à l'expérience de l'ÊTRE. Il s'agit de comprendre la polarité du moi existentiel et de l'Être essentiel, de distinguer l'ombre, de bien saisir la progression des degrés du devenir humain, en particulier de la transformation de la conscience.

a) La perception du rapport entre le moi et l'Être essentiel doit être amenée par l'expérience personnelle. Celui qui s'exerce doit distinguer la différence entre le centre du moi contingent, tourné vers le monde (nous l'appelons « moi profane » ou « moi existentiel ») et son centre essentiel, non contingent, qui tend à se manifester à travers les circonstances diverses. Il faut sentir cette différence entre le moi profane et le sujet personnel, celui-ci étant appelé à une toujours plus grande liberté grâce à l'intégration de ce moi et de l'Être essentiel.

b) Le discernement concerne tout ce qui, entre le moi profane et l'Être essentiel, fait obstacle à l'unité avec cet Être, inné en nous, et à la transparence que nous devons atteindre. Il s'agit de reconnaître d'une part le caractère d'entrave du moi objectif, qui définit, et d'autre part de distinguer ce que l'on appelle l'ombre, c'est-à-dire l'ensemble de tout ce qui n'a pas été admis à la conscience, le non-vécu, les potentialités refoulées, les réactions et les impulsions brisées. Les

blocages du moi profane tiennent surtout au caractère statique de ses habitudes invétérées. Elles contrarient l'action de l'Être essentiel qui, lui, est dynamique et tend vers une constante transformation. Un autre facteur d'entrave à l'évolution par l'Être essentiel est la volonté de possession du moi, son besoin de se faire valoir et de dominer, tendances qui lui font prendre pour lui-même la place centrale qui appartient de droit à l'Être essentiel.

Pour distinguer l'ombre on utilise les connaissances apportées de nos jours par la psychologie des profondeurs, celles qui concernent le refoulement en particulier. Elles font de plus en plus partie de nos biens culturels. Une connaissance théorique du phénomène de l'ombre ne suffit pas. Il faut aussi la connaître pratiquement, c'est-à-dire découvrir cette ombre en soi-même, l'accepter et la supporter afin de permettre de « nettoyer » l'inconscient sans quoi la progression sur la voie intérieure n'est pas possible.

c) Acquérir des vues et un discernement justes signifie en somme apprendre à mieux connaître tout ce qui dans l'existence concerne « les degrés du devenir humain ». Car il faut toujours garder présent à l'esprit que l'élève qui vient d'entreprendre le travail sur lui-même se trouve nécessairement au niveau du moi profane. C'est l'état de l'homme qui, étant sorti de l'unité originelle de la vie, s'est construit une personnalité autonome et indépendante.

La « voie » proprement dite, le tournant initiatique, commence par une rupture avec les valeurs conceptuelles figées et les comportements conventionnels. Par ce premier pas l'homme accepte de « franchir les limites » entre sa réalité habituelle et la transcendance. Transcender ainsi la réalité ordinaire exige toujours que l'on ait l'audace de s'abandonner à l'abîme de la

PROFONDEUR MATERNELLE, c'est-à-dire d'admettre et de laisser agir notre élément féminin. Cet accueil de la profondeur cosmique, cette descente dans la « terre » est la condition nécessaire à une montée vers le CIEL, à l'action de l'esprit surnaturel, à la prise de conscience du LOGOS. L'être humain supérieur ne peut naître que de l'union du ciel et de la terre. En tant que tel il est d'abord totalement contenu dans l'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps. Dans cette trinité surnaturelle il est d'abord éloigné du monde et il n'est pas encore totalement humain. Comprendre, distinguer la différence entre l'expérience de l'ÊTRE et la transformation est alors un pas décisif quant à la juste progression sur la voie.

Les premières expériences authentiques de l'ÊTRE, celles qui affranchissent l'homme pour la première fois de son univers borné, sombre, froid et plein d'angoisse, ont avant tout un caractère de clarté libératrice. Mais croire qu'il est possible de demeurer dans cette lumière serait une erreur. On dirait plutôt que le contact avec la lumière surnaturelle rend justement capable de rencontrer pour la première fois les ténèbres. La lumière absolue appelle, semble-t-il, la présence des ténèbres absolues et c'est de leur rencontre que naît la véritable transformation. On l'a constaté depuis longtemps, une vraie expérience appelle immanquablement « l'adversaire », le plus souvent sous la forme d'un événement extérieur qui dispute le bénéfice de son expérience à celui qui en a été comblé. D'ailleurs l'homme n'a le courage de reconnaître son propre aspect « obscur » qu'après un premier contact avec l'Être. De plus il distingue pour la première fois les puissances destructrices du monde. En un mot c'est seulement alors qu'il trouve la force d'accepter ces ténèbres en connaissance de cause et de leur faire face en toute vérité. Une

authentique transformation par l'ÊTRE n'est possible qu'en passant par cette rencontre. Elle endurcit l'homme, qui a connu l'expérience de l'ÊTRE, par ce « sang du dragon » qui le rend apte, en ce monde, à lui rendre témoignage. De cette opposition entre la lumière absolue et les ténèbres absolues naît pour l'homme la chance de s'élever jusqu'au surnaturel, dans le dépassement des contraires qui est la LUMIERE au-delà de la lumière et des ténèbres.

Le discernement, à ce niveau, n'est plus un savoir acquis par la raison, il est une maturité obtenue pas à pas, sur un dur chemin où alternent les moments de lent devenir et les percées soudaines.

3) Le troisième aspect du travail sur la voie est l'exercice proprement dit. Son but direct est la transformation qui change l'homme dans sa structure corporelle elle-même. Ce travail suppose une nouvelle conception du corps. Celui-ci n'y est plus compris comme séparé de l'âme et de l'esprit, mais comme l'être humain tout entier dans son mode de présence physique. Quand il s'agit pour lui de parvenir à la transparence, celle du corps devient un devoir.

Alors que, jusque-là, on n'écoutait le corps que dans sa souffrance ou son incapacité, que la maîtrise corporelle ne concernait que la force ou le rendement, il faut maintenant l'entendre sur un tout autre registre quand il s'agit de la voie intérieure. Il faut apprendre à saisir le sagesse religieuse du corps, c'est-à-dire savoir capter ces signes discrets qui, même en notre personnalité physique, reflètent la relation au chemin qui nous est prescrit. Un exercice adéquat exige d'abord une conception juste du corps, sachant avant tout faire la différence entre le corps que l'on « a » et le corps

que l'on est en tant que sujet, que personne, en ce monde.

Dans l'exercice sur la voie, le corps n'est jamais considéré comme l'instrument d'un moi sain et fort, avide de s'affirmer dans le monde. Il s'agit ici d'une métamorphose dans la manière dont l'homme, en tant que personne, est présent ici-bas par son corps. C'est un travail porté par une « conscience du corps » axée non sur la santé ou la beauté mais sur la *TRANSPARENCE*, selon cette conception les formes corporelles défectueuses n'expriment pas une maladie ou une déformation au sens médical du terme, mais un obstacle à la transparence. Elles ont un sens personnel.

Vue de l'intérieur, toute tension est donc une position, une attitude révélatrice d'un moi méfiant, éloigné de l'ÊTRE. En même temps qu'un geste de crispation, elle est aussi une position de défense ou d'attaque destinée à se protéger du monde. Remettre les choses en place et le corps en bon état n'est donc pas appliquer une technique de relaxation, c'est remplacer par une attitude fondamentale de confiance les gestes de méfiance à l'égard de la vie. Ainsi les forces du moi deviendront disponibles pour une action juste. Vues sous cet angle, l'attitude, la tension, la respiration ne sont plus considérées ni appréciées comme des mécanismes fonctionnels mais comme des modalités par lesquelles l'homme, en tant que personne, se reflète, s'exprime et se réalise par son corps.

L'aspect initiatique du travail concernant le corps est surtout connu en Occident par le « Yoga », le côté spirituel du Hata-yoga y étant, la plupart du temps, réduit à une gymnastique physique. Plus récemment s'y est ajouté l'intérêt porté au Bouddhisme Zen, et plutôt aux exercices de Zazen (l'assise silencieuse méditative) et aussi à l'idée que n'importe quel acte

quotidien est une occasion d'exercice. L'exemple le plus connu est l'art du tir à l'arc (voir Eugen Herrigel « Le Zen et l'art du tir à l'arc »). Le principe fondamental de ces exercices peut se formuler ainsi : une technique bien maîtrisée devient un « miroir actif » qui, par une éternelle répétition, met en lumière les fausses attitudes de l'homme intérieur. Dans ce sens, s'exercer ne représente donc pas un principe d'Orient et ne requiert pas non plus l'adoption d'un système d'exercices oriental. Le travail qui tend vers une attitude physique juste cherche donc toujours à créer une structure conforme à l'Être, c'est-à-dire une attitude détendue, ouverte, et en même temps ferme et souple, dans laquelle nous sommes transparents, capables à la fois d'accueillir l'ÊTRE et d'agir efficacement dans le monde[25].

Élargissement de la conscience

Un des buts principaux de la voie initiatique est l'élargissement de la conscience.

Ce travail de développement met en œuvre les trois volets conjugués du travail initiatique, car une autre forme d'existence et une autre attitude fondamentale du « sujet » sont ici nécessaires. Dans son ouvrage « Origine et présent »[25], Jean Gebser a indiqué et décrit la progression des différents degrés de conscience, allant du magique au mental, en passant par l'aspect mystique, pour aboutir à la conscience intégrale. Il montre que non seulement chaque degré présuppose l'existence des précédents mais, en un certain sens, les inclut. Pour le chemin initiatique il est tout à fait

capital que l'homme atteigne par progression et non par régression cette conscience intériorisée de sujet qui dépasse et inclut les autres niveaux, y compris celui de la conscience rationnelle.

Lorsque nous disons que la voie initiatique ouvre à l'homme la porte de la vie surnaturelle cela ne signifie pas que, grâce à je ne sais quelle capacité supérieure, il arrivera à se hisser à un niveau plus élevé. Cela veut bien plutôt dire qu'il doit lui-même atteindre cette ouverture, c'est-à-dire devenir un homme autre que ce qu'il était auparavant. Une totale révolution doit donc intervenir, un véritable tournant à 180 °. Car il faut s'arracher à la suprématie de l'univers spatio-temporel — pour lequel le surnaturel est tout juste bon à orner et embellir la vie, à la rendre supportable ou simplement à la nier — pour s'attacher à la vie par l'ÊTRE surnaturel dont cet univers doit devenir le lieu de manifestation. Un retournement complet est donc exigé. L'homme dans son intégralité — esprit, âme, corps — est ici en cause afin que s'épanouisse en lui la vie surnaturelle. Mais que signifie « s'épanouir » ? Il s'agit d'une ouverture de l'homme *DANS SA PROPRE CONSCIENCE,* ou plutôt en tant que *CONSCIENCE.*

Il doit devenir assez transparent pour que l'Être apparaisse à travers lui comme la Vie consciemment ressentie, responsable, dispensatrice des richesses dans le monde. Il faut donc changer la conscience dans sa façon de connaître et de sentir, changer aussi sa perception du corps afin que, dans leur intériorité même, il saisisse ses mouvements et son attitude. Cette modification suppose une conscience devenue surnaturelle, celle d'un sujet identifié à son centre en son Être essentiel et dont l'horizon s'étend de plus en plus vers

l'universel, tant dans la direction du surnaturel et du cosmique que dans celle du « Logos ». Cet élargissement de la conscience implique encore une sensibilité toujours dominée par la qualité du numineux. Et cette transformation se fait jour dans la transparence corporelle.

L'homme lui-même devient autre, il voit autrement et, parce qu'il voit d'une façon différente, il voit autre chose. « Si l'œil n'est pas ensoleillé, le soleil ne peut pas le reconnaître » (Maître Eckhardt).

Lorsqu'il y a vraiment progrès sur la voie, c'est-à-dire lorsque l'homme *TOUT ENTIER* pénètre dans le surnaturel et qu'il y est accueilli, il se transforme en sa conscience, c'est-à-dire en son intelligence et sa sensibilité et, enfin, aussi en son corps d'être humain agissant.

Par la participation humaine à l'ÊTRE par son Être esentiel existe déjà la condition ontologique de ce changement. Pour y être prêt il a fallu que son mode d'existence sépare l'homme de l'ÊTRE et qu'il souffre de cette séparation. La cause de cette rupture douloureuse est d'abord sa forme de conscience, c'est-à-dire lui-même, être conscient qui n'est pas conforme à l'ÊTRE.

Comparée à ce que doit être une conscience adéquate, la conscience objective est trop « plate », son horizon est trop étroit ; elle a, par son caractère même, une tendance à l'immobilisme. Le but du travail initiatique est d'approfondir et d'élargir la conscience ordinaire du réel de façon que tout en elle participe de nouveau au mouvement d'évolution, de transformation conforme à l'Être.

Dans la théorie moderne, elle aussi, il s'agit d'ailleurs tout d'abord de remettre en mouvement la vie intérieure. La platitude, l'absence de relief de notre

conscience profane doit découvrir et affronter l'inconscient collectif, ses forces et ses images archétypiques. La formule fondamentale du devenir doit s'actualiser, se réaliser. Mais ce travail représente-t-il l'élargissement de conscience recherché dans le travail initiatique ? C'est vraiment le cas quand un élément nouveau et décisif vient s'ajouter. La marque, la signature du surnaturel est en effet de « baigner dans le numineux ». Tous les pas indiqués plus haut, et qui ont été franchis, peuvent représenter un mouvement d'approfondissement et d'élargissement simplement quantitatif. C'est dans le numineux qu'apparaît le saut qualitatif vers cette réalité qui l'annonce.C.G. Jung nous a appris à la reconnaître dans les archétypes, à prêter l'attention et le respect que nous devons à cette rencontre dans notre travail vers le Soi.

L'expérience du numineux

L'un des chapitres de l'intéressant livre du Dr Jacobs[26] « Sagesse indienne et thérapie » commence par cette observation : « Il y a deux espèces de savoir, le premier est celui de la conscience rationnelle, qui se rapporte au temporel, l'autre est le savoir spirituel qui s'occupe de l'intemporel. » Cela semble tout simple. Pour les Indous cela va même de soi. Mais qui nous apprend l'existence de ces deux espèces de savoirs, le rationnel, fondé sur l'expérience des sens et l'autre, non rationnel, qui naît de notre curiosité et de notre attention vigilante à l'égard de l'expérience suprarationnelle ? Le numineux nous touche en elle par une qualité particulière. L'important est de percevoir, de

reconnaître et de respecter cette qualité. On peut apprendre à s'y ouvrir. Deux conditions sont nécessaires : d'abord respecter mais aussi accepter et supporter un élément d'un ordre différent, un tout autre *contenu* de réalité qui peut nous toucher à chaque instant et à travers n'importe quoi ; ensuite développer et accroître en nous une *nouvelle forme de conscience.* Ce dont il s'agit dans ce « contenu » devient immédiatement apparent dans l'expérience de l'Être elle-même, où nous nous sentons touchés par la plénitude, l'ordre et l'unité de l'ÊTRE. Mais qu'entendons-nous par « nouvelle forme de conscience » ?

J'ai eu un jour l'occasion de demander au vieux maître Daisetzu Suzuki quelle était selon lui la différence entre sagesse orientale et science occidentale. Il me répondit sans hésiter : « La science occidentale regarde l'extérieur, la sagesse orientale contemple l'intérieur. » Il ajouta avec un léger sourire : « Quand on regarde l'intérieur de la même manière que l'extérieur, on fait de l'intérieur un extérieur. » Cela veut dire qu'en regardant ce qui est intérieur comme un objet on laisse échapper le supra-objectif, c'est-à-dire justement ce que l'on cherchait à l'intérieur. L'intériorité est le non-objectal, le surnaturel. Le grand pécheur contre l'Esprit est bien moins le petit moi, avec son appétit de jouissance, de succès et de puissance : le grand pécheur contre l'Esprit, le grand diviseur, est bien plus cette forme en nous qui nous maintient au niveau de la conscience objective et nous empêche de pénétrer ce qui est au-delà de l'objectif.

Une des énigmes de l'évolution occidentale est que, là où est concernée la réalité supérieure, celle que nous ouvre *l'expérience,* les éducateurs spirituels aient maintenu cette évolution au niveau le moins élevé, accessible à la seule conscience objective. Tout ce qui

dépasse les capacités rationnelles de connaissance et de maîtrise de la réalité, déclaré article de foi, est devenu le domaine réservé des théologiens. On retrouve l'énorme puissance d'une vision conceptuelle du monde, théologique ou scientifique, sur le vécu immédiat. Ainsi s'explique que même le vécu surnaturel, le suprahumain donc, se heurte à une conception du monde construite par l'homme et ne puisse s'imposer avec le poids qui devrait être le sien. Une évolution se produit cependant aujourd'hui. Elle commence par de la révolte contre ce qui est convenu et figé et une pleine attention accordée au numineux, annonciateur de la vie surnaturelle.

La transparence, qui est une ouverture au numineux, se manifeste par la qualité particulière d'une disposition intérieure qui indique la présence des énergies venues de l'Être. Elles mettent en mouvement la force de transformation, ressentie comme un devoir par l'homme, et le rendent capable d'agir dans le sens d'un nouveau devenir. Dans la véritable transparence, l'homme est submergé par l'Être, par sa force et sa puissance. Elles s'expriment parfois en une énergie douce, une sorte d'invitation, une légère poussée, d'autres fois aussi par une pression de grande intensité qui le jette hors de soi et le précipite dans des abîmes inconnus. On peut cependant rencontrer de nombreux épisodes numineux sans se rendre pleinement compte de leur importance. C'est pourquoi dans la pratique de l'exercice on doit être particulièrement attentif car ces instants sont ceux où le méditant « vit » pour la première fois consciemment cette qualité et la dimension inconnue qui vient de le toucher.

La profondeur et la durée des contacts de l'ÊTRE peuvent être plus ou moins grandes et on devrait être capable de distinguer les contacts de *l'expérience* véri-

table. Après avoir simplement refusé de les admettre, on parle aujourd'hui trop légèrement des expériences de l'Être comme si elles allaient de soi et comme si tout un chacun devait savoir de quoi il s'agit. Elles sont et restent pourtant exceptionnelles, même pour ceux qui se trouvent dans une certaine forme de contact permanent avec l'Être. Il vaut donc mieux rechercher d'abord les *contacts* de l'Être comme une préparation à une possible expérience. Sur la question de savoir si la grande expérience est un événement unique, qui change définitivement celui qui en est comblé, ou si elle peut se répéter, les opinions diffèrent. Suzuki me dit un jour : « Certaines gens ont, au commencement de leur chemin spirituel, un petit Satori qui leur ouvre les yeux sur ce dont il s'agit et déclenche en eux la grand equête. Cette recherche et leur travail sur eux-mêmes trouvent alors une direction et un critère qui demeurent constamment présents en eux. Quand se produit le véritable Satori il s'agit d'un *événement essentiel* suivi d'une grande *transformation.* Chez d'autres, l'inverse se produit : sans avoir connu de petit Satori au début du chemin, ils se mettent en route, simplement animés par leur aspiration et par leur intuition. Quand l'expérience de l'Être les atteint enfin, il s'agit d'un événement puissant. Un grand travail n'en est pas moins nécessaire pour qu'ils parviennent à la transformation adéquate. Le grand maître Hakuin[27] dit avoir eu lui-même quelques grands et beaucoup de petits Satori. Il vaut cependant mieux éviter d'utiliser les prétentieuses expressions de Satori et de Samadhi.

Le contenu de toute expérience religieuse est chargé de « numineux ». En allemand nous n'avons pas de mot correspondant à ce terme. La notion de sainteté n'est pas tout à fait identique. Ce qui est saint est bien numineux, mais le numineux n'est pas saint. Il existe

deux notions différentes : celle de sainteté et celle de sacré, le *sanctum* et le *sacrum,* ce qui est saint et ce qui est sacré. Le terme de saint est toujours lié à une personne — la personne de Dieu, du Christ, de la Sainte Mère de Dieu, du Saint-Esprit ou celle des saints. On dirait presque que l'éloignement de nos contemporains pour la foi traditionnelle, et donc pour les personnes saintes, les rend timides devant l'acceptation même du numineux. Ou tout simplement du sacré. Il faut que nous retrouvions la simplicité devant le sacré, plus même : que nous accordions ausacré, et donc au numineux, la plus haute valeur dans la hiérarchie des qualités que nous sommes capables de percevoir.

La notion de numineux inclut plus encore que le sacré. En elle résonne aussi l'ambivalence du transcendant, l'aspect sombre de la transcendance. La qualité de numineux peut s'attacher à toute chose. Elle peut être perçue dans la nature, dans la rencontre de quelqu'un, dans la danse, l'amour, l'art (à certains moments par exemple, où le mot « beau » n'est plus assez fort), chaque fois, comme B. Otto[28] l'a montré à propos de la sainteté, que nous sommes en même temps frappés par un « *tremendum* et un *fascinosum* ». Ainsi que le dit Jung, quelque chose là nous subjugue, nous met en rapport avec des puissances de fascination et de danger. Elles nous libèrent mais aussi nous anéantissent. Au-delà de l'espace de notre moi profane, elles nous élèvent à une autre dimension. Cette inquiétante ambivalence du numineux règne — surtout quand le maître est là — sur l'atmosphère de tous les lieux d'exercice japonais, que ce soit là où l'on pratique le tir à l'arc, ou encore dans la salle où sont enseignés les arts martiaux ou le judoka, ou l'endroit où l'on célèbre la cérémonie du thé. On y respire un

danger, le danger d'anéantissement du vieux moi. Mais c'est pourquoi aussi la promesse de l'ÊTRE emplit l'atmosphère. La voie initiatique, axée sur le numineux, est toujours environnée de danger et de promesse.

Le numineux, donc aussi le sacré, est la qualité générale par laquelle nous frappe la présence de l'ÊTRE. La sainteté, par contre, nous touche plutôt comme une présence personnelle. Quand le sentiment religieux d'un homme lui fait entendre par sainteté la réalisation de la personne, une expérience de l'ÊTRE sera pour lui valable quand, au sacré, s'ajoute la sainteté. Mais qu'est ici l'expérience de la personne sinon le moyen dont l'ÊTRE surnaturel se sert pour nous toucher ?

Le premier des exercices pratiqués apprend à distinguer la conscience objective, celle qui sépare, de la conscience qui permet et maintient l'unité entre sujet et objet, la forme de conscience « intériorisée » donc[29]. Pour elle l'homme est en quelque sorte ce qu'il « a » en sa conscience. Ainsi en est-il de l'artisan ou de l'artiste qui comprend son art. Il est intérieurement un avec son *outil* aussi bien qu'avec son *œuvre,* même si une technique insuffisamment maîtrisée l'oblige à rester aussi présent objectivement. L'œuvre ne peut cependant être parfaite que si les trois éléments sont intérieurement présents et qu'ils forment une unité dans la personne. Ainsi naît l'acte parfait lorsque l'homme, devenu un avec une technique totalement libérée de « devoir faire », met son énergie profonde et dégagée du moi à la disposition d'une œuvre qui passe par lui sans qu'il agisse, apportant ainsi une réalisation accomplie.

Le facteur décisif pour que la conscience soit vraiment intériorisée est cette « écoute secrète » particulière, cet « état de présence intérieure » disponible et ouverte. On doit apprendre à distinguer entre la conscience qui définit et que l'on peut comparer à une « flèche » et une conscience ouverte de tous côtés, toute de réceptivité et d'accueil, qui ne définit ni ne juge. Elle fait penser à une « coupe ». Il faut faire une distinction par conséquent entre une conscience « masculine », incisive, définissante, qui analyse et avant tout « construit », et la conscience « féminine », réceptive, qui fond ensemble ce qu'elle a recueilli, le transforme, le recrée et donne le jour à quelque chose de nouveau. L'éducation de cette conscience-coupe, plus féminine, différente de la conscience-flèche, plus masculine, se rencontre dès le départ sur la voie initiatique. Elle marque le premier pas libérateur hors de la contrainte d'une définition arrêtée. Cette direction vers une conscience de la présence de l'ÊTRE doit s'accentuer afin que l'homme tout entier soit tendu vers lui et totalement présent pour l'accueillir. Le centre de cette conscience n'est pas la *tête*, elle se trouve plutôt dans la nuque, ou dans toute la colonne vertébrale, plus exactement encore dans le *corps* tout entier. C'est ainsi en tout cas qu'elle est ressentie : comme une attention vigilante, une réceptivité de tout l'homme tendu vers l'inconnu « comme si un message planait dans l'air ».

Pour affiner et accroître la conscience-coupe, celle qui échappe au pouvoir dominant du regard objectif et s'ouvre à la vision de l'ÊTRE, la voie offre un exercice important de recueillement en soi-même. Un homme entièrement identifié au moi tourné vers le monde, à la merci de la conscience objective définissante, risque de perdre à cause d'elle ce que le contact avec l'ÊTRE et la transparence viennent de lui appor-

ter. Il n'est plus présent par son Être essentiel mais dirigé par et vers le moi profane. Un retour sur soi rétablit le contact avec l'ÊTRE. L'œil et l'oreille intérieurs s'ouvrent alors à la nature profonde de « l'univers » et, à la place des apparences objectives, apparaît la réalité de l'Être essentiel. L'artiste, par exemple, prend du recul par rapport à son œuvre pour gagner la distance intérieure qui lui fera voir si elle est transparente ou non. Il a cessé de la fixer objectivement. Seul celui qui se détache du monde le voit dans la transparence de l'Être.

De même qu'en se promenant on s'arrête un instant, sans fixer son regard dans une direction précise, pour mieux saisir la vie mystérieuse de la forêt avec tout ce qui résonne en elle, ainsi devons-nous apprendre à nous recueillir pour percevoir la réalité et la profondeur de l'ÊTRE au milieu de nos occupations quotidiennes et la laisser prendre sa place dans la vie consciente. Au sein de notre travail de tous les jours nous pouvons ainsi nous tenir dans le surnaturel. Le regard de l'homme mûr et sage, qui sait percer l'écorce des formes de ce monde, est un regard qui vient de loin. Chez lui les racines de la sérénité plongent dans le surnaturel et elle se communique à ceux qui l'entourent, les rendant transparents : en eux le chemin s'est ouvert à leur Être essentiel et leur moi anxieux s'est effacé.

La trinité de l'ÊTRE

L'homme est touché par l'ÊTRE sous ses trois aspects : sa *plénitude* indivisée, son *ordre* surnaturel,

une *unité* présente en toute chose. La plénitude paraît comme une *force* qui comble l'homme de bonheur, l'ordre comme la *loi et la structure* du monde, l'*unité* de l'ÊTRE se manifeste dans l'amour.

La vie initiatique se réalise pleinement lorsque l'homme comprend et accepte le fait que sa vie, subordonnée à un sens au-delà de tout sens, est destinée à servir le surnaturel en ce monde. De même que le sens de tout rationnel est la création d'un espace non rationnel, la vie de l'homme s'accomplit là et dans la mesure où, en tant qu'être humain, il accepte d'être dans ce qu'il sent et ce qu'il fait l'intermédiaire du surnaturel.

L'exercice qui doit faire prendre conscience de l'Être dans l'existence distingue trois aspects par lesquels celui-ci se manifeste. Ce sont : la plénitude, l'ordre et la forme, et l'amour.

Dans certaines qualités du vécu, l'Être révèle sa plénitude, en d'autres son ordre et sa loi, en d'autres enfin l'unité de sa profondeur. Les différents exercices correspondent donc aussi à ces aspects. Lorsque l'homme est touché par l'ÊTRE, c'est naturellement tout entier qu'il y participe. De même que tout entier il y prend part par chacun des exercices. Plus totalement il s'y consacre plus son expérience prend une qualité de profondeur.

L'homme intégral se reflète dans tout ce qu'il vit. Une impression sensorielle n'est jamais *isolée.* La qualité vécue est toujours liée à l'ensemble de la vie où elle a été ressentie. Ainsi une impression sensorielle, qu'elle soit produite par un son, une mélodie, un cri d'oiseau dans la nuit, un parfum, une douleur, quelle que soit cette sensation, elle frappe l'homme dans son ensemble. Le jeu des résonances est mis en mouvement en lui dans sa totalité.

Cependant, si chaque impression sensorielle fait vibrer l'ensemble, celui-ci confère à la sensation locale une qualité particulière. Ainsi, de même que le tout marque une sensation localement ressentie, celle-ci peut de son côté amener une modification du centre lui-même. Ceci explique pourquoi, dans la pratique de l'exercice, ces trois aspects doivent toujours aller de pair.

La présence dans et par le centre juste exige avant tout un *renouvellement quotidien de la résolution fondamentale,* celle de persévérer dans la pratique de la voie. Il faut aussi conserver le *souvenir de certaines expériences essentielles* qui ont été un appel et ont déterminé la résolution de suivre la voie. Il faut enfin être fidèle à certaines *attitudes fondamentales* sans lesquelles il n'existe pas de transformation — en particulier l'exercice du centre juste qui est la condition de tout progrès sur le chemin de la transparence.

S'exercer à goûter l'ÊTRE dans l'existence n'apporte pas la découverte de quelque chose de nouveau mais remet en mémoire la qualité sous-jacente qui imprègne notre expérience et notre vécu tout entier, bien que cette qualité ne puisse pas toujours être perçue à travers le voile de la conscience profane dominante. La qualité de l'ÊTRE qui accompagne secrètement tout notre vécu est, dès qu'elle devient consciente, quelque chose d'à la fois étendu et profond. Elle peut soit nous submerger, soit se manifester avec une extrême délicatesse. Toujours cependant elle nous arrache à un monde étroit dont elle nous fait d'ailleurs sentir pour la première fois les limites. L'impression de liberté que nous ressentons alors comprend trois éléments : un don qu'elle apporte sous la forme de la pénitude de l'Être dont la présence pénètre toute chose, la promesse d'une vie plus haute, un appel à se

préparer à cette vie. Il faut avoir l'oreille affinée pour entendre cet appel, apprendre aussi à le recevoir avec respect et sérieux. Pour percevoir la promesse nous devons être capables de saisir la plénitude de l'Être, lui être donc totalement ouverts. A cela on peut s'exercer.

Le numineux et les sens

La perception de l'Être dans sa *plénitude* nous est transmise tout d'abord au moyen des sens. Leur éducation fait donc partie du grand exercice. Elle éveille de plus en plus les sens à la présence de l'ÊTRE car elle affine et aiguise les capacités sensitives à la dimension de profondeur. « L'éducation des sens en tant qu'intermédiaires entre le haut et le bas, comme aussi entre l'extérieur et l'intérieur, doit être prise largement en considération » (M. Hippius).

Quand, à force d'études et de savoir intellectuels, l'homme se sent accablé de fatigue, il éprouve le besoin d'accueillir de nouveau le miracle des sens. Plus sa vie dans le monde se joue à la surface d'apparences qui lui font perdre son relief, plus la plénitude de l'ÊTRE se perd dans la maîtrise conceptuelle du multiple, plus son élément de profondeur s'étrécit et dépérit. La souffrance que cet état fait éprouver à l'homme le rend sensible aux instants où il est touché par l'ÊTRE. Il est alors prêt à redécouvrir le monde des sens. Dans sa dimension de profondeur il retrouve une source de vie plus riche et plus haute que son existence étriquée, dépouillée de fraîcheur et de naturel.

Les sens, source d'expérience transcendante, font

partie de la pratique ésotérique de tous les temps et de tous les peuples. La vibration profonde des couleurs et leur symbiose, la puissance des sons et des gestes, l'intensité pénétrante des odeurs, l'énergie transmise par certains mouvements (Yoga) qui métamorphosent toute la personne, la puissance de la sexualité qui élève hors de la conscience ordinaire, tout cela a été depuis longtemps mis au service de l'expérience, de l'exercice et de la transformation ésotériques. Notre tâche est aujourd'hui de reprendre la tradition qui nous a été léguée, de lui faire perdre son caractère de privilège réservé à quelques-uns. Elle doit être rendue accessible à un cercle de plus en plus large d'appelés qui, par leur niveau naturel, leur degré d'évolution ou leur maturité ont été amenés tout près du point crucial, c'est-à-dire celui où le moi est prêt à abandonner sa position de suprématie — et doit le faire. Le devoir humain est alors de se mettre consciemment au service de la transcendance.

L'ÊTRE, dans sa plénitude, se fait sentir tout d'abord par le goût de la vie. « Je vis volontiers », dit Maître Eckhardt. L'homme ressent cette vie comme une force irraisonnée, primitive, pleine de sève, comme un besoin de joie et d'action, de chaleur et de liberté. Faire sortir de l'inconscient le sentiment d'être dans la plénitude de la vie, en prendre systématiquement conscience, fait partie du grand exercice car c'est le seul moyen de faire des sens un moyen d'accès à la profondeur. Par eux la vie s'ouvre vraiment : dans sa splendeur par le chatoiement éclatant de ses couleurs, de ses lumières et de ses sons, toujours surprenante et neuve dans le jeu de ses formes, grandes et petites, pleine de tension et de danger mais aussi toujours de

promesses. Cette plénitude étincelante que l'on sent gonflée de vie dans son élan tendu vers le mouvement. Elle est un infini de lumière, de musique, de parfums, de goûts, une immensité qui réchauffe et stimule, séduit et libère. Et tout ceci, puisque c'est ressenti, relève des sens. Celui dont le cœur y est fermé, ou peu accessible, est pauvre. Ce n'est cependant jamais la multiplication des sensations qui ouvre la richesse de l'ÊTRE mais leur approfondissement.

Sentir la vie grâce à une sensorialité approfondie est la condition préalable d'une expérience de l'ÊTRE authentique jusqu'en ses racines. Si la sensibilité ordinaire est à la base du développement de l'esprit rationnel, la *SENSORIALITÉ SUPRASENSORIELLE* conditionne l'épanouissement de l'esprit spirituel. La suprasensorialité, en son sens le plus élevé, présuppose la « mort de la sensorialité ».

Il existe un exercice d'extinction de la sensualité qui peut être le prélude d'un éveil à la sensorialité suprasensorielle. On trouve donc des exercices qui ont pour objet la façon de faire le vide, car c'est le vide du multiple qui laisse naître la plénitude de l'Être. Mais avant d'envisager de pareils exercices il faut que se soit développée la sensibilité suprasensorielle à la qualité de l'ÊTRE dans le domaine naturel des sens. Par ce que l'on voit, entend, goûte, sent ou touche, dans la qualité d'ensemble de la sensibilité corporelle de soi-même comme dans la rencontre amoureuse, partout l'on peut apprendre à goûter l'ÊTRE dans sa « plénitude ».

De même que, par exemple, à la différence du gourmand, le gourmet qui déguste un grand vin perçoit la « saveur », qui n'a plus rien à voir avec le fait ordinaire de boire, il y a une évolution dans tous les domaines sensoriels qui va de se gaver à déguster, et finalement

vient à nous ce que les Indous appellent « Prana », cette matière vitale surnaturelle où, dans la forme de la matière subtile, l'Être s'ouvre à nous par l'intermédiaire des sens.

Il existe plusieurs niveaux de sensibilité sensorielle. Nous devons apprendre la façon de distinguer la sensibilité du moi, encore orienté vers le monde et ses richesses naturelles, de toutes les perceptions qui la dépassent et par conséquent la transcendent. On peut, en entendant Mozart, trouver cela « très beau » puis, tout à coup, quelque chose se fait jour et le mot « beau » ne convient plus. Un frisson de bonheur nous saisit. Une autre dimension, transcendante par sa profondeur et sa substance, apparaît ici. De pures qualités sensorielles peuvent elles aussi éveiller de pareilles impressions.

Tout ce que l'on vit a un caractère spécifique fondamental plus proche du profane ou plus proche du transcendant. L'organe qui distingue ces différences peut se développer, s'affiner. Par rapport à la qualité spécifique de notre propre sensibilité cela signifie par exemple que : l'on peut se sentir plus ou moins animé ou abattu, dispos ou las, riche ou pauvre, plein ou vide et, dans chacun de ces cas, en un sens profane ou transcendant. L'ÊTRE apparaît ici par la présence ou par l'absence de sa plénitude.

On peut aussi se sentir plus ou moins « centré » et « en forme » en son centre donc, dans le calme et l'équilibre, en état d'harmonie et de présence, ou au contraire dans un désarroi intérieur, décentré, trop tendu ou trop relâché et, encore une fois, dans chacun de ces états, cela peut être soit dans le sens de l'Être essentiel, soit par rapport au moi profane.

On peut aussi avoir, ou non, l'impression d'être « en contact » relié aux autres et au monde, se sentir pro-

tégé, gardé, ou bien au contraire en rupture de contact. Toutes ces impressions, les positives comme les négatives, peuvent elles aussi avoir un caractère profane ou transcendant. Il y a une différence entre se sentir abandonné du monde ou abandonné de Dieu, entre se sentir relié au monde et aux autres ou bien, malgré un sentiment d'abandon de tout et de tous, d'avoir cependant un sentiment de contact surnaturel.

Une distinction doit aussi être faite entre être simplement en forme par rapport à son image de « *persona* » ou bien à l'égard d'un certain comportement ou d'un certain travail, et en même temps — ou indépendamment — de correspondre à la forme de transparence conforme à une image intérieure transparente à l'ÊTRE. En ce sens, être transparent, ouvert à l'ÊTRE et à sa manifestation, même au moment de la mort, est quelque chose de tout autre que la capacité de résistance, d'efficacité et d'adaptation au monde — ou encore de la forme esthétique, qui toutes représentent la « bonne forme » sur le plan profane. Il est possible, enfin, que l'un comme l'autre de ces états soit inconscient ou, de diverses manières, conscient.

La signification transcendante d'une impression est particulièrement claire quand, paradoxalement, elle est liée à la forme profane qui lui est opposée. Par exemple lorsque, malgré la pauvreté matérielle, on se sent riche, ou plein de force en dépit d'une faiblesse ou d'un mauvais état physique. Ou encore si, abandonné de tous, on éprouve un sentiment de contact avec toute chose. Le contraire peut aussi se produire : on peut être riche matériellement et ressentir une impression de profonde misère. Ou bien considéré dans le monde et mal à l'aise vis-à-vis de son Être essentiel. Ou enfin se sentir accepté et protégé par la communauté et pourtant intérieurement tout à fait isolé. Devenir

attentif à ces divergences, en particulier à celles où la transcendance est en relation paradoxale avec la « situation » objective, est un élément important du travail sur la voie initiatique. C'est justement là que l'on peut affiner l'observation des qualités liées à l'ÊTRE, approfondir le sentiment de conformité ou d'opposition à l'ÊTRE dans sa propre attitude et découvrir finalement le point charnière avec le travail pratique.

Nous devons aussi apprendre à distinguer une forme de transcendance ouverte sur l'immensité cosmique et celle qui, au-delà de toute réalité spatio-temporelle, touche la sphère de l'Être spirituel.

La rencontre avec les puissances « cosmiques » supranaturelles est autre chose qu'un affleurement du Logos. De même aussi la rencontre avec la *Mater magna* est différente du dialogue avec l'Esprit-Père. On peut donc se demander si l'on ne devrait pas appliquer le terme de « VIE » à l'aspect féminin et le terme « ÊTRE » au masculin. Ou bien, comme nous le faisons, désigner comme « ÊTRE » le UN qui embrasse toutes choses et qui, en tant que TAO, se manifeste dans la polarité tantôt par le pôle masculin, tantôt par le pôle féminin. En un certain sens, cependant, l'ÊTRE (le Logos) reste *AU-DESSUS* de la Vie en tant que vie cosmique, le Ciel au-dessus de la Terre. C'est pourquoi on peut parler d'une transcendance vers le haut et d'une transcendance vers le bas. Celle-ci a un caractère plus féminin, chaud et obscur, tandis que l'expérience de la transcendance vers le haut a un caractère plus masculin de lucidité claire et froide. Ce face-à-face du Yin et du Yang tend naturellement toujours à s'élever vers l'expérience de l'UN, où toute

chose est contenue et qui se manifeste dans la polarité. Lorsque l'ÊTRE qui embrasse toutes choses apparaît dans l'un ou dans l'autre des pôles opposés, celui qu'il vient d'animer reste chargé de sa présence.

Chaque fois que ce qui est ressenti dépasse la sensorialité naturelle, la dualité moi-monde tend à s'effacer. Mais éprouver un sentiment cosmique puissant, aboutissant à une fusion exaltante où s'engloutit toute conscience, est tout autre chose que de vivre la présence lucide de l'ordre surnaturel qui fait naître une conscience plus haute. Les images archétypiques peuvent s'éveiller dans celle-ci et, tout en échappant aux concepts, elles sont cependant transparentes et, donnant sens à toute vie, elles nous éclairent de leur rayonnement mystérieux. C'est alors que l'on devient soi-même l'ordre que l'on vit. L'expérience repose justement sur le fait que l'ordre vécu n'est pas *EN FACE* de soi mais que l'on *est* cet ordre. Après une telle expérience le retour à la séparation du sujet et de l'objet est douloureux. Il est associé au sentiment pénible de quitter la réalité surnaturelle pour retomber dans une autre, naturelle il est vrai, mais dont le regard est cependant déformant.

Le vécu magique et mythique précède celui du moi conscient objectif. Nous pouvons donc distinguer différents niveaux du vécu humain : 1) celui de l'existence prépersonnelle, 2) le niveau du moi dépendant du monde, 3) le niveau profond, suprahumain, et pourtant lié à l'humain, de la profondeur de la vie cosmique, 4) un niveau plus élevé que celui du cosmique et 5) le vécu qui, comme une quintessence possible, intègre tous les précédents, le vécu humain dans toute son étendue et sa profondeur, son auto-

nomie et son union à l'ÊTRE, lorsque la splendeur de celui-ci naît en lui sur l'arrière-plan de son existence limitée.

Le numineux dans la forme

Une éducation adéquate à la reconnaissance de l'Être dans son *image intérieure*, son *ordre et sa loi* diffère de celle qui ouvre à la plénitude.

Si la plénitude indivisée de l'ÊTRE nous touche par l'intermédiaire de la qualité sensorielle (la façon dont l'homme se sent et se perçoit dans le monde), son ordre se reconnaît dans tout ce qui est « forme intelligible ». Et de même qu'il faut distinguer sensorialité naturelle et sensorialité supranaturelle, il faut faire la différence entre une « perception des formes » dont la signification est seulement séculière et une autre, transparente, à travers laquelle l'ÊTRE est perceptible. Amener cette différence à la conscience est le premier objet de l'exercice consacré au « caractère construit », architecturé de l'existence.

Un rayon de l'ÊTRE pénètre déjà dans notre vie chaque fois que notre comportement à l'égard d'une chose, d'une œuvre ou d'une communauté se dépouille de l'égoïsme d'un moi insensible à leur valeur. Car le « sens des valeurs » et le comportement qui en résulte comprennent un facteur intérieur transcendant. Les critères tels que la logique, l'éthique et l'esthétique, le vrai, le bon, le beau sont des intermédiaires au moyen desquels le moi profane peut reconnaître le surnaturel dans l'ordre naturel de l'existence. La trinité de l'ÊTRE résonne ici dans la conscience du moi profane.

Le sens des valeurs est la première irruption de l'ÊTRE dans l'existence. Cela paraît si évident à toute personne normale que nous n'y voyons pas la manifestation d'une autre dimension. Pourtant, même là, une éducation est nécessaire pour reconnaître et apprécier ces moments particuliers où l'exigence et les promesses de l'ÊTRE nous touchent dans le quotidien, parfois même en contradiction avec notre conscience « naturelle » des valeurs.

Une attitude sous-jacente à ce sens de l'ordre et de la forme est le sens du *SERVICE*. Toute représentation intérieure d'une forme suppose l'idée d'un tout et son image plus ou moins consciente nous appelle à en respecter le sens, à protéger et servir ce tout pour l'amener à sa perfection. Un caractère inhérent à la relation au tout incite l'homme à sacrifier son égocentrisme et à se mettre à son service. Ce rapport mystérieux entre l'appel et l'obligation d'y obéir renferme un élément transcendant dont il faut savoir tenir compte. L'organe qui y est sensible est la conscience.

Tout comme la plénitude de l'ÊTRE rayonne dans la joie du contact sensoriel avec le monde, chaque fois qu'une forme nous attire et que nous lui répondons — en la contemplant, l'acceptant, la comprenant, la situant, l'ordonnant, la formant — la qualité transcendante qu'elle renferme est une lueur de l'ÊTRE. Nous la percevons lorsque le « miracle de la forme » parle à notre conscience, l'invite à la servir, nous touche donc jusqu'en notre intime centre. Toute image devenue forme, toute structure, peut ainsi nous toucher si nous la laissons « venir à nous ». Et ceci encore plus clairement dans la rencontre d'un être vivant ou d'une œuvre d'art. Enfin, quand il s'agit de la forme que nous sommes nous-mêmes, nous saisissons encore mieux l'exigence de l'ÊTRE, à condition toutefois que

la conscience de soi, en tant que celle de la forme, ait atteint le niveau de la conscience de l'ÊTRE.

Car il y a trois sortes de consciences : 1) Tout d'abord c'est la *PEUR D'ETRE PUNI.* Elle est loin de se rencontrer seulement chez les enfants. Tant qu'un comportement est fonction des conséquences possibles qu'il pourrait avoir, dans cette vie ou dans une autre, cette première forme de conscience est en jeu. Le paradis et l'enfer jouent un rôle plus important qu'on ne le pense dans le comportement de beaucoup de gens. 2) La conscience en tant qu'*EXPRESSION D'ATTACHEMENT* à une idée, à une chose (conscience professionnelle) ou à une communauté. « L'être du tout est le devoir de ses membres. » La conscience parle lorsque l'on n'agit pas, ou pas suffisamment, par solidarité avec le tout auquel on se sent lié, soit comme membre, soit parce qu'on a quelque obligation envers lui. Au centre de cette conscience est l'*HONNEUR.* On le perd quand on est infidèle à une cause ou à une communauté. Il s'agit là d'une conscience des valeurs et son niveau humain est plus proche de l'ÊTRE que dans le cas de la première espèce de conscience. 3) La troisième conscience est la conscience *ABSOLUE.* C'est elle qui s'exprime lorsque seule compte l'obligation de l'homme vis-à-vis de l'ÊTRE par son Être essentiel. La voix de cette conscience absolue est encore plus évidente quand son exigence est contraire à celle de la conscience qui engage vis-à-vis de la communauté à laquelle on appartient et le devoir envers soi-même.

Tant qu'une opposition se situe entre altruisme et égoïsme, la décision en faveur du service de « l'autre » et du sacrifice du moi est une évidence — pour l'homme soumis à une éthique la question ne se pose même pas. L'opposition entre le devoir à l'égard de la communauté et l'exigence de l'Être essentiel, par con-

tre, est un vrai conflit. Pour agir en toute assurance l'homme commence par choisir le devoir envers la communauté. Il découvre ensuite que sa vie est perturbée ou que, sans discussion possible, un autre « Seigneur » se manifeste. Il doit se décider alors en faveur du surnaturel. Une telle expérience peut faire reconnaître pour la première fois la réalité de l'ÊTRE.

La sensibilité à la révélation de l'ÊTRE par l'intermédiaire des formes augmente dans la mesure où elle est reçue par une conscience adéquate et où elle détermine une attitude générale d'orientation vers l'ÊTRE. Lorsque la conscience y est éveillée, toute structure, toute forme, peuvent apparaître soudain, en un éclair, dans une nouvelle lumière, à ce « regard de l'ÊTRE ». Il la fait briller, hors du temps qui, dans cet intemporel, est en fait le sien.

Deux choses peuvent se révéler à la conscience grâce au regard de l'ÊTRE : l'idée d'une forme supratemporelle et son caractère immanent de transformation. Le regard de l'ÊTRE rend toute forme transparente à l'Être essentiel qui l'habite et parfois à la voie qu'elle a parcourue dans l'espace et le temps. Ce dont on prend conscience par la perception d'une forme marque d'autant plus la façon de ressentir la vie elle-même que celle-ci se trouve déjà sous le signe de l'ÊTRE. Toute l'existence peut devenir transparente à l'apparition de cette idée intérieure et à l'ordre de croissance qui la régit.

Tout ce qui vit obéit à un ordre secret de croissance, naît conformément à cet ordre, tend vers sa réalisation puis décline et meurt. Pour le regard naturel ce déclin est synonyme de mort. Dans la mesure où un homme est ouvert à l'ÊTRE, tout déclin prélude à la naissance

d'une nouvelle forme. Le moi profane s'oppose au caractère de changement de la vie. Il aspire au définitif, à ce qui est stable et qui dure. Or ceci est, au regard de l'ÊTRE, le grand danger qui menace la réalisation de notre mission qui est de porter témoignage, par l'action et par la contemplation, au caractère transformateur de la Vie. Le rapport nécessaire avec l'éternel mouvement création-libération, libération-création de la forme, qui est celui de la vie, doit aussi faire l'objet de l'exercice concernant la forme. Il s'agit toujours, finalement, du grand « meurs et deviens ». L'essence de la forme se révèle à celui-là seul qui accepte de disparaître dans l'absence de forme pour renaître de nouveau. C'est aussi le sens secret de la respiration dans l'exercice d'immobilité.

Plus un homme s'intègre à la vie surnaturelle et vit par son Être essentiel, moins il est prisonnier de l'ordre inflexible auquel est soumis le déroulement de sa vie. Il reste, tout en y vivant, pratiquement libre vis-à-vis de l'ordre spatio-temporel. Dans ce domaine il existe un exercice simple : il est possible, à chaque instant, de détacher, ou presque, un moment conscient du donné immédiat et sensoriel et de le « contempler » séparé de tout le reste. On peut aussi, dans cette contemplation, le garder pour ainsi dire suspendu. Dégagé de l'ici et maintenant spatio-temporel, il devient alors le témoin d'un autre Être — dont le rayonnement donnera une curieuse impression d'inviolable liberté.

Savoir que la vie se poursuit malgré la mort permet de dépasser l'horizon que le moi profane est capable d'admettre. Dans la mesure où cette conception devient une attitude fondamentale, la vie, même quand elle s'écoule dans le cadre de l'ordre établi, prend une autre signification. Car accepter la transformation

comme une loi fondamentale c'est voir dans le changement même l'ÊTRE au-delà du temps. Certes, bien des gens connaissent théoriquement le « meurs et deviens » qui règne sur la vie, mais ils ne l'ont pas admis intérieurement. Il peut cependant signifier une promesse à partir du moment où sa loi est acceptée comme celle de la vie même et ceci peut devenir le noyau de l'exercice. Le but de toute vie est en effet d'arracher l'homme au pouvoir du moi profane et c'est pourquoi le « meurs et deviens » est le but d'une *MÉDIATION* digne de ce nom, celle qui doit laisser s'anéantir le moi dans la profondeur transformatrice afin qu'il y renaisse.

La métamorphose par laquelle le moi se fond dans le creuset de la profondeur et où le monde des apparences se renouvelle dans l'anéantissement de la forme, tel est le but de toute méditation.

Pratiques méditatives

La voie initiatique n'est pas concevable sans la pratique de la méditation. Non seulement par la méditation bien pratiquée mais aussi par une attitude méditative fondamentale, ainsi la dimension du surnaturel — la dimension de la profondeur comme l'appelle Paul Tillich — ne pénètre pas temporairement la conscience, elle peut aussi s'y développer et la modifier.

Méditer ne signifie pas « faire », être actif, mais « accueillir ». Étymologiquement ce mot vient de « *meditari* » et non de « *meditare* ». Il signifie se laisser envahir totalement, jusqu'au centre, sans exercer d'activité. Dans l'attitude méditative on renonce à ce qui

est orienté vers un travail, vers une performance, et on s'abandonne à un acquiescement intérieur. Méditer n'est pas non plus se concentrer sur quelque chose mais se recueillir par l'effet de quelque chose, grâce à quelque chose. Ce n'est pas une discussion, c'est une union. Certes, au commencement de tout exercice, il y a une *concentration,* un *effort pour sortir du temps,* du moment, un *retour en soi-même de tous les sens.* Mais la méditation, l'état de méditation commence quand la concentration est déjà assurée.

La méditation n'est pas l'observation d'un « vis-à-vis », que ce soit une image, un mot, une pensée. Elle n'est absolument pas une argumentation, une explication sur quelque chose de déterminé. C'est devenir « un » avec quelque chose, quelqu'un. C'est pourquoi la manière de méditer est plus importante que le contenu de la méditation — à condition que celle-ci soit exercée « sur la voie » et non pas dans n'importe quel but, par exemple celui d'apprendre à se concentrer.

Si la finalité de la méditation, et d'ailleurs de tout exercice sur la voie, est de devenir transparent à l'ÊTRE et si cette orientation vers le surnaturel détermine l'attitude fondamentale qui y conduit, le fait de suspendre l'activité de la conscience objective est plus important que le sujet de la méditation. Le recueillement méditatif suspend l'analyse objective, et cette disposition détache du multiple qui occupe la conscience superficielle au profit de la plénitude *QUI NOUS ATTEND DANS LA PROFONDEUR.* Quel que soit, au départ, son contenu, la méditation permet à l'homme de percer cette épaisseur objective et temporelle. Un sentiment de soi nouveau naît d'une disposition si différente qui fait découvrir la profondeur sans contenu. Si le méditant en a le courage, il peut alors se dépouiller d'une croyance vidée de sa substance et la renou-

veler grâce à la plénitude spirituelle qui lui est maintenant accordée. Le « *meditari* », l'irruption du surnaturel jusqu'à son centre, conduit enfin l'homme au fond de son âme. C'est un retour aux sources. Quand le méditant réussit ce retour à la profondeur, il entre dans un domaine mystérieux qui fait plus que l'accueillir et le libérer des tensions de la surface. Elle engendre en lui une nouvelle forme et lui permet de revenir ensuite au monde avec des forces renouvelées. « Le havre de la profondeur », où nous sommes toujours attendus, peut représenter deux choses : soit la libération définitive, soit le lieu d'un nouveau départ. Ce qu'il devient réellement dépend de ce que l'on cherche : ou bien le retour final, la rentrée définitive dans la patrie, ou bien la régénération qui prépare un nouveau départ. Revenir à la source spirituelle peut être une fin bienheureuse ou la promesse d'un renouveau.

Il faut manquer d'expérience et tout ignorer de la méditation pour dire, comme on l'entend souvent, que la pratique méditative, par exemple l'assise silencieuse, est une fuite du monde. D'abord il ne s'agit pas de fuir le monde mais de s'en distancer, condition préalable d'une authentique maîtrise[30]. D'autre part l'union avec le UN n'est pas du tout nécessairement un anéantissement « définitif ». Elle peut être l'origine d'une nouvelle façon d'accepter et d'aborder l'univers, de lui donner forme et de préparer ainsi la naissance d'un homme conforme à l'ÊTRE dans son rapport avec le monde.

Celui qui pratique la méditation s'aperçoit que si l'on y apporte un total oubli de soi, l'état méditatif peut, à un certain moment, se muer en une sorte d'*ACTIVITÉ*. Le mode d'action dont il s'agit ici vient d'une grande profondeur. C'est d'une certaine manière

l'« élan spontané »* bien éloigné d'un agir centré sur le moi volontaire tourné vers l'action objective. Dans la pratique méditative, il se produit un passage de l'état passif de libération vers une activité créatrice. L'exercice méditatif sort des chemins battus et des structures figées qui bloquent le chemin de la maturité et de la régénération comme aussi celui de la spontanéité. L'*ABANDON DU DEVENU ÉVEILLE EN NOUS LE NON ADVENU.* Or celui-ci est la source d'une existence et d'une action créatrice. A la base des exercices japonais, qui tous sont au service de la « voie », on trouve le principe suivant : une technique totalement maîtrisée qui permet au disciple de se détacher de son moi et de s'abandonner à son Être essentiel. C'est à cette profondeur, encore inactualisée, que perce l'ÊTRE. Libéré du moi possédé par l'ambition et la peur, il se manifeste dans l'allégresse d'une action ou d'un travail parfaiement accomplis. Ils ne sont pas artificiellement fabriqués. Fleurissant directement sur le sol de la profondeur ils ont un caractère de création.

Celui qui pratique l'assise immobile, le Zazen[31], dans l'esprit du Zen, peut aussi faire l'expérience de ce lien entre la libération du devenu et la naissance du non-advenu. Là non plus le méditant n'a pas recours à un contenu objectif. Il se sert seulement, dans la phase de concentration qui prépare à la méditation, de la respiration ou de rythmes comptés par exemple. Puis, vide de tout contenu, il arrive au seuil de ce quelque chose qui transcende l'ancien moi.

La perception d'une forme ne devient transparente à l'ÊTRE que si celle-ci est ressentie dans sa sin-

* En français dans le texte.

gularité, dans son aspect unique. De même que l'ÊTRE, le UN ne se révèle à l'homme que dans son individualité vivante et jamais lorsqu'on en fait une abstraction. Ainsi l'aspect numineux de toutes les formes que nous rencontrons dépend de la façon immédiate et unique dont nous en sommes touchés. C'est pourquoi, dans les rêves, le caractère numineux des images archétypiques vient du fait qu'elles sont une condensation de l'état psychique du rêveur. Inversement, une image acquiert ce caractère lorsque, par elle, naît un ordre nouveau et plus élevé et qu'elle éclaire d'une autre dimension.

Le miracle de l'ÊTRE ne se révèle que dans la singularité de l'unique. Tout ce qui est stéréotypé ou routinier, toute généralisation, l'empêche de se manifester. Cependant, l'habituel, le familier, lorsqu'ils nous touchent brusquement avec la fraîcheur de l'inconnu et avec le caractère du singulier, peuvent devenir des révélateurs de l'ÊTRE. Le son d'une cloche, déjà mille fois entendu, l'arbre que sous ma fenêtre je vois tous les jours, un geste totalement familier de l'un de mes proches, n'importe quelle chose lorsqu'elle nous frappe dans sa spontanéité primitive, dans le pur ici, maintenant et ainsi, peut devenir le porte-parole de l'ÊTRE. Et quand celui-ci nous touche, l'épisode le plus quotidien devient essentiel. C'est pourquoi il est important de développer une disposition et une forme de conscience qui, dépouillant les choses du voile de l'habitude et de leur sens conceptuel, les laissent nous atteindre directement.

Seul le côté unique d'une rencontre permet à l'UN de nous toucher. Mais ce singulier, cet unique, ne devient le témoin de l'ÊTRE que s'il est vécu et

intériorisé comme sa manifestation. L'UN, le Tout, est, dans l'ordre des concepts, ce qu'il y a au monde de plus abstrait. Pourtant, sur l'échelle de la profondeur que nous pouvons vivre, il est ce qu'il y a de plus concret. Il est la Vie telle qu'elle nous est le plus intime et le plus personnel, la Vie dans sa plus haute potentialité, sa pure force de transformation. Il est nous-mêmes en notre Être essentiel. Notre moi le ressent comme ce qu'il y a de plus profond en nous et aussi comme ce en quoi tous les niveaux de nous-mêmes sont enracinés et protégés. Dans une authentique expérience de l'ÊTRE le moi et l'Être essentiel coïncident.

S'exercer à percevoir le Un dans et par le singulier est un exercice particulier. Dans la mesure où cette disposition pénètre le quotidien, la « tonalité » de l'ÊTRE devient le contrepoint au moyen duquel, à travers tout le particulier, résonne la mélodie de cet ÊTRE. Ce caractère de singularité détermine donc le « rayonnement » de la forme qui témoigne de sa présence. Le singulier disparaît lorsque interviennent le fabriqué, le conventionnel ou l'adaptation utilitaire qui dépouillent la forme de son élément individuel. Notre propre rayonnement dépend donc de notre liberté à l'égard des habitudes, de la routine, des stéréotypes, il dépend de la façon dont nous sommes là, présents dans l'ici et maintenant, par le centre créateur de notre individualité. Une « bonne forme » authentique donne en toute circonstance cette liberté. Elle l'empêche d'être un artifice, une pseudo-liberté.

La perception du rapport entre l'Être et les principes universels ou les signes par lesquels il nous touche et l'individualité de toute forme vivante peut être la base d'un exercice spécial qui est une répétition consciente et vigilante de gestes primordiaux.

L'attention à l'égard des signes originels dont la constellation autour de l'expérience de l'Être essentiel révèle son individualité nous en fait prendre une vivante conscience. « L'exercice du dessin dirigé », développé par Maria Hippius, est le résultat de cette observation. L'élève s'y exerce, dans le recueillement, au dessin répétitif de figures fondamentales telles que le cercle, la vague, la spirale, le carré, la courbe, le rayon, la coupe, etc. Il s'absorbe ainsi dans son travail de telle manière que s'éveille en lui le principe universel de forme. S'il parvient à se faire vraiment un avec ce travail, à l'intérioriser de sorte qu'il ne soit plus accompli objectivement, cet exercice peut amener à la conscience à travers toutes les contingences historiques, l'individualité propre et unique de son Être essentiel car il porte en lui, incarnées sur un mode individuel, les figures codéterminantes de toutes les existences. Quand il les exécute en une longue répétition méditative, il amène à la lumière de la conscience l'individualité propre à son Être essentiel en une création nouvelle, libérée du vieux moi.

Par l'accueil de la forme, un rayon de l'ÊTRE peut briller et toucher l'Être essentiel de celui qui la reçoit. L'image d'une fleur peut ainsi laisser transparaître son essence, sa nature essentielle, et éventuellement apporter la perception d'une qualité numineuse qui touchera l'élève et son propre Être essentiel. Tel peut être le but d'un exercice contemplatif.

Toute expérience de la « plénitude de l'ÊTRE » est vécue comme une forme qui anime, soutient et renouvelle. Elle semble défier tous les dangers de l'existence spatio-temporelle. L'expérience de l'ÊTRE sous son aspect d'ordre et de structure est vécue sous le signe

de la lumière[32] qui illumine les ténèbres du contingent. Abandonnant l'insubstantiel, elle amène au jour l'authentique.

La lumière fait sortir de l'ombre les formes et leur ordre. Lorsque l'ÊTRE est perçu comme cet ordre surnaturel, sa clarté pénètre l'existence et fait apparaître un sens qui est au-delà du sens et du non-sens du monde. La lumière agissant ici n'est pas une clarté sur quelque chose, c'est un état de lumière, un « être-dans-la-lumière ». Témoin de l'ÊTRE, cet état s'affirme d'autant plus qu'il luit au milieu des ténèbres de notre vie temporelle. A certaines heures étoilées, l'ÊTRE se manifeste ainsi comme un sens plus haut que le sens et l'absence de sens et, contre toute attente, il délivre l'homme du désespoir et de l'absurde.

Chaque fois que l'on se trouve en état de transparence, la vie est placée sous le signe d'un autre ordre et celui-ci brille au sein du désordre du monde. L'homme peut alors se « voir » lui-même aussi dans une autre lumière qui l'élève au-dessus des ténèbres de sa vie. C'est cet état qui lui fera le mieux saisir combien la transparence est liée aussi à sa forme corporelle intérieure. Il peut se sentir plus ou moins intimement intégré et unifié. Il faut s'exercer et apprendre à observer lucidement son état corporel, à voir dans quelle mesure la forme intérieure s'avère juste. Lorsque intérieur et extérieur sont vraiment à l'unisson, que l'on est à l'extérieur (par le corps) tel que l'on est à l'intérieur (par l'esprit), il est possible d'être « heureux et sans désirs ». L'ordre du corps extériorise et incarne alors celui de l'esprit et l'ordre de l'esprit intériorise et

réalise celui du corps[33]. L'ordre du cœur* se reflète et s'incarne dans l'ordre du corps.

Tout contact authentique avec l'ÊTRE, à travers une forme, a un caractère non seulement de libération mais aussi d'exigence. L'expérience de l'ÊTRE sous le signe de la forme, de l'ordre et de la loi comble de bonheur car elle est la promesse d'un ordre plus haut que toute existence spatio-temporelle. Elle éveille en même temps en nous la conscience du travail que nous devons faire pour accomplir la forme juste au sein de notre existence terrestre. Toute expérience d'une forme transparente à l'ÊTRE nous tire du sommeil de l'habitude pour nous mener vers un nouveau devenir et une nouvelle action.

Le numineux dans l'amour

L'exercice concernant le troisième aspect de l'ÊTRE apprend à discerner celui-ci dans son *UNITÉ* qui relie, contient et garde toute chose.

On peut être touché par l'ÊTRE en son aspect d'unité chaque fois qu'en ce monde on recherche la fusion, qu'on accueille et qu'on vit l'unité, que l'on en ressent le bonheur jusque dans la douleur de son absence. Même quand la cruauté de la vie se fait sentir dans l'abandon, la solitude et le rejet de tous. Même au cœur d'un isolement devenu insupportable, un sentiment d'union peut, paradoxalement, se lever de la

* En français dans le texte.

profondeur et malgré la froideur du monde laisser éprouver la chaleur protectrice de l'ÊTRE.

C'est d'ailleurs souvent au sein de la solitude que l'on perçoit le mieux, dans leur caractère surnaturel, les qualités spécifiques de la fusion dans l'ÊTRE. Le fait même de son absence peut rendre sensible à la qualité, au goût de sa présence. Que la solitude en ce monde se change en une protection surnaturelle est certes une expérience particulière. Ainsi quand le déchirement d'une séparation atteint l'intolérable, cet excès même peut faire éprouver l'unité de l'ÊTRE. Il ne faut pas ignorer ces instants mais être prêt, au contraire, à en reconnaître la qualité surnaturelle particulière, à les recevoir, à s'ouvrir grâce à eux encore plus largement à l'ÊTRE.

Les situations exceptionnelles ne sont pas l'unique possibilité d'une expérience de l'ÊTRE dans le lien d'unité venu de la profondeur. Son approche peut déjà être sensible chaque fois que l'homme échappe à l'isolement d'un moi toujours inquiet, toujours sur la défensive, chaque fois donc que l'affirmation du moi se change en don de soi. Quand, par pauvreté de contact, on se sent par moments comme coupé de la vie, si l'on renonce alors à l'attitude définitive du moi pour s'engager affectivement vis-à-vis de l'autre, une chance peut être donnée de sentir tout à coup la présence de l'ÊTRE dans son aspect de lien et d'unité.

Toute véritable relation d'union avec quelque chose ou quelqu'un contient un élément qualitatif, un noyau numineux, dans lequel résonne l'unité de l'ÊTRE. Par lui l'impression actuellement vécue et sa signification s'élèvent au-dessus du niveau épisodique spatio-temporel. Une vague d'intensité chaleureuse, venue de la profondeur, porte celui qui éprouve ce sentiment d'unité — pour une fraction de seconde peut-être mais

sans erreur possible — dans une autre et plus vaste réalité.

Le domaine où plus qu'en tout autre l'unité de l'Être dans sa qualité numineuse peut s'éveiller à notre conscience est celui de l'amour. Toute relation qui mérite ce nom comporte une chance de percevoir l'ÊTRE dans l'existence.

Chaque fois que le terme d'amour est vraiment justifié, un lien d'unité avec « l'autre » se crée — qu'il s'agisse d'une chose, d'un animal, d'un être humain ou de Dieu, ou du sujet lui-même en son Être essentiel. Et, s'il est séparé de cet autre, naît l'impulsion de se réunir à lui. La chance de goûter cette qualité numineuse sera d'autant plus grande que l'on aura appris à y reconnaître une manifestation de l'UNITÉ profonde de tous les êtres.

Ce n'est pas au moment où se réalise la fusion mais déjà dans la séparation que le sentiment d'unité possible est porteur de l'ÊTRE. Quand deux personnes qui s'aiment sont séparées, l'aspiration de l'une vers l'autre dans leur division même est chargée d'ÊTRE avec une force à la fois heureuse et douloureuse. La nostalgie de la patrie chez celui qui en est éloigné en est un exemple.

De même que la source de souffrance primordiale de l'homme est son éloignement de la vie spirituelle, son désir de retrouver cette unité est aussi chez lui l'aspiration essentielle. C'est pourquoi l'amour, où l'union et la séparation sont toujours associées, est le domaine où, dans la mesure où nous sommes inti-

mement réceptifs à sa présence, nous sommes le plus facilement touchés par le surnaturel.

La qualité de la vie n'est pas uniquement attachée à la fusion dans l'unité et au fait qu'elle délivre du tourment de la séparation. Le retour à soi-même, et le potentiel créateur qui résulte de toute union portent aussi la marque du sacré. Plus encore et avant tout autre chose, c'est la véritable « *communio* » qui représente pour deux êtres une connaissance authentique d'eux-mêmes et leur donne accès à un plus haut niveau d'unité. Mais être empli de l'ÊTRE n'est pas seulement vivre, sur un fond de séparation, un sentiment de fusion, c'est aussi le trouver dans le rayonnement de l'amour chez l'autre et y prendre merveilleusement conscience de sa propre essence. Cette forme, la plus haute de l'amour, jette une vive clarté sur toute relation humaine, sur son sens le plus profond et sur la possibilité d'intime unité avec l'ÊTRE qui nous y attend. Pour que l'appel de l'ÊTRE résonne dans une relation humaine, il faut cependant que celle-ci soit dépouillée du moindre caractère de pragmatisme.

L'amour est le meilleur guide pour mener à l'ÊTRE car il est toujours l'adversaire d'un moi dont le désir constant est d'assurer sa propre sécurité. Soucieux de sa position dans le monde, ce moi refuse de céder la place, de lâcher prise, il ne veut ni se donner ni se dévouer. Avec sa tendance à l'immobilisme, son besoin de s'enfermer en soi-même, il est le plus grand ennemi de l'ÊTRE dans le creuset duquel tout se fond et s'unifie.

La vie est riche d'instants d'union passagers et ces moments sont l'occasion d'entendre résonner l'ÊTRE en nous. Il faut seulement apprendre à les mettre à profit et, sur l'arrière-plan d'un passé contraire, à reconnaître la qualité spécifique de tout « devenir un ».

On peut s'exercer à ce sentiment d'unité en art avec son instrument, ou en travaillant avec n'importe quel outil (machine à écrire). Devenir un avec un travail ou une chose à laquelle nous nous sommes d'abord opposés au moment par exemple où l'on trouve la solution d'un problème qui a été un casse-tête, là où l'on a consacré ses efforts à vaincre une résistance quelconque — partout se présente l'occasion de sentir et d'apprécier un lien d'unité. Car toute notre existence s'appuie ordinairement sur le monde et le moi profane, et nous y sommes hors de l'unité de l'ÊTRE alors que, consciemment ou non, nous en avons constamment la nostalgie. Il y a donc partout une chance, même faible, de saisir la qualité de l'ÊTRE qui y est présente, de même que partout où nous nous sentons « chez nous ».

Il existe une façon attentive de traiter les choses usuelles, une utilisation soigneuse d'un objet familier, une démarche réfléchie sur un chemin que l'on suit tous les jours, de sorte que la docilité de toutes ces choses nous émeut profondément comme une sorte de salut de l'unité de l'ÊTRE.

Il y a l'exécution d'un travail que nous maîtrisons tout à fait, où chaque geste doit être fait de telle façon et non d'une autre, ici et maintenant. Il s'y crée un sentiment de présence, une conscience d'unité où l'ÊTRE est à l'œuvre. Certes, la forme d'attention différente, invétérée, de notre conscience du monde et du moi laisse en général cette chance passer inaperçue. Mais si l'on est intimement tendu vers la manifestation de l'ÊTRE, engagé envers lui, l'aspiration vers ces expériences prend de plus en plus de poids et toute possibilité d'union avec lui, de se sentir un avec lui, devient partie intégrante de l'*exercitium.* Être un avec ce que l'on voit, ce que l'on entend, dit, goûte, touche,

d'une façon telle que soit dépassée l'opposition entre celui qui voit et ce qui est vu, entre celui qui entend et ce qui est entendu, afin que le pur regarder, le pur entendre, remplissent la conscience et deviennent dans le langage de l'instant présent les témoins de l'unité de la profondeur.

Un autre moyen de progresser sur la voie est l'exercice du sens intérieur par les *DESSINS SANS CONTOURS.* Le crépuscule, le clair de lune, un paysage dans le brouillard, ou aussi la clarté dansante de midi où le miroitement de la lumière brouille les contours, inspirent ces dessins. Les contrastes estompés laissent vibrer un silence rempli de l'unité de la profondeur. Un exercice qui a sa place ici est de se laisser envahir par un bruit indifférencié comme le grondement d'une cascade, le bruissement indistinct de la forêt, mais aussi parfois le brouhaha confus d'une grande ville. Pour que cet exercice réussisse, il faut être déjà entraîné à un recueillement particulier, une contemplation et une écoute qui ne sont plus regarder ou écouter et grâce à cela laissent l'ÊTRE y résonner. Tous les sons de la vie se tranforment alors en une mélodie qui lui rend témoignage.

Un exercice très efficace est celui des formes dont le sens émerge par un effet de contre-forme. On en trouve l'exemple dans les dessins orientaux à l'encre de Chine. Le but de la forme dessinée est ici de faire ressortir la non-forme, celle-ci transparente elle-même à ce fond sur lequel tout apparaît pour s'évanouir de nouveau. Avec cet exercice l'homme apprend à suspendre la fixité du regard, ou l'excès de sentiment, et à les élever jusqu'à une expérience qui efface l'opposition entre forme et non-forme, monde et absence du monde, tout en les laissant subsister de manière qu'elles laissent transparaître le UN au-delà des contraires.

Il s'agit ici de ce qui n'est ni forme ni absence de forme, mais plutôt l'au-delà de l'opposition entre celle-ci et son absence.

Il paraît tout d'abord paradoxal et contraire à la sensibilité naturelle de vouloir rendre conscients en fonction de leur contenu d'ÊTRE l'union et les instants de don dans l'amour qui libèrent l'homme de son état de séparation. Une entreprise aussi audacieuse ne risque-t-elle pas d'anéantir le trésor qu'ils renferment ? Ce serait le cas si l'on prenait le terme « rendre conscient » dans le sens où l'on entend la prise de conscience objective qui est à la base de toute organisation rationnelle. Cet ordre de conscience, qui met face à face l'homme et son univers, le place en quelque sorte hors de l'ÊTRE et le rend sourd à sa voix. Un malentendu dont les résultats sont malsains revient constamment à ce propos dans certaines sectes. On y confond l'attention à l'ÊTRE avec cette observation rationnelle qui définit une notion, la classe dans un système déterminé, la mémorise, etc., afin qu'elle soit immédiatement disponible à l'intellect. On peut naturellement reconnaître pour ce qu'elle est l'expérience de l'ÊTRE que l'on vit et être conscient de son importance, mais une pareille reconnaissance est justement un « devenir un » dans la lucidité et non une définition qui met l'objet à distance. Il convient ici de préciser le sens de « prendre conscience ». Il y a deux manières de percevoir, l'une qui classe en concepts, l'autre qui intègre ce que l'on a vécu dans le « corps de la voie » et fait professer l'intériorisation de l'ÊTRE.

« Essayer de saisir l'insaisissable n'anéantit pas la qualité d'ÊTRE quand la lumière de la conscience tient son origine de la dimension qui est celle de l'expérience dans sa plus haute potentialité. C'est alors

la lumière qui pénètre l'ombre intérieure et devient le centre de cristallisation qui assemble et conserve le trésor d'une expérience sensible au-delà du sensible. La profondeur maternelle apparaît à l'enfant immature et lui devient transparente. Avec la conscience d'un ordre supérieur naît « l'esprit spirituel ». Et ainsi se crée une filiation entre la lumière primordiale et l'homme » (Marie Hippius, *Transcendenz und Erfahrung*).

L'homme qui se forme par la voie, qui s'y structure, possède un « ordre de devenir » qui lui est propre. Par celui-ci il peut, à chaque instant de son existence, prendre conscience de son niveau, de la valeur de sa position. Ce n'est pas là quelque chose qu'il possède objectivement mais l'expression de son intégration intérieure à la voie. Le mode de connaissance qui conserve le contenu d'ÊTRE d'une expérience ne déforme pas celle-ci mais au contraire l'approfondit. Elle éclaire et complète l'ordre intérieur. C'est une prise de conscience qui accroît l'ouverture à la grande Vie. En mûrissant, l'homme devient capable de la laisser agir afin de le transformer. Il arrive aussi qu'un homme resté au niveau de la conscience objective s'ouvre cependant à la profondeur. Ainsi lorsque dans la pratique de la méditation, par exemple le Zazen, il est constamment attentif à garder la position juste et que, tout en étant « ailleurs » par sa conscience profonde, il ressent malgré tout les signes qui prouvent la justesse de son comportement général. Il est alors fortifié intérieurement, il éprouve une chaleur physique, une légère vibration de la colonne vertébrale, une clarté de l'esprit, il se sent plein d'amour. Tout cela d'une façon discrète mais en « vagues » indiscutables qui indiquent une modification progressive de tout son état et qui remplit ce méditant de la plénitude, la lumière et la

chaleur de l'ÊTRE et l'élèvent au-dessus de son état habituel. Les progrès accomplis par la faculté d'observation font partie de la croissance intérieure vers la « forme » juste, celle qui rend l'homme plus transparent à l'ÊTRE, c'est-à-dire toujours capable d'en ressentir la plénitude spirituelle, l'ordre et l'unité et de lui porter témoignage dans le monde. S'exercer à reconnaître le contact de l'ÊTRE, à traiter avec respect et sérieux le numineux dans le domaine des qualités sensorielles, des formes et de l'amour est une attitude constante du méditant, du début à la fin de son chemin initiatique.

Tout ce que nous vivons par nos cinq sens et percevons comme une image significative est préordonné et surordonné au sens spirituel de la vie. Le mot « sens » désigne donc à la fois le sens que l'on peut reconnaître et que l'on doit réaliser, comme aussi l'organe au moyen duquel ceci se produit. Le but des exercices est d'ouvrir les yeux du méditant à la plénitude, l'ordre et l'unité de l'ÊTRE, à la qualité par laquelle le numineux le touche et, enfin, de nous conduire à percevoir la forme où s'enracine l'amour de l'ÊTRE au milieu des dangers, de l'absurde et de la cruauté du monde.

Le sens que la vie peut avoir et les sens avec lesquels on saisit celui-ci coïncident depuis toujours et pour toujours. Tant que, et dans la mesure où l'homme est présent à l'ÊTRE, sa façon d'être « là » exprime la présence de celui-ci. De même que le moteur de notre quête est la chose même que nous recherchons, cet ÊTRE lui-même est à l'œuvre dans toute aspiration

de l'homme vers lui. Et quand l'aspiration est totale, celui qui se tourne vers l'ÊTRE et l'ÊTRE lui-même coïncident. Le sens de la Vie agissant, illuminant et unissant toutes choses, le sens primordial de la Vie donc est la Vie elle-même.

LE FRUIT

ALTRUISME
L'HOMME ET SON PROCHAIN

Le prochain : à l'époque qui est en train de prendre fin ce mot sonne mal. Il ne s'accordait — et ne s'accorde toujours pas — avec l'esprit d'un temps dominé par le rationnel, cet esprit dur et sans âme où le cœur n'a pas sa place. L'altruisme paraît trop chaleureux, un peu amollissant même. Il évoque la pitié et ce mot crée un malaise. D'abord parce qu'il nous rappelle quelque chose que nous aurions dû pratiquer et que nous avons négligé, et aussi parce qu'on n'accepte plus la pitié mais seulement ce qui vous revient de droit.

Pourtant quand l'homme se retrouve lui-même, il découvre en même temps le prochain comme un partenaire et comme un devoir. La vie humaine se déroule sous la forme d'appels et de réponses : d'univers à univers, d'un être à un autre être. Peu de gens comprennent cependant qu'au-dessus de cette relation d'appel et de réponse entre l'homme et le monde, il y a l'appel de Dieu : « Où es-tu Adam ? » A peu de gens aussi il est donné de saisir que seule la réponse à cet appel de Dieu fait l'homme tout à fait lui-même. Nous devons redécouvrir que la relation entre l'homme et l'ÊTRE surnaturel est l'élément déterminant d'un rapport juste au sens le plus profond du terme. La vie humaine n'atteint son plein épanouissement que si la relation avec le prochain remplit son véritable objectif :

l'ouverture au surnaturel en ce monde. Il y a pourtant des références.

Si l'on cherche à définir un rapport humain juste, cela paraît d'abord impossible car nous avons affaire à une multiplicité de relations diverses dont chacune possède sa propre problématique. En dehors de la spécificité personnelle de chacune, une relation entre parents et enfants par exemple est fondamentalement différente de celle entre époux. De même il existe une relation médecin-malade, directeur-employé, professeur-élève, prêtre à fidèle, etc. Chaque fois, malgré tout, quelque chose d'analogue se retrouve dans cette diversité.

Quels que soient les conditions personnelles, le rôle, la situation particulière, chaque fois qu'un homme en rencontre un autre partout, en tant qu'homme, ils sont responsables l'un de l'autre. Quel que soit notre rôle, nous nous trouvons toujours en face d'un être humain avec ses élans, ses devoirs, avec son désir de devenir une certaine personne déterminée, libre de se manifester comme telle. Toute rencontre humaine est celle de la Vie et en chaque Être essentiel la vie surnaturelle est aussi présente. Ainsi, dans le réseau de toutes les relations humaines se trouve une possibilité d'échange, la chance de s'ouvrir, ou de se fermer, à la manifestation d'une Vie supérieure, d'aider l'autre à remplir une tâche qu'il peut soit accomplir soit trahir.

Se montrer le prochain de l'autre c'est en définitive l'aider à être ce que, à sa manière, il doit être pour vivre, manifester et protéger la vie surnaturelle. Et la possibilité que cela représente ne devient évidente que si l'on a présent à l'esprit l'ÊTRE en sa trinité. Celle-ci est l'a-priori de toute vie en ce monde, de la vie

humaine elle aussi. Toute révolte, entre autres celle de la jeunesse actuelle, représente le besoin de véritables conditions qui permettent à la trinité de l'ÊTRE de se manifester dans le monde pour le maintenir, lui donner son sens, le protéger.

Chez l'homme la grande Vie se dévoile, en tant que forme primordiale de la plénitude, comme l'aspiration vers un certain ordre et la tâche de le faire régner. C'est aussi la nostalgie d'un Tout embrassant et protégeant toute vie, c'est-à-dire vers l'amour. Par son Être essentiel tout être humain est déterminé par la pulsion qui le pousse à se réaliser sur ces trois plans et la détresse humaine vient du fait que ces trois aspirations essentielles sont frustrées. Il faut toujours se souvenir que le malheur des hommes vient de l'inaccomplissement de ces trois tendances.

Le désir fondamental de vivre la plénitude de la vie se heurte aux dangers d'un monde qui menace d'anéantir l'homme et qui le jette dans l'angoisse. Un comportement altruiste est ici de prendre en considération la peur de l'autre et de l'aider à la surmonter. Au désir d'ordre et d'une vie conforme à l'image qu'il s'en fait s'opposent l'injustice et le désordre du monde qui causent à l'homme détresse et désespoir. Le sens altruiste rend attentif à ce désespoir et cherche à lui porter secours. Enfin la nostalgie de communion, de protection et d'amour s'oppose à la cruauté d'un monde qui isole l'homme. Se conduire avec altruisme signifie compatir à la solitude de l'autre et l'aider à en sortir. Dans l'un ou l'autre des rôles où l'on a l'occasion de rencontrer l'autre, une de ces difficultés est toujours présente et, avec elle, la possibilité d'essayer d'y remédier.

Il ne peut y avoir de sens de la communauté quand la théorie et la pratique font de l'homme une chose, un objet, un fragment d'univers. Quand un spécialiste, par exemple, traite son malade comme « un cas », ou quand, dans le monde du travail, on ne voit en un homme qu'un instrument de production ou, s'il est fonctionnaire, un rouage dans l'organisation administrative. Quand en pédagogie le professeur voit l'élève et non l'être humain, c'est-à-dire le sujet.

Ce sujet, en tant que personne, est inséré dans un réseau de coordonnées dont l'ordre et la valeur ne dépendent pas de la raison seule, ni des exigences du monde. Une vision humaine met le sujet qui souffre et espère au centre de la vie. Là il s'agit d'une promesse qui doit s'accomplir, d'une souffrance qui doit être adoucie, de l'échec ou de la réussite d'une réalisation de soi-même. Les valeurs qui sont en jeu sont, en un mot, la croissance et la maturation sur le chemin intérieur : se comporter de façon altruiste c'est accompagner l'autre sur la voie intérieure.

Cette attitude, ce comportement varient et se concrétisent de différentes façons selon les degrés de l'évolution humaine. De même aussi la perception trinitaire de l'être vivant correspond aux différents besoins fondamentaux de l'enfant, de l'adulte et, enfin, de la personne déjà avancée dans la maturité. Chaque degré représente des espoirs et des besoins différents.

L'enfant vit au niveau prémental, encore inséré dans le Tout primordial de la vie. Il est encore tout autrement ancré dans l'ÊTRE et tant que son sens de la vie n'est pas perturbé, sa confiance en elle est toute naturelle, sa croyance en un ordre conforme à ses désirs et à son sentiment de protection est inconditionnelle. Les parents remplissent leur devoir de dévouement envers l'enfant lorsque leur attitude

répond à l'attente essentielle de celui-ci. Le contact avec l'ÊTRE se perd quand — pour ne citer que l'attitude pernicieuse la plus fréquente — une trop grande sévérité brise le sentiment de confiance naturelle de l'enfant en la puissance protectrice de la vie. Ou encore lorsque le schéma éducatif n'accorde aucune compréhension à l'individualité propre de l'enfant et empêche un développement conforme à son Être essentiel. Le lien se perd aussi lorsque, déçu dans son besoin fondamental de protection, le petit d'homme est rejeté et renvoyé à lui-même. Devant un monde glacé, il a alors recours à des modes d'adaptation et des mécanismes de défense qui permettent de s'accommoder tant bien que mal des circonstances, mais refoulent toutes les impulsions spontanées de l'Être essentiel. Dans la plupart des cas, ces formes artificielles d'adaptation prennent racine dans un sentiment d'incertitude et d'insécurité causé par une mauvaise attitude affective des parents et le sentiment qui y répond chez l'enfant. Les *NÉVROSES* qui manifestent la peur de la vie, les sentiments de culpabilité et les difficultés de communication sont causés par des expériences faites dans la petite enfance, d'un sentiment d'opposition à des forces contraires. Lorsqu'à l'inverse on rencontre quelqu'un qu'aucune circonstance ne peut ébranler et dont la confiance dans la vie résiste à toutes les injustices, qui supporte la solitude sans en ressentir une impression d'angoisse et d'abandon, c'est que l'enfance a apporté ici une satisfaction des besoins primordiaux... ou que, dans la maturité, les racines perdues de l'Être ont été redécouvertes.

Les carences parentales ou, plus tard, des expériences cruelles ne sont pas les seules causes d'éloignement de l'ÊTRE. L'évolution naturelle comporte par elle-même un facteur de danger pour une union originelle

avec celui-ci. Le développement de la conscience rationnelle implique en effet une évolution dans laquelle l'homme doit s'appuyer sur lui-même en face d'un monde indépendant de lui, dont il se sent le maître ou le serviteur. Le moi fait partie de la nature humaine et, quel que soit le lien originel avec la vie surnaturelle, il est nécessaire à une pleine conscience de soi, indispensable aussi à l'assurance nécessaire pour s'affirmer et faire face à la vie au moyen de ce que l'on a, sait et peut. C'est pourquoi l'altruisme comprend aussi une aide à l'enfant qui grandit afin qu'il devienne actif et efficace, qu'il soit préparé à ses rapports et à sa participation à la communauté, à sa réalisation et à son affirmation de soi. Le développement du moi dépend tout particulièrement de différents facteurs altruistes. Le découragement le freine autant que la mollesse. L'altruisme représente donc ici une confiance qui encourage, l'éveil amical du dynamisme et la possibilité de croissance grâce à l'affrontement progressif d'obstacles appropriés. La pédagogie est l'art des affrontements productifs.

Le facteur décisif dont dépend une réalisation du moi réussie est le « oui » à la vie qui soutient la force et la résistance vitales.

La force-racine de toute existence humaine, le divin « élan vital » qui porte toute chose et la conduit jusqu'au but de son destin, s'exprime chez l'homme par ce oui spontané et inconscient à la vie. Mais il ne peut être vraiment sain et créateur que s'il est l'acceptation consciente de l'existence. Ce oui naturel de l'homme sain est mis en question quand les forces qui soutenaient son enfance ont contrarié la réalisation de ses désirs primordiaux. La spontanéité de ce oui à la vie est en danger quand l'enfant n'a pas été bien accueilli, ou qu'il a vécu des conditions traumatisantes dans

lesquelles il s'est senti mal accepté, mal inséré, blessé ou rejeté et qu'il a éprouvé une impression décourageante d'incompréhension, un manque d'amour qui l'a rejeté sur lui-même. Un climat salutaire est celui où, dès l'enfance, on s'est senti pris au sérieux, compris et accepté dans toutes les rencontres avec l'autre, quel que soit son rôle. L'accueil positif à la vie, de même qu'une conscience de soi-même positive, dépendent toujours de l'acceptation ou du refus qui l'ont accueilli dans le monde. Le prochain est coresponsable de cette conscience de lui-même.

Celle-ci a trois racines correspondant à la trinité de l'ÊTRE présent en nous par l'Être essentiel. En d'autres termes, la trinité de l'ÊTRE apparaît sous trois aspects de la conscience de soi : la conscience de sa force, celle de sa valeur et celle du « nous », de la communauté.

Quand il a été possible à l'homme de garder dans l'enfance son lien originel avec l'ÊTRE, il conserve constamment le sentiment de sa propre force, c'est-à-dire cette confiance en lui-même et en la vie dont aucune menace du monde ne peut le dépouiller. De même, lorsqu'il peut développer librement son individualité, le sentiment de sa valeur ne dépendra pas de l'appréciation des autres et ne sera pas détruit par le dédain qui lui sera éventuellement opposé. Enfin, la conscience constante d'un lien essentiel avec le Tout et avec les autres êtres continuera à le porter à travers toutes les conditions qui, dans la vie, le condamneront à la solitude. Il conservera toujours un sentiment de contact fondamental. Ainsi la conscience de soi-même, qui rend indépendant du monde grâce à l'Être essentiel, dépend du comportement altruiste juste des per-

sonnalités clés que sont les parents et de la façon dont l'enfant a pu conserver intact son enracinement dans l'ÊTRE.

La croissance de l'enfance à l'âge adulte amène, avec la formation du moi, un relâchement du lien avec l'Être essentiel qui est, lui, indépendant de ce monde. Il faut que ce moi devienne capable de s'affirmer, en théorie et en pratique, dans un univers auquel il est de plus en plus assujetti. La partie sera plus difficile à jouer si, dès l'enfance, il a déjà perdu son contact originel avec l'ÊTRE. A ce niveau un comportement altruiste consiste à l'aider à répondre aux trois désirs fondamentaux de la vie telle qu'elle s'exprime dans le moi profane. C'est donc aider l'autre à s'assurer la sécurité, à donner un sens à sa vie, à s'intégrer par son travail au service de la communauté et à s'y créer des contacts. Ces formules abstraites exigent pour chaque cas individuel un mode de réalisation différent. Cependant, chaque rôle, chaque situation offre la possibilité d'accomplir vis-à-vis du prochain la tâche altruiste. Il suffit de la garder présente à l'esprit. Mais ce devoir de solidarité n'épuise pas encore, et de loin, les chances et les devoirs envers autrui.

L'homme n'est pas identique à son moi profane et il ne devient vraiment totalement lui-même que dans un lien conscient avec son Être essentiel. La vraie tâche d'aide à autrui ne peut être accomplie que sous le signe de l'ÊTRE surnaturel. On doit donc distinguer entre la responsabilité envers le moi dépendant du destin et de ses nécessités, et celui que commande l'Être essentiel voilé ou refoulé du prochain. Il s'agit donc d'accompagner celui-ci sur le chemin de sa maturation.

Il n'existe aucune relation, que ce soit dans la famille, ou dans le monde extérieur ou professionnel,

qui ne donne une chance de se rendre utile à l'autre dans ses difficultés pratiques, mais aussi de l'aider et de l'accompagner sur la voie de son Être essentiel. Pourtant, préoccupés que nous sommes de lui rendre service sur le plan matériel et social, nous risquons toujours de négliger ce dernier aspect. Cela se remarque déjà dès l'enfance quand, absorbés par leurs devoirs de parents, ceux-ci ont tendance à ne voir dans l'individualité de leur enfant qu'une « bizarrerie », un facteur perturbant. Ils négligent alors trop souvent le développement spirituel conforme à l'ÊTRE en faveur d'un système d'éducation stéréotypé. On retrouve cette situation malsaine lorsque, plus tard, l'autorité ne tient compte que du rôle social et néglige ainsi le facteur décisif d'un développement humain. L'aspiration secrète qui exprime le plus profond besoin de l'homme, c'est-à-dire laisser à son Être essentiel la place de s'épanouir, reste insatisfaite. Seule une fraternité en l'ÊTRE permet à une véritable empathie de réaliser son objectif : aider l'autre à franchir les barrières qui nous enferment douloureusement dans une réalité sans issue. Notre époque présente là une vraie opportunité et, en un certain sens, nous impose un nouveau devoir.

L'objectif recherché jusqu'ici était le simple épanouissement de la personnalité. Il s'agit aujourd'hui de devenir une « personne ». Une « personnalité accomplie » se réalise lorsque, non content de vivre dans la sécurité, on cherche en outre à rendre service à la société. On devient cette personnalité lorsque l'on peut être le garant responsable des valeurs reconnues. Faillir à ce devoir c'est alors perdre l'honneur. La liberté humaine est ici celle de l'esprit qui exige l'oubli de soi et la maîtrise d'une nature élémentaire, dominée

par le petit moi, en faveur du service désintéressé de la communauté. Cette forme de dévouement constituait jusqu'ici la plus haute valeur car la tâche accomplie en servant avant tout la société revêtait le sens le plus profondément humain. En aidant à soutenir et à protéger le tout, on assumait la responsabilité de son noyau transcendant.

Lorsque la société se transforme en systèmes organisés où, pour y subsister, l'homme est obligé de dissimuler son humanité jusqu'à la rendre méconnaissable, le service de la collectivité perd son sens métaphysique. Le monde n'est plus que le domaine des sens ou celui de l'efficacité pratique. Chacun y est réduit à sa propre individualité. Mais c'est aussi le moment où intervient le véritable devoir d'altruisme. Cela d'autant plus que l'éveil de l'homme à l'ÊTRE naît justement de sa négation par le monde. Un trait particulier à notre temps est qu'il s'intériorise dans la proportion même où, rejeté par les forces du monde, il se heurte aux barrières que lui impose sa conscience profane, et se laisse toucher par l'ÊTRE. Une aube nouvelle semble donc se lever aujourd'hui et éclairer d'une brillante lumière un paysage jusqu'ici baigné de clarté lunaire. La vraie tâche qui incombe à l'esprit altruiste commence là et c'est aider l'autre à découvrir en lui-même le royaume de la vie spirituelle et à s'élever au niveau d'humanité d'une véritable personne, c'est-à-dire d'un sujet transparent à l'ÊTRE et capable de le manifester en ce monde dans l'éclat de sa vitalité, dans le rayonnement de sa forme inaltérée et dans le bienfait de son action.

Le sentiment altruiste du médecin

Toute thérapie reflète une certaine vision de l'être humain et de sa destinée en ce monde. Un changement de conception à ce sujet modifie donc le sens de la thérapie et, par là même, de la notion de santé. Cela se remarque dans la position prise devant la crise de la médecine occidentale actuelle. D'une part la rationalisation de la vie — et aussi de la médecine — atteint aujourd'hui son paroxysme et, d'autre part, une réaction commence à s'élever, jusque dans le cabinet du médecin, contre la dépersonnalisation de la vie et de l'homme en tant que sujet. L'art de guérir se trouve ainsi devant une nouvelle tâche.

Le processus de rationalisation de la vie et de la médecine n'est pas encore arrivé à son terme. Les méthodes médicales scientifiques se développent et s'affinent. Elles rencontrent sans cesse de nouveaux et sensationnels succès. Malgré cela, médecin et patient se rencontrent de moins en moins d'homme à homme. Au lieu d'une relation personnelle on trouve, dans une proportion de plus en plus effrayante, des rapports neutres entre organisations désincarnées : teams de spécialistes et de scientifiques, syndicats de médecins face à des groupements de patients et des assurances à l'approche juridique et indifférente à l'individu. Le fonctionnement de la « santé organisée » est de nos jours un système étranger à la personne humaine comme d'ailleurs ceux qui règnent sur toute la vie sociale, de la circulation à l'économie et l'industrie. Le mot santé ne représente pas autre chose ici qu'une efficacité sur laquelle on peut s'appuyer, celle qui permet à l'homme de répondre aux exigences impersonnelles d'un monde pragmatiquement programmé.

En face d'une société inhumaine gérée selon des principes purement rationnels et qui considère l'homme comme un objet, celui-ci s'éveille un beau jour à son état de sujet. L'homme pense à sa situation d'homme et l'homme à celle de personne qui veut être considérée comme telle. La pratique médicale actuelle amorce d'ailleurs un tournant vers la médecine de la personne.

A la vision dominée par la raison et à la conscience orientée vers le monde l'homme apparaît comme une chose et est traité en conséquence. Pour la médecine traditionnelle la maladie est quelque chose de somatique et l'on doit observer les troubles physiques avec un recul scientifique, les traiter impersonnellement comme des cas, le but étant de redonner au patient la capacité de « fonctionner » de nouveau le plus vite possible et sans complications.

Sans aucun doute l'homme fait aussi partie de l'univers et doit, le cas échéant, être considéré en fonction de celui-ci. Pourtant, dans son intégralité, il est autre chose et plus qu'un fragment d'univers, une pièce détachée à réparer. Il est un sujet personnel et ce qui, en lui, peut être rationnellement saisi et soigné ne constitue qu'un élément de sa totalité. En fait, si l'on veut le comprendre et l'approcher correctement, même ce qui est rationnellement saisissable en lui doit être appréhendé sous l'angle personnel.

Le système de coordonnées dans lequel vit l'homme en tant que sujet individuel n'est pas le « monde » soumis aux lois causales et déterminé par le spatio-temporel. Devant le monde extérieur de l'objet se trouve son vis-à-vis intérieur de sujet. Celui-ci se vit sur trois plans. Le plan inférieur concerne sa nature physique qui, de la naissance à la mort, est soumis aux lois biologiques. Le second est celui de son moi

naturel. Ce qui compte pour lui est la souffrance et la délivrance de la souffrance, la promesse et la réalisation de son propre moi. Dans son espace personnel et son temps intérieur, par la peine et la joie, le succès et l'échec, la croissance humaine se produit dans le corps de destin de son moi. Toujours en quête d'une vie exempte de douleur, assurée et heureuse, il lutte contre la destruction, le désespoir, la solitude et la mort. Ce moi est dépendant de « l'autre », d'un rapport compréhensif, amical et aidant du « toi ». Au niveau médical, il demande un examen approfondi et bienveillant de ses problèmes. Au troisième niveau, l'homme transcende le monde naturel de son corps et aussi de son moi profane en faveur d'une autre tâche. Par le lien avec la vie surnaturelle il recherche l'épanouissement de son Être essentiel. Ceci met le médecin devant une autre obligation.

De nos jours le médecin doit reconnaître que la « personne en devenir » ne souffre pas seulement dans son moi naturel, que son travail dans le monde et au service de la collectivité et la manière dont il s'en acquitte ne sont pas seuls en cause. Sa détresse la plus profonde résulte de l'insatisfaction de son Être essentiel cherchant à se manifester malgré les obstacles, fût-ce dans des conditions difficiles ou douloureuses. Cet Être ne fait pas rechercher simplement la compréhension affective, il demande aussi un appel, une direction, un accompagnement sur le chemin intérieur, et cela chez le médecin lui aussi.

La finalité de l'homme, en tant que personne, s'accomplit en une transformation sans fin qui, de l'état de sujet où il se vit en *subjectum mundi,* le mène à celui de *subjectum Dei.* Réaliser ce destin représente sa loi

personnelle fondamentale. Pour que l'on puisse parler d'une médecine de l'homme, il faut que le patient soit traité non comme seulement un cas mais dans un esprit de compassion humaine. Le médecin doit donc étudier avec soin les malaises qui touchent le moi profane mais il lui faut encore considérer le malade sous l'angle de cette loi personnelle fondamentale et, dans le cadre de ses capacités médicales, l'accompagner aussi sur la voie de la personne.

Alors que jusqu'à présent la notion de bien-être ne concernait que la capacité humaine de réussir, efficacement et sans souffrance, en ce monde, la médecine de la personne étend sa conception de la santé à la totalité de celle-ci. Cette notion nouvelle de « santé totale » désigne un état d'esprit où l'homme, conformément à l'exigence de son Être essentiel, n'abandonne plus jamais la voie qui, par une constante métamorphose, le mène à l'état de *subjectum Dei.* Il n'est plus seulement « en ordre » par rapport au monde extérieur, dirigé par et vers celui-ci, mais par rapport à Dieu, orienté par et vers lui. Chaque fois qu'il s'agit de la vraie conception de l'homme en tant que personne, ainsi comprise, la médecine qui traite la personne humaine est fondamentalement religieuse, c'est-à-dire « initiatique ». Cela ne signifie pas qu'elle soit attachée à une religion ou une confession déterminées. Cela ne veut pas dire non plus qu'elle ajoute au diagnostic ou à la thérapie classiques une méthode ou des pratiques religieuses. Quelle que soit la maladie dont souffre le patient, cela implique pour le médecin la nécessité de garder présent à l'esprit le noyau surnaturel de son malade et, dans le cadre de ses capacités médicales, d'adapter les soins donnés à la loi personnelle fondamentale de celui-ci.

La médecine de la personne est autre chose que la psychologie appliquée. On peut passer à côté de l'homme, en tant que personne, aussi bien dans un traitement biologique et physiologique que par la psychologie. C'est le cas chaque fois que, tout comme le médecin spécialiste, celle-ci a pour seul but de rétablir une activité extérieure normale et sans problèmes. Tout traitement qui ne concerne que les seuls besoins du moi profane et ne vise qu'à assurer la sécurité d'une existence sans souffrance néglige l'Être essentiel de l'homme et manque ainsi à son vrai devoir. Il existe aujourd'hui une médecine et une thérapie qui empêchent l'homme de guérir car elles le poussent vers une « bonne santé irrémédiable »[34].

Chaque maladie dérange ou détruit le plan et l'ordre dans lesquels se meut l'homme en son moi naturel. Mais, s'il est certain que la souffrance perturbe toujours le « *subjectum mundi* », elle représente tout aussi certainement pour lui une chance de transformation en « *subjectum Dei* ». Plus une maladie survient brusquement dans la vie de quelqu'un, plus son moi naturel se cabre devant elle. Pourtant, par son zèle et son désir impatient de se retrouver le plus rapidement possible actif et libéré de sa souffrance, il entrave l'action bienfaisante des forces qui agissent dans le secret et il reste en même temps sourd à la voix de son Être essentiel. Celui-ci ne recherche jamais la disparition des symptômes de troubles mais il tend, à travers eux, à modifier l'homme dans le sens de sa maturation et à faire progresser tout entier le sujet. Une attitude crispée dans l'affirmation de soi-même et l'efficacité profane est non seulement la source psychologique de la plupart des maladies mais elle est

aussi un obstacle à une vraie guérison. La libération d'une tension fait donc toujours partie du devoir médical.

Pour le médecin conscient qu'il ne doit pas se conduire vis-à-vis de son patient seulement comme un partenaire de son moi naturel mais qu'il ne doit pas perdre de vue sa situation de « personne en devenir », la maladie, quelle que soit sa nature, comporte des possibilités et des tâches toutes nouvelles. Les forces surnaturelles de son Être essentiel s'éveillent lorsque le patient est justement au bout de ses ressources d'entendement et de résistance. S'il sait les accueillir elles commenceront leur travail de guérison. Lorsque le malade est capable de s'y abandonner, la source spirituelle qui le ramènera à la santé peut jaillir des ténèbres de l'incompréhension et de l'impuissance. Le rôle du médecin sera d'aider le malade à se conduire courageusement, à rester calme et confiant au lieu de s'opposer à l'incompréhensible et de se révolter contre lui. Seul y est apte le praticien qui connaît par expérience personnelle l'inexplicable travail de l'esprit. Le médecin de la personne ne fait pas seulement appel chez le malade aux forces naturelles et à la volonté, il l'aide aussi à ouvrir son cœur au flot des forces de la profondeur que la raison ne sait plus expliquer. Leur action apaise l'impatience, la tension et la peur du malade de sorte que la guérison physique, elle aussi, intervient plus vite. Connaître la puissance de cette foi confiante qui soutient et transforme le malade malgré sa faiblesse devant la maladie qui l'accable fait donc partie de la connaissance essentielle de la personne. Quand le médecin est capable de faire jaillir chez le malade la source de la confiance salvatrice et l'impulsion qui le fera progresser sur le chemin intérieur, il conduit le malade vers une guérison qui va bien au-

delà d'une simple libération de la douleur et du rétablissement de l'activité fonctionnelle.

Mais la médecine ainsi entendue ne risque-t-elle pas de dépasser les limites « médicales » posées au praticien ? Certainement non : il remplit alors au contraire pleinement sa tâche. Ses connaissances médicales et psychologiques, son expérience, le savoir classique qu'il a acquis ne sont nullement exclus par là. Ils sont au contraire inclus dans un ensemble plus vaste de références qui correspond à la totalité de l'homme. Subordonner l'action médicale à la loi personnelle fondamentale du malade ne crée pas une limitation mais une différenciation et un approfondissement des méthodes et des processus traditionnels de recherche et de traitement. La médecine somatique basée sur les sciences naturelles, la psychanalyse elle aussi obtiendront leurs meilleurs résultats dans la mesure même où ils tiendront compte de l'épanouissement de l'Être essentiel du sujet personnel et où sa libération et son développement représenteront une tâche qui les englobe et les dépasse. Quand la personne prend vraiment la première place dans l'attention portée au malade et dans le traitement qui lui est prescrit, la médecine traditionnelle peut atteindre une réussite supérieure — ne fût-ce qu'en surmontant la classique séparation de l'âme et du corps que l'on doit à la pensée rationnelle. Vues sous l'angle de la personne, *psyché* et *physis* ne sont pas deux réalités distinctes mais deux modalités par lesquels, en tant que sujet, l'homme s'extériorise et s'intériorise, se vit et s'exprime.

Le corps vivant n'est pas un cadavre animé. Il est la façon dont, par ses gestes, ses mouvements, l'homme-sujet vit et s'exprime dans son ensemble. Ces gestes, habituels ou passagers, peuvent correspondre à

la loi intérieure fondamentale ou lui être contraires, l'ouvrir ou le fermer à l'Être essentiel. Ils peuvent être transparents à celui-ci ou le voiler et le déformer. Le médecin qui, dans le patient, est attentif au sujet, n'observera pas seulement l'organe ou la partie malades de son corps, mais avant tout sa disposition d'ensemble. Par elle s'exprime la façon dont le sujet est « là », transparent à son Être ou prisonnier du moi et de ses contingences. Le praticien compétent reconnaîtra ainsi à la disposition générale de son malade, au rapport entre tension et détente et à la respiration si, et dans quelle mesure il est présent comme un moi impatient et anxieux ou ancré en son centre, plein de sérénité et de confiance. Dans une attitude corporelle mal centrée, dans une tension ou un relâchement excessifs, et surtout dans une respiration trop plate, il reconnaîtra le signe d'une absence fondamentale de confiance et de paix intérieures et, par là, une altération de l'Être essentiel. Il s'efforcera donc avant tout d'orienter le malade vers la détente adéquate et l'attitude juste car ce sont celles qui le rendent transparent à l'ÊTRE et libèrent les forces de guérison. Le médecin ne pourra bien traiter le patient, comme un sujet et une personne, que s'il a lui-même soumis sa vie personnelle à cette loi. Il faudra en outre qu'il considère son propre corps comme l'expression de son Être de personne, qu'il s'exerce sans répit à l'attitude voulue pour être capable d'aider, en tout genre de maladie, un patient qui ne serait plus dans l'attitude de détente et de respiration justes.

Que la médecine actuelle soit ignorante de ces choses révèle une manière trop matérielle et trop rationnelle de considérer le corps. Pourtant la tendance nouvelle du praticien vers la médecine de la personne, celle qui prête une attention plus altruiste au malade

souffrant de la trop grande importance du moi profane, ne signifie pas du tout que l'on doive renoncer à une position strictement médicale. La thérapie de la personne, au sens large du terme, s'appuie sur trois points : l'objectivité à l'égard du cas médical, l'empathie et la compassion devant l'être souffrant et l'acheminement sur la voie vers la personne. Un médecin compétent a donc :

a) Un savoir spécifique étendu, tel qu'on l'acquiert dans l'enseignement médical classique. Il l'atteste par une position objective inébranlable d'objectivité et de recul vis-à-vis du malade. Cette attitude devient excessive quand le malade devient un simple cas et que le sujet humain est négligé.

b) Un cœur chaleureux et compatissant et une approche humaine compréhensive envers celui qui souffre dans le destin de son moi. Toutefois quand cette seule considération s'ajoute à l'attitude objective, l'aide du médecin ne s'adresse plus qu'au moi naturel et au corps de destin du malade.

c) La compréhension profonde et le respect de la voie intérieure conforme à la loi fondamentale qui est le devoir personnel confié à l'homme. Le comportement général vis-à-vis du malade qui en résultera tend par-dessus tout à lui faire atteindre la maturité intérieure. A condition qu'il soit accompagné d'un sentiment de confiance humaine, il contribuera à créer le recul nécessaire à un soutien et une direction authentiques sur le chemin qui mène à la réalisation de la personne.

Le prochain dans la psychothérapie

Comme pour la médecine en général, il se produit dans la psychothérapie un « tournant vers la personne » où, d'objet, le patient devient un « toi » auquel le thérapeute s'adresse d'une façon personnelle et qu'il ne traite plus comme un cas. Le facteur humain entre là tout naturellement en jeu. Toutefois la nécessité de maintenir une distance objective demeure. Le problème est que, tout en restant sur la réserve et suffisamment distant vis-à-vis du patient, le thérapeute doit lui témoigner assez de sympathie et de chaleur humaine. Le conflit qui en résulte pour lui est d'autant plus grand que son savoir et son devoir professionnels n'autorisent pas une proximité qui pourrait troubler sa capacité de jugement objectif et comporterait en outre le danger d'une implication personnelle réciproque — d'autre part, dès qu'il se consacre sérieusement à son patient il ne peut réprimer un sentiment de compassion altruiste. Le maintien d'une attitude distante est d'autant plus difficile que, touché par la détresse de son patient, le thérapeute se sent involontairement porté à le considérer et le traiter non seulement « *lege artis* » mais à s'engager aussi humainement à ses côtés pour l'aider à supporter son destin. C'est une épreuve difficile dont la problématique fut douloureusement ressentie par Hans Trüb au moment de sa séparation — entourée d'une atmosphère tragique — de C.G. Jung.

Il a laissé à ce sujet un ouvrage, « Heilung aus der Begegnung » (« Guérison par la rencontre », Klett Verlag, 1951) où, se référant à sa propre expérience de psychothérapeute, il décrit les limites de la position objective et préconise une attitude thérapeutique basée

sur le respect de l'autre en tant que personne. On ne peut y souscrire, en théorie et en pratique, que si le psychothérapeute, s'engageant lui-même en tant que personne, subordonne tout plan de traitement scientifiquement fondé à la réalité personnelle et à la vérité individuelle de son partenaire.

L'exigence à laquelle le thérapeute doit se soumettre, dans la situation thérapeutique vis-à-vis de la personne de son patient, est celle d'une aide personnelle portée par un prochain secourable et non celle d'un chercheur scientifiquement intéressé. Quand cette attention à la personne est totalement réalisée, elle amène une modification de l'attitude *GÉNERALE* qui concerne aussi bien la vision que l'on a de l'autre que l'approche et la position personnelle vis-à-vis de lui.

La description donnée récemment par Paul Christian, dans son livre « Betreffen und Begegnen » (Observer et rencontrer, *Jahrbuch für Psychologie und Psychothérapie,* 1958), de cette situation thérapeutique est particulièrement frappante. Deux formes de relation à l'autre sont ici possibles. « Observer » c'est situer l'autre dans un monde objectif cohérent et explicable. « Rencontrer » est différent de toute espèce d'observation. La rencontre de la personne se réalise en une participation immédiate à l'existence de l'autre, à ses actes ; c'est un « être avec » vivant dans une compréhension et une entente réciproques.

Le problème de la psychothérapie n'évolue que selon un point de vue superficiel dans l'opposition entre une simple reconnaissance objective et l'engagement de solidarité humaine avec un partenaire. En fait il s'agit d'une antinomie entre un pragmatisme, que détermine l'altruisme naturel, et une forme « d'Agapé » qui dépasse les deux attitudes, la « naturelle » aussi bien que l'autre. Tant que la problématique se situe dans

le domaine d'opposition entre un comportement « froidement » scientifique et une relation « chaleureuse » vis-à-vis de l'autre, l'orientation vers la personne n'est pas encore réalisée. On continue à évoluer dans le système de références prépersonnel du moi « naturel » auquel apparaît seulement l'opposition entre un univers objectivement saisissable et une intériorité subjective.

Ce système de références est aussi à l'origine d'une conception qui n'est plus soutenable aujourd'hui. Selon celle-ci, le mode de connaissance sur lequel se fondent les sciences naturelles et la maîtrise technique du monde, celui qui a permis leurs plus grands triomphes, serait tout naturellement valable aussi pour la connaissance et la conduite des hommes. Une opinion, tout aussi insoutenable, voudrait qu'une relation humaine altruiste nuise à la clarté du discernement car elle se situe dans le domaine des contingences de joie et de souffrance, de lien ou de séparation, de la destinée humaine. Certes l'altruisme, le sens de la solidarité humaine s'épanouissent dans le champ vital du sujet et peuvent réduire la capacité de connaissance objective. Ils comportent aussi un risque d'implication prsonnelle. Ces deux conceptions sont cependant des préjugés et leur association reflète le jugement de gens, enfermés dans la vision naturelle, qui ne connaissent pas encore l'expérience de la transcendance. C'est une manière de voir qui doit être dépassée.

La voie qui aujourd'hui nous amène à transcender cette vision prépersonnelle oblige à remettre sérieusement en question l'idée que la réalité objective au sens scientifique du terme, valable dans le domaine restreint de la médecine (où ses résultats ne sont d'ailleurs pas toujours bienfaisants), peut s'appliquer à l'homme en son Être essentiel et en tant que personne. « Consi-

dérer l'être humain sous le seul angle scientifique c'est, en un certain sens, l'atrophier systématiquement. » (Christian) Il faut d'ailleurs renoncer aussi à l'idée que la seule forme possible de relation personnelle est la participation affective au destin d'autrui. Même si cela peut paraître étonnant, notre auteur a tout à fait raison lorsqu'il fait remarquer qu'une rencontre personnelle n'a rien à voir avec les différents modes de relation qui nous touchent sur le plan affectif ou émotionnel. « De même, dans les situations psycho-analytiques, les phénomènes de transfert et de contre-transfert se situent aussi au niveau émotionnel de la rencontre réciproque et non à celui de la personne. » La relation personnelle, celle qui cherche l'autre sur la voie de lui-même, ne se base pas sur une association de destins terrestres mais sur une *APPARTENANCE SUPRA-PERSONNELLE À LA VIE SURNATURELLE.* C'est à partir de là qu'elle prend son sens par rapport à un Être essentiel, sans doute altéré, mais qui nous est confié afin de pouvoir l'articuler sur une présence fraternelle qui nous accompagne fidèlement dans la détresse causée par le monde.

Une vision de l'homme, physique ou psychique, faisant de lui quelque chose d'objectivement saisissable, n'est plus acceptable quand il s'agit d'une approche de l'homme en tant que personne. Nous ne pouvons plus alors le situer comme un simple participant, anonyme et étranger, à des fonctions biologiques, affectives, intellectuelles ou sociales. Il nous rencontre comme ce quelqu'un de déterminé, comme ce sujet personnel qui doit être perçu et considéré comme tel. Il demande de nous une réponse et la libération de sa vie par l'Être essentiel. Au lieu de l'observer de moi profane à moi profane (thérapeute et patient) intervient une rencontre de personne à personne. Et, quels

que soient les troubles dont elle souffre, cette personne doit être reconnue et traitée, en une relation essentielle, comme une personne. A condition naturellement que le psychothérapeute soit sur la *VOIE.* Mais quel que soit le point concernant le patient, en tant que personne sur la voie il est important.

L'autre, comme personne, ne peut être vu que par un regard personnel. Celui-ci ne s'ouvre en effet que dans l'union avec la profondeur de l'ÊTRE demandant à se manifester. Il exprime l'impulsion humaine vers la réalisation de soi-même et nous unit tous fraternellement dans l'ÊTRE. Grâce à ce lien il n'y a plus, pour la première fois, d'opposition, plus d'antinomie, entre connaissance objective et aide affective. Elles sont les deux faces d'une relation ouverte à la lumière de l'ÊTRE. La reconnaissance de l'autre est en même temps fusion avec lui, elle est l'instrument grâce auquel il s'ouvre non seulement à celui qui le dirige mais aussi à lui-même, à une connaissance nouvelle de soi. La vie tout entière et la situation thérapeutique elle-même sont fondamentalement modifiées quand, au lieu d'être vécues à la lumière de la conscience rationnelle du moi encore enlisé dans son univers, elles sont reçues par un sujet dont la vision transcende celle du moi et qui, au-delà de sa situation d'« étant », a réalisé son éclosion dans l'ÊTRE.

Une attitude de participation altruiste à l'égard de l'autre, qui met en question l'éveil de sa vérité essentielle parce que le regard du thérapeute est encore obscurci par la froideur objective ou par une impulsion affective, révèle que la relation n'a pas encore atteint la profondeur transcendante chez le psychothérapeute et que cette relation est encore de nature purement séculière. Un rapport semblable passe forcément à côté de la réalité suprapersonnelle de l'autre et donc aussi

de ses aspirations en tant que personne. Car celle-ci tend toujours à se libérer de son moi profane afin de laisser percer l'ÊTRE[35]. Tant que le psychothérapeute voit d'abord chez l'autre le corps de destin souffrant, son Être essentiel lui reste caché. Lorsqu'il n'est plus présent par son seul moi profane mais par son Être essentiel, que son regard intérieur se tourne sans relâche vers le centre métaphysique de son patient et qu'il cherche à articuler celui-ci au corps de destin, le danger d'implication réciproque recommence à se faire jour. Ceci d'autant plus nettement que le processus de guérison entre en action. Quand l'individualité de l'ÊTRE surnaturel prend forme dans l'espace et le temps, il brise la domination du moi que le monde fait souffrir et qui, loin de sa vraie liberté, oscille entre une froide distance et les complications affectives.

Cette tension infructueuse entre une connaissance objective et un lien personnel se résout quand le psychothérapeute s'est suffisamment libéré des blocages et des attaches de son moi profane de telle sorte que la relation humaine avec son « patient » puisse s'enraciner, dans une réalité autre que celle du moi naturel, avec ses multiples fixations objectives, et les transcender.

La modification qu'il faut apporter, dans la thérapie de la personne, à la notion de « reconnaissance et de lien », concerne la connaissance objective qui aboutit à un système de concepts rationnels et la reconnaissance essentielle, née d'une relation appuyée sur l'ÊTRE à ce qui est reconnu, relation qui le libère en même temps vis-à-vis de lui-même. Cette rectification de la notion du lien humain va dans le sens d'un rapport qui délivre et guérit, justement parce qu'il amène au jour la vérité de l'Être essentiel. Il ne s'enracine en effet ni au niveau des contingences spatio-

temporelles, qui entraînent une réserve froide et impersonnelle, ni à celui des intrications affectives, mais au niveau de la profondeur personnelle de l'Être essentiel. Cette attitude générale, et elle seule, écartera de la conscience, dès le départ, les obstacles créés par le schéma sujet-objet dominant chez elle. Sans doute, tant que la thérapie tend seulement à rétablir un ordre fonctionnel, ce schéma sera rarement modifié. Mais dès que le but est autre que la classique dissolution de complexes et de mécanismes invétérés, il devient nécessaire de transcender cette forme de conscience où seul règne le moi attaché au rationnel. Alors devient possible une thérapie qui ne cherche pas seulement à rétablir l'adaptation au monde et avec elle la capacité de profiter de la vie, du travail, de l'amour. Quand le traitement acquiert un sens spirituel né de l'expérience de l'ÊTRE, soumis à sa loi et à son image intimement vécues dans une conscience responsable, naît, avec le rayonnement de l'altruisme, la force qui éclaire et qui guérit. Le regard du thérapeute perçoit alors, à travers le corps de destin et ses perturbations, la forme vers laquelle tend l'Être essentiel qui est à la fois lumière et guérison. Ce qui importe est que cette forme elle-même soit perçue non à l'extérieur mais à l'intérieur de sa réalité historique, c'est-à-dire comme l'ordre conforme à l'Être essentiel du corps de destin lui-même, devenu transparent à l'ÊTRE dans l'espace même du destin humain. Dans le rayon de la vraie lumière l'autre se révèle à travers le voile des contingences spatio-temporelles, dans la vérité de son Être. Sa clarté pénètre le centre spirituel du patient pour dissoudre en son corps de destin les blocages contraires à l'ÊTRE et libérer ainsi la force créatrice de sa forme essentielle individuelle. Car cette lumière renferme une force de création et de libération : de libération en

s'adressant à l'Être essentiel de l'autre de telle manière que, pour la première fois peut-être, celui-ci s'éveille et reprend vie, se « dégèle » pour ainsi dire. Les dressages et leurs contraintes, les comportements artificiels, s'effondrent. Le rayon qui a touché le patient allume en lui sa propre lumière et le travail intérieur de transformation créatrice commence. Quand le sol gelé éclate, ce qui restait en sommeil commence à germer.

VIEILLESSE ET MATURITÉ

« Rester toujours jeune — ne jamais être obligé de vieillir. » C'est naturellement le vœu, bien compréhensible, de la plupart des gens. Pourtant les conséquences de cette angoisse devant la vieillesse peuvent devenir néfastes et priver l'homme du couronnement de sa vie. Pour le gagner il faut en effet obéir aux lois de la vie et l'acceptation du vieillissement en fait partie. Mais ce oui à la vieillesse n'est possible que si et dans la mesure où l'on a enraciné sa vie dans une réalité qui se trouve au-delà de l'opposition entre jeunesse et vieillesse. Le oui à celle-ci devient alors une « preuve par l'exemple », un témoignage de la transparence qui s'exprime dans le devenir et le disparaître. Celui qui ne l'a pas compris s'étonne et demande comment la vieillesse peut être une réalisation de la vie. N'est-elle pas le triste moment où les forces périclitent et dont l'aboutissement fatal est la mort ? C'est là ne pas savoir que dans notre vie, le sens de toute ombre est la lumière qu'elle cache, car la vieillesse renferme un sens secret qui, lorsqu'il se découvre, change l'approche tant redoutée de la mort en un haut moment de la vie, celui où l'on atteint la pleine maturité. Comme pour tout vivant, l'être humain ne se réalise que dans le fruit de cette maturité. Le sens et le but de la dernière phase de la vie sont une humanité mûrie et

refuser de vieillir c'est manquer ce but. Quel est-il donc ?

Quelles sont les souffrances liées à l'âge ? Il faut y avoir mûrement réfléchi pour avoir le droit de mentionner ce qui permet de les surmonter. Trois choses nous menacent dans le vieillissement. La première est la *diminution* de nos forces physiques et intellectuelles, la maladie, les infirmités et, à la fin, inéluctablement, la mort. La seconde est le fait que la vie *perd son sens.* Combien de fois entend-on un vieillard dire que sa vie n'a vraiment plus aucun sens ? Pourquoi ? Parce que désormais il ne peut plus rien réaliser de valable, rien faire d'utile. Et la troisième souffrance, la plus redoutée, est la *solitude* dont le grand âge est menacé.

Avoir vécu dans un esprit initiatique protège dans une large mesure contre ces trois tourments. Ils n'atteindront que superficiellement l'être de personne et même contre cela on aura d'autres moyens de défense que le vieillard réduit à des réactions élémentaires. Ce dernier cherche à nier aussi longtemps que possible les signes de l'âge et tente de prévenir les risques de *misères matérielles* au moyen d'assurances de tout ordre. Il résistera aussi longtemps que possible contre le *vide de sens* de sa vie et justifiera son existence par de petits travaux, ou encore par des « distractions intellectuelles ». Contre la *solitude*, en cas de défection de sa famille, il se défendra dans des cercles ou des résidences appropriés. Bien que très naturel, et jusqu'à une certaine limite justifié, tout cela méconnaît le sens de la vieillesse. Une prévoyance matérielle excessive, une raison de vivre basée sur la seule efficacité et la fuite sociale devant l'âge sont une façon d'éviter la rencontre de soi-même. Il est vrai que, de nos jours, la vieillesse représente seulement une ombre croissante et la lumière prête à s'éteindre. Que se lève en même temps

à l'horizon de la vie une plus vaste constellation, que la nuit envahissant la vie déclinante annonce un nouveau jour, cela, seul le sait celui qui a vécu sa vie dans un sens initiatique. Il sait aussi que l'affaiblissement de ses forces extérieures favorise l'éclosion et la croissance de forces intérieures surnaturelles et qu'elles sont l'épanouissement de toute vie humaine. Être en contact avec la grande VIE, perceptible en nous, c'est savoir aussi qu'elle déborde notre vie terrestre et que celle-ci inclut aussi la mort. Quand celle-ci devient un fantôme menaçant et que tout ce qui évoque sa venue est nié et rejeté par tous les moyens, on n'a manifestement pas encore trouvé de lien réel avec la plus grande Vie. Ce ne sont pas tant les infirmités de l'âge qui sont le tourment du vieillard mais son attitude contraire à la vie, le refus de vieillir qui s'oppose à la transformation liée à ce moment de la vie. Son destin est tout autre quand il abandonne ce qui est destiné à disparaître et, au lieu de s'attacher au passé, accepte d'un cœur croyant son nouveau devenir. Nous connaissons tous de très vieilles gens, perclus de toutes les infirmités de l'âge, et qui pourtant n'en souffrent pas vraiment. Ils semblent heureux en dépit de leurs misères. La mort qui se tient à leur côté leur semble une vieille amie à laquelle ils font volontiers confiance. Mais ceci est rare. On voit plus souvent une famille entière supporter le poids d'une vieille personne demeurée immature, obstinément accrochée à sa position et à son pouvoir et refusant de lâcher prise. Elle peut tyranniser toute une maison par ses exigences, empoisonner l'atmosphère, repousser les tentatives amicales de rapprochement. Elle ne pèse pas seulement sur un entourage qui souhaite secrètement sa mort, elle est surtout un fardeau pour elle-même. Le durcissement, l'amertume, cette attitude fermée, tous

les travers de la vieillesse sont le signe que la maturité n'a pas été atteinte. Un attachement désespéré au passé fait manquer l'évolution vers le devenir.

Seul peut mûrir celui qui se détache sans cesse du passé en surmontant un moi qui y est reste fixé, celui qui écoute en lui-même la voix intérieure la plus intime et qui, par une constante transformation, réalise l'unité avec son Être profond. « L'ÊTRE de Dieu est notre devenir », dit Maître Eckhardt. Dieu se révèle à nous grâce à une continuelle évolution et c'est en tant que « devenants » que nous sommes conformes à notre vocation : être, selon notre propre mode, les témoins de l'ÊTRE divin auquel nous participons par notre Être essentiel.

Le but réel de notre vie ne peut être atteint que si, jusqu'à la fin, nous croissons et mûrissons. Rester immobile et attaché au devenu, au passé et, en particulier, à certaines façons de concevoir la vie qui autrefois lui ont donné un sens, c'est se fermer à ce qui, au plus profond de nous, cherche à percer vers la lumière. Endurci contre les aspirations de notre propre cœur, nous tombons alors inévitablement dans l'angoisse et la vie se termine dans une amertume sans espoir. Mais quand l'homme âgé accepte de vieillir et, jusqu'à la fin, reste prêt à évoluer, il peut découvrir que le déclin de ses forces naturelles laisse plus de place au surnaturel. Sentir que, dans le lâcher prise et l'abandon de cette vie, une autre, plus grande, se fait jour et, s'il sait entendre cette voix, qu'il sera comblé d'une vie toute nouvelle. Quand l'âme se libère de ses biens profanes apparaissent une richesse et une force nouvelles qui ne sont pas de ce monde. Il s'agit d'une énergie tout à fait indépendante de la fragilité et de la solitude de l'âge. Elle est un appui et un refuge. L'entourage remarque parfois avec surprise la façon éton-

nante dont un vieillard change et s'illumine. Au lieu de devenir amer, de se fermer et de peser sur lui-même et les autres, il devient gai, détendu, bienveillant. Qu'exprime ce changement ? Grâce aux forces de son Être surnaturel le vieillard a soumis et transformé sa nature profane, naturellement affligée par la destruction de sa petite vie. Cet Être se manifeste maintenant pour son plus grand bien et celui des siens. Comme le montre ce témoignage de l'ÊTRE divin qui nous habite, la vieillesse prend tout son sens dans la maturité humaine et donne alors son fruit le plus noble, celui qui, spontanément et sans effort, se détache de lui comme de l'arbre un fruit mûr. Ce fruit est celui du travail secret de la voie intérieure. Toute la réalité de ce monde, dans la mesure où l'homme la reconnaît et la domine, n'est que le prélude d'une vérité plus profonde, qui ne nous est plus soumise mais dont nous sommes les sujets. Pourtant, quand nous nous déclarons ses serviteurs, elle fait de nous les maîtres de l'univers car elle nous fait don de forces devant lesquelles toutes les difficultés de la vie naturelle se résolvent — ailleurs — d'elles-mêmes.

Si, arrivé à la limite de son énergie naturelle, l'homme accepte humblement ces limites, une force surnaturelle naît en lui. Conscient qu'une Vie plus haute l'emplit et l'élève à une nouvelle forme d'existence, il acquiert grâce à elle, même devant la mort, une grande sérénité. Le robuste vieillard qui, non sans orgueil, se vante de ce qu'il peut encore faire, n'est donc pas notre modèle, mais au contraire celui qui accepte pieusement sa faiblesse et en qui se lèvent cette force et cette harmonie surnaturelles qu'il vit maintenant dans une paix lumineuse. Même la mort perd ici son aiguillon. Ce qui en ce monde est inexplicable prend, dans un ordre plus profond, un sens

apaisant. A qui reste calme devant la mort, et à lui seulement, se manifeste déjà en ce monde une vie plus haute. Le secret de certains vieillards qui, en un sens supérieur, restent jeunes, se comprend ainsi. Ils gardent leur jeunesse parce que, leur temps venu, ils sont prêts, sans se crisper, à lâcher prise et à abandonner ce qui jusque-là les reliait à l'existence terrestre. Ne tenant plus à rien, ils deviennent transparents à cette expérience intérieure de la grande VIE qui nous parle par elle. Au-delà du temps présent ils se réjouissent encore de l'avenir et des forces de promesse les animent. Un regard élégiaque tourné vers le passé, l'attitude sentimentale du « te rappelles-tu... » disparaissent et avec eux le tremblement secret devant la mort proche. Dans leurs yeux brille au contraire une lumière mystérieuse qui est la jeunesse des éternels commencements et manifeste le principe divin qui, indifférent au passé comme à l'avenir, régénère sans cesse notre vie.

Si la lumière de la vieillesse dans sa maturité ne naît pas de forces naturelles, la sagesse de l'âge, elle non plus, n'est pas le résultat du savoir accumulé au cours d'une longue vie. La sagesse et l'énergie de l'âge mûr n'ont rien à voir avec le fait d'avoir, de savoir et de pouvoir. Elles sont, en une modalité de l'ÊTRE, la capacité d'accepter et de supporter comme aussi celle de renoncer. Plus un vieillard est sage, moins il s'inquiète de ses absences de mémoire. La sagesse d'une humanité mûrie lui fait fixer son regard au-delà des concepts, sur quelque chose qui ne leur est plus soumis et touche l'insaisissable. Elle s'exprime donc moins en paroles que par un silence insondable plein d'une compréhension souriante.

De même qu'il existe une force et une sagesse particulières à l'âge, il y a aussi une bonté et une bien-

vellance qui viennent avec lui et qui ne sont pas de ce monde. C'est un rayonnement chaleureux qui fait fondre la dureté, redresse les jugements faussés et recrée l'union dans les cœurs séparés. Cette bonté manifeste la présence de l'ÊTRE dans l'Être essentiel de tout ce qui vit.

De l'homme âgé qui réalise la finalité de sa vieillesse, émane une lumière qui éclaire aussi les âges précédents de la vie et fait découvrir le secret de tout ce que peut comporter de bienfaisant une action humaine. Ce ne sont ni la force physique ni les capacités techniques, pas davantage l'acharnement de l'ambition. La « bonne volonté » ne suffit pas là non plus. Le bien accompli est ici le fruit d'un lien vivant avec l'ÊTRE que la conscience perçoit intimement. Il répand sa plénitude et étend son amour, illuminant l'action de l'intérieur.

Partout où la vie est encore, ou de nouveau, intacte, elle est transparente à une plus haute forme de Vie. De même aussi pour l'homme encore, ou de nouveau, indemne. La limpidité, la transparence à un ÊTRE divin tendant à se manifester en nous et par nous sont la finalité de toute croissance spirituelle. Elle devient chez l'homme âgé, lorsqu'il reste en état de maturité, le vrai et, finalement, le seul but de son existence. Lorsqu'il y parvient il renonce à l'idée qu'il doit être « efficace ». Au lieu de l'aider on empêche donc plutôt le vieillard d'atteindre le vrai but de sa vie quand on le trompe sur son état et que l'on tente de lui laisser à tout prix l'illusion qu'il est « utile ». Tout cela est humainement compréhensible mais, négligeant l'essentiel, révèle une profonde incompréhension de la vie. Le sens de la vieillesse autant que sa dignité ne sont plus le travail et l'action dans le monde, mais la transparence à l'ÊTRE d'où jaillit, par une force, une sagesse et une bonté surnaturelles, la lumière

intérieure. *Le fruit de la maturité humaine est un rayonnement bienfaisant* qui, sans agir, ou plutôt au-delà de l'agir ou du non-agir, émane de la personne. Plus est grande la maturité acquise à travers l'existence, le destin particulier, le travail ou les épreuves, plus le véritable sens de la vieillesse apparaîtra comme une bienheureuse opportunité et aussi comme un devoir à accomplir. Le vieillard peut, et doit même, savoir quelle est sa dernière responsabilité sur terre : c'est d'agir non par beaucoup d'action mais par le simple fait d'exister sur la voie intérieure afin de libérer, ordonner, renouveler.

Lorsque quelqu'un demande ce qui, en fait, a vraiment de l'importance, ne devrait-on pas répondre simplement : ce qui, dans l'univers, arrive justement là où vous vous trouvez ; que vous marchiez, que vous soyez debout, couché ou assis — que vous fassiez ou non quelque chose n'a pas d'importance. Ce qui compte ce sont les vibrations là où vous vous trouvez : invisiblement vivantes ou mortelles, claires ou sombres, chaudes ou glacées.

C'est l'aura qui nous entoure et que nous diffusons autour de nous, la sérénité qui se dégage de notre présence, le rayonnement — ce qui, en somme, laisse pressentir soit que nous avons manqué à notre tâche la plus élevée, soit que, pour le grand bien des autres et de nous-mêmes, nous l'avons remplie parce que nous avons atteint l'état de maturité humaine, que nous sommes devenus transparents à la force de création, d'ordre et de chaleur sereine de la lumière divine qui est le noyau même de notre vie.

Tout comme un vitrail richement coloré ne laisse briller l'image qu'il représente que si la lumière du

soleil le traverse, chez nous aussi, les hommes, notre Être le plus profond ne devient visible que dans la mesure où nous devenons transparents à la clarté intérieure dont nous vivons tous, celle qui brille au-delà de la mort.

ACCOMPAGNER UN MOURANT

La manière dont on meurt dépend de celle dont on a vécu. Les façons de mourir sont aussi nombreuses que les façons de vivre et dans l'attitude à l'égard de la mort se réflète celle que l'on a eue vis-à-vis de la vie : là se révèle ce que l'on entendait par « vie ».

Aux yeux de celui pour lequel l'existence dans le temps est tout, la souffrance n'a pas de sens et la mort est seulement l'ennemie. Il a peur de mourir. Mais lorsque dans l'existence terrestre on a déjà pressenti l'autre, la vie surnaturelle, la vie temporelle est déjà la preuve de la VIE qui est au-dessus de tous les temps et qui est ainsi une préparation à la mort. Pourtant elle ne s'épanouit tout à fait en l'homme que lorsque s'éteint l'existence terrestre. Il en est déjà ainsi pendant la vie et c'est le véritable sens du mourir.

Quand meurt un croyant chrétien et qu'un autre chrétien l'accompagne dans ce passage, leur comportement à tous deux leur est déjà prescrit. Consoler, encourager, aider font tout naturellement partie de la foi et y sont inclus. Mais qu'advient-il quand meurt un homme qui n'a pas la foi, soit parce qu'il ne croit plus, soit parce qu'il ne croit pas encore ? On peut voir alors si la personne qui l'aide à ce moment se contente de références à une religion ou si, par sa

propre expérience, sa décision ou le degré de son évolution, elle se tient vraiment *dans* la foi. Par là et dans cette mesure même elle sera capable de faire résonner auprès du mourant la voix d'une réalité qui importe pendant toute la vie et plus encore au moment de la mort. Et là se trouve l'opportunité d'une aide spirituelle qui n'est pas seulement l'affaire du prêtre mais un devoir — religieux ou séculier — de solidarité humaine.

Accompagner fraternellement l'autre dans son dernier voyage est la grande tâche incombant à celui qui a lui-même rencontré une réalité qui fait éclater les limites du moi naturel. Il faut qu'il ait appris à voir en elle la source de ce qui donne sens à sa propre vie.

Notre temps a vu des millions d'hommes précipités vers la mort et ils ont éprouvé quelque chose de la réalité qui se trouve au-delà de la vie et de la mort. Ils ont touché, immédiatement, ce qui jusque-là appartenait pour eux au pieux domaine de la croyance. Ils ont eu cette expérience et ils ont survécu. Prendre au sérieux ce qu'elle apporte fait entrer l'homme dans la maturité et celui qui a acquis cette maturité est seul capable d'accompagner un mourant, d'une façon juste, dans l'espace infin qui s'ouvre derrière la sombre porte de la mort.

L'homme est mûr, au vrai sens du terme, quand grâce à ce qu'il a lui-même vécu, la vie surnaturelle qui passe l'entendement est pour lui une réalité présente et reconnue. Il doit être transformé par elle, se fondre en elle, pour être autonome et libre vis-à-vis du monde. Par cette maturité il *sait* qu'existe la Vie au-delà de la mort mais que le passage par celle-ci en est la condition nécessaire. La mort n'est plus alors

l'ennemie, elle est la sœur qui nous accompagne, non seulement dans le passage de vie à trépas mais, si nous vivons comme on doit le faire, tout au long de cette vie. Pour accompagner un mourant il faut connaître la fraternité de la mort.

Pour l'Occidental la vie et la mort sont marquées du sceau de la croix. Mais, même s'il veut croire à la résurrection qui donne son sens à la mort, tant qu'il n'a pas éprouvé l'autre réalité, l'image de la croix et du crucifié reste la représentation d'une chose terrible. La mort se montre là exactement telle que le moi naturel la perçoit et la craint. Elle est la fin, la terreur. Derrière elle nous attend le jugement et se trouve l'enfer. La peur de la mort est donc la chose la plus naturelle du monde. Il n'en est autrement que si l'homme a déjà éprouvé ici-bas la réalité de la grande VIE, qu'il a considéré avec sérieux cette expérience et que sa mémoire l'a conservée comme une certitude et une promesse. Mourir cesse alors d'être terrifiant. C'est le retour à la patrie que l'on n'a, en fait, jamais quittée. C'est ainsi, comme me le disait un vieux missionnaire, que la ressent le Japonais : en venant au monde il ne pose qu'un seul pied sur terre. Mourir signifie simplement alors ramener ce pied sur la rive que, secrètement, on n'a jamais abandonnée. La question n'est plus de savoir quand il *faut* mourir, mais quand on *peut* mourir. Ainsi s'explique la coutume des vieux maîtres Zen : quand ils sentaient leur heure venue, ils invitaient leurs élèves et leurs amis à une dernière cérémonie du thé. Devant eux ils s'enfonçaient alors dans la grande paix de la méditation, celle qu'ils avaient pratiquée toute leur vie et où s'anéantissait leur moi naturel et, cette fois, ils n'en revenaient plus. L'homme entre ainsi, conscient et souriant, dans la

Vie surnaturelle qu'il est lui-même et a toujours été par son Être essentiel

La mort, ennemie du moi naturel attaché à ce monde — la mort amie du Soi le plus profond, celui qui naît de l'anéantissement du moi naturel et par l'union avec l'Être essentiel, sont-elles, à proprement parler, opposées ? C'est vrai seulement pour une pensée statique car la vérité est l'éternel « meurs et deviens » de la Voie. La Voie sur laquelle l'ÊTRE divin se manifeste dans le devenir et disparaître de l'homme *est* la VIE et aussi la vérité de la destinée humaine. La présence de l'ÊTRE divin ne se découvre pas seulement par la foi. Il est donné à l'homme de l'éprouver par l'expérience et de lui porter témoignage, c'est-à-dire de témoigner que la disparition, cruelle pour lui, du moi attaché au monde, est la condition nécessaire à l'éclosion de l'Être essentiel par lequel la vie surnaturelle est présente en lui. Le lien avec l'ÊTRE, avec l'infini donc, est la condition préalable, mais aussi suffisante, d'une sereine acceptation des limites du fini que pose la mort. Pour celui qui s'est exercé toute sa vie à cet anéantissement, cette mort est l'amie qui l'accompagne dans son passage hors de la petite existence vers une plus grande Vie. S'exercer à mourir est la pratique centrale de tout exercice vers la VIE. Il s'agit là d'une très ancienne sagesse, mais où la pratique-t-on ? La vie entière peut être un exercice de la mort. Mais on ne peut l'apprendre que si le guide spirituel est rempli de la grande VIE et si la nostalgie et le pressentiment de celle-ci sont présents chez l'élève. La simple bonne volonté ne suffit pas à laisser s'éteindre le moi attaché au monde. Il y faut un lien intérieur avec l'Être essentiel. Lui seul apporte la

liberté d'un tel abandon. La tâche de celui qui accompagne le mourant est de faire naître cette liberté. Il ne pourra la remplir que s'il a lui-même été touché par l'ÊTRE et s'il connaît par expérience, pour avoir cherché à la réaliser en lui-même, la loi du devenir de la personne par la transparence à l'Être divin. Cette transparence est elle-même la chance particulière qui s'offre dans le passage de la mort car mourir signifie le « lâcher-prise » du moi accroché au monde et à ce moment peut apparaître l'Être essentiel dans toute la clarté et la limpidité de son image. Quand l'homme disparaît en tant que moi, il n'est pas encore un cadavre, il n'est pas encore mort à proprement parler. L'ÊTRE peut alors envahir la substance encore plastique du corps et marquer le visage du trépassé de cette transparence qui le transfigure. Si l'on n'a pas le sens nécessaire à la vision de cette transfiguration on ne remarquera que « la sérénité et la détente ». Mais si l'on possède ce sens et ce regard, il est évident que l'Être essentiel apparaît dans son pur rayonnement et grave ici son image. Pour accompagner un mourant il faut être capable de distinguer cette lumière de l'ÊTRE.

La nécessité de mourir est l'épreuve d'une vie dont la mort est l'adversaire, mais elle conditionne la promesse de la VIE qui embrasse aussi la mort. Notre petite existence connaît trois sortes de détresse : la destruction qui la menace, la rencontre de l'absurde et la totale solitude. C'est par elles que l'homme connaît la peur, le désespoir et l'accablement. Quand, proche de la mort, un homme est encore totalement identifié à son moi profane, il ressent comme jamais encore auparavant ces trois formes d'angoisse. S'il les

accepte sans réserve et accueille la mort, une clarté peut jaillir de chacune d'elles. Du sentiment d'impuissance, l'expérience d'une force supranaturelle, de la disparition du sens de la vie, le pressentiment d'un ordre surnaturel, de l'extrême solitude, l'expérience d'un amour surnaturel, c'est la certitude que la mort est le commencement d'une nouvelle vie. La condition de celle-ci est évidemment l'abandon de tout ce à quoi l'on est attaché car il faut que soit rendu libre l'accès de l'autre Vie et du fruit de la transparence.

En ce sens la vie entière devrait être une préparation au passage, c'est-à-dire à une mort juste qui, elle, devrait être le critère de notre vie.

Au moment de la mort se révèle parfois dans toute sa lumière une réalité dont la façon de voir humaine naturelle ne reflète qu'un aspect limité. Mourir est donc une chance de nous détacher de nos vues partielles et de laisser un rayon du Tout pénétrer une intime conscience renouvelée. Le compagnon du mourant sur le chemin de l'ouverture au Tout permet par sa présence l'apparition de cette conscience élargie. Cette simple présence peut en effet donner au mourant la capacité de renoncement nécessaire pour se détacher de l'univers du moi. La mort qui s'approche dénoue alors doucement les liens qui retiennent au monde cette conscience qui, sa vie durant, avait empêché l'homme de prêter attention à la vie surnaturelle. Le bon guide sait tout naturellement autre chose encore : il sait que cette nouvelle conscience du surnaturel ne ressort clairement que sur l'arrière-plan de la conscience profane qui justement l'entrave.

Au moment de mourir, le moi reprend encore une fois toute sa puissance. Arrivé à la limite de son exis-

tence, il rassemble toutes les forces de la nature pour conserver sa vie. Souvent l'agonie n'est pas épargnée au mourant cependant tout prêt à s'en aller. Mais, par la force même de cette révolte devant l'anéantissement du moi, la grande Vie peut s'affirmer avec un éclat tout particulier. Nous ne sommes jamais que sur le point d'être prêts à ce qui nous attend dans l'au-delà. Dans les ténèbres insondables de la fin, la grande clarté d'un nouveau commencement peut se faire jour et, à travers les tourments de cette fin, l'infini se laisser apercevoir. Celui qui accompagne un mourant doit savoir que face à la mort tout n'est pas consommé dans l'abandon du fini, le rejet des ténèbres et le regret des fautes commises. Il ne suffit pas non plus de se tourner exclusivement vers la lumière. La sollicitude envers le mourant exige que, par une totale acceptation, il libère les forces créatrices et transformatrices des ténèbres qui alors l'enveloppent.

Au moment de mourir l'homme est vraiment à bout de course. Ce qu'il avait construit s'effondre. Ce que son intelligence lui permettait de saisir n'a plus aucune valeur. Toutes les façades tombent et, derrière elles, apparaît la misérable image de ce qu'il était vraiment. Il touche les limites de sa puissance et de sa sagesse. Arraché à toute protection humaine, il est rejeté sur soi-même, à la merci de quelque chose de plus fort, d'inconnu, d'inconcevable. Sa faiblesse le jette tout naturellement dans la terreur de l'anéantissement. Le tissu des mensonges de sa vie se déchire. L'étendue de ses fautes lui devient consciente et il se rend compte qu'aucun de ses calculs n'était juste. La tristesse de la solitude s'ajoute à tout cela. Mourir est en effet la suprême solitude. Qu'y a-t-il alors de plus normal que

d'aspirer à une consolation et de chercher son salut dans l'affection d'un proche ? Là se trouve cependant le danger de la compassion chez l'ami qui, fidèlement, l'accompagne : s'il s'y abandonne, il se contentera peut-être de nourrir le mourant de consolations charitables et de faux espoirs et ce serait justement risquer de le priver du fruit, non seulement de sa souffrance, mais aussi de toute sa vie.

Il y a des situations où la compassion n'est plus à sa place, où elle est même une faute contre l'esprit sauveur. C'est le cas de ce moment de transformation possible, car elle rendrait le vieil homme capable de subsister encore alors que, sur le point de tomber dans le creuset d'un désespoir et d'une solitude qui ne lui laissent plus d'échappatoires, sa résistance aurait pu fondre.

Dans le fait de supporter l'insupportable, l'abandon de ce qu'il est impossible d'abandonner, en un mot dans la mort du vieil Adam qui doit se produire avec la mort physique, l'imminence de celle-ci doit amener à maturité le fruit suprême de la vie car, c'est en nous heurtant à nos limites que nous sommes le plus proches des frontières de l'au-delà. L'ami véritable doit à ce moment avoir le courage de laisser le mourant à sa solitude. Il ne doit pas lui ôter l'expérience du renoncement suprême car ce serait aussi le priver de sa dernière décision. Il doit, le moment venu, laisser le mourant à lui-même car dans l'anéantissement solitaire de son moi il percevra la lumière qui est le sens de toute ténèbre et l'amour qui est le sens de toute désolation.

Chacun d'entre nous peut se trouver dans une situation qui l'oblige à accompagner un mourant dans son dernier voyage. C'est rarement un prêtre, bien que celui-ci soit un guide spirituel tout désigné. Pour lui

non plus d'ailleurs il ne s'agit pas seulement de l'assistance traditionnelle au mourant, de l'attitude classique du directeur spirituel, car il doit aussi se tenir dans l'attitude de solidarité humaine, celle de « frère dans l'ÊTRE ». Il y a trois manières d'accompagner le mourant :

1) L'attitude « classique » du prêtre en « cas de danger de mort ». Elle ne tient pas compte de la situation individuelle et unique du mourant et cherche, par la foi, à le tirer de sa misère humaine et à l'élever vers les hauteurs de la promesse divine. Sans participation personnelle, les paroles appropriées sont redites, les formules anciennes traditionnelles et les phrases consolatrices prononcées. Les prières sont prescrites comme de vieux remèdes qui ont fait leurs preuves. Tout cela se passe dans une disposition d'esprit qui s'enracine dans la foi en la puissance divine et la rédemption par le Christ dont l'efficacité ne dépend en rien de la position personnelle du guide spirituel. Ce serait du pur rationalisme si l'on n'y retrouvait pas le trésor des forces contenues dans la foi et qui, s'incarnant dans des formules suprapersonnelles, se transmettent et s'expriment même — ou peut-être justement — là où le prêtre remplit son office d'une façon toute impersonnelle.

2) Il existe une autre attitude par lequel le guide du mourant, quel qu'il soit, s'engage personnellement vis-à-vis de lui. Il voit son prochain dans celui que la mort a désigné et dont le moi souffrant s'effraye de cette mort. Il se tient à ses côtés dans sa détresse avec un sentiment de solidarité humaine. Dans cet état d'esprit, sans timidité, avec confiance, il aide le mourant à confier tout ce qui lui pèse, à parler librement et à

reconnaître ce qui le tourmente, à exprimer ce qu'il désire. Ainsi le compagnon du mourant se tient près de lui — en lui parlant aussi éventuellement de sa propre détresse et de ses propres fautes — et aide l'autre à dénouer les liens qui jusqu'au bout retenaient prisonnier le moi « respectable » du mourant. Il l'encourage à se libérer d'une folle prétention, celle de vouloir passer « dignement » le seuil de la mort. Il l'aide à rejoindre ainsi la vérité intérieure où tout artifice disparaît et à s'ouvrir, nu et dépouillé, à la grande inconnue qui s'approche inexorablement de lui.

3) Celui qui accompagne le mourant peut enfin s'associer à lui comme à un frère ou une sœur en l'ÊTRE. Il ne faut pas qu'il se laisse arrêter ici par des sentiments de pitié altruiste pour la souffrance de l'autre, ou bien, au contraire sans égards pour cette souffrance, apporter un témoignage impersonnel aux promesses de la foi. Il s'agit plutôt alors de porter un regard confiant et affectueux mais ferme sur l'Être essentiel de l'autre, de l'appeler et de le mettre, en silence parfois, en face de la vérité. Lui donner la force de supporter le douloureux anéantissement d'un moi qui souffre du détachement inévitable exigé de lui. Tout ceci est nécessaire afin qu'au terme de sa petite existence en ce monde puisse briller, libre de toute impureté, la splendeur de la Vie surnaturelle. Pour celui qui assiste le mourant, cette extinction du moi est la plus dure épreuve. Comme au début de la vie il s'agit d'un accouchement. Il ne peut prendre sur lui cet enfantement et ses douleurs. Il lui appartient seulement d'aider à créer les conditions qui permettent au fruit de ce corps béni de venir à la LUMIERE, de faire preuve donc d'un amour suprapersonnel. En faveur de celui-ci il faut renoncer, ce qui est souvent difficile, au sentiment d'amour compatissant qui guérit

les blessures, écarte les chagrins, sèche les larmes et masque affectueusement la vérité, à tout ce qui aurait pour but d'éviter au mourant l'épreuve de la vérité alors que celle-ci est elle-même, en fait, toujours moins terrible que l'appréhension qu'elle suscite. Ne doit-on d'ailleurs pas la vérité à un mourant ? L'éternelle question se pose : jusqu'à quel point doit-on cette vérité à celui qui est marqué par la mort ?

Devant cette question difficile, il faut se demander dans quelle mesure on respecte encore chez le mourant la liberté de la personne. Cette liberté fait de lui le responsable d'une vie juste comme aussi d'une mort conforme à cette vie, de sorte qu'il a droit à la vérité. Mais la réponse dépend aussi du degré de maturité du mourant et de celui qui l'assiste, de la mesure donc où celui-ci a compris que le passage vers la mort est la chance d'une dernière — et peut-être d'une première — preuve de maturité[36]. Le mourant peut, en s'obstinant dans l'affirmation de soi-même, essayer encore une fois de manifester son existence, ou bien au contraire s'abandonner librement et sans réserve, avec une totale confiance, à une puissance supérieure. Il peut s'entêter dans son ancienne manière de penser, sa raison naturelle et son manque de foi, ou bien par un pressentiment de la grâce et d'un ordre supérieur, il peut s'ouvrir sans restriction à une lumière encore inconnue. Il peut enfin, soit se refermer sur lui-même et se durcir dans le « non » à ce qui lui arrive, soit, avec sa dernière étincelle de liberté, se laisser emporter consciemment par le flot d'amour infini qui déjà s'approche et le presse. Sur ce passage abysmal brille impitoyablement, exigeante et pleine de promesse, la froide étoile de la vérité. Pourtant le mourant ne ressent pas seulement la nécessité de connaître cette vérité mais aussi la promesse d'être délivré de son ancienne exis-

tence et porté vers une nouvelle Vie. Bien sûr, la certitude de la mort proche amène encore une fois la présence du moi attaché à la vie. Mais c'est aussi le moment où celui qui se tient auprès de lui doit lui faire entendre la voix de la vérité. Quelle que soit, en effet, la manière dont il considère ce qui vient vers lui, il éprouve un instant désir de regarder la vérité en face — ceci naturellement dans la mesure où il se rend compte de la présence immédiate de la mort. A-t-on le droit de l'empêcher de vivre ce dernier souhait ? L'occasion lui est donnée, d'une façon unique et sans précédent, maintenant, juste maintenant, de se décider en toute liberté : il peut laisser tomber tous les masques, reconnaître ses fautes cachées et pardonner à ceux qui se sont rendus coupables à son égard. Car la mort proche brise toutes les barrières mais elle ouvre aussi la porte à l'amour libérateur qui, d'un instant à l'autre, peut apparaître.

Quel guide spirituel n'a pas observé que la proximité de la mort apporte une liberté insoupçonnée et que, après un moment de terreur naturelle, un simple rappel de la vérité peut libérer le flot de la vie surnaturelle. On peut sentir la reconnaissance infinie du mourant quand un simple mot lui permet enfin de renoncer à la comédie qu'il se croyait obligé de jouer aux autres et qu'ils lui jouaient eux aussi. En quelques jours alors, souvent en quelques instants, se produisent une transformation et une évolution vers la maturité, fruits d'une vie qui, jusqu'au bout, a été vécue d'une façon juste.

J'ai fait, dans ce domaine, une expérience que je n'oublierai jamais : après une grave opération, un de mes amis se trouvait en danger de mort. Les médecins,

qui le savaient parfaitement, lui avaient assuré qu'il pourrait quitter la clinique la semaine suivante pour se préparer à une nouvelle opération et que celle-ci le guérirait tout à fait. Ses proches me firent part de cette nouvelle à mon arrivée. J'entrai dans sa chambre et je vis tout de suite qu'il était irrémédiablement perdu. Afin de le voir seul, je demandai à sa femme de sortir de la chambre. Il me raconta alors qu'il espérait faire, ou tout au moins dicter à quelqu'un d'autre pour qu'il la lise, une conférence prévue pour la quinzaine suivante. On sentait percer à travers ses paroles un mensonge que lui-même pressentait. Prenant mon courage à deux mains, je lui dis : « Plutôt que de penser à votre conférence, je crois, mon ami, qu'il vaudrait mieux y renoncer et vous concentrer sur un seul point, celui qui se trouve au-delà de la vie et de la mort. » « Vous m'entendez bien, répétai-je, au-delà de la vie et de la mort. » Ces mots eurent un effet saisissant. Il ferma les yeux. Une nouvelle vie apparut sur son visage dont la couleur grisâtre se colora d'un éclat rosé. Il rouvrit les yeux, me tendit la main et, avec une expression de paix infinie, dit simplement : « Merci. » Puis, ses yeux se refermèrent de nouveau et je le quittai. Je dis ensuite à sa femme qu'elle ne pouvait plus compter pour lui que sur quelques jours de vie.

Cet homme ne craignait pas la mort. Il possédait la maturité nécessaire pour s'y préparer avec lucidité, et on lui gâchait sa mort. Plus approchait le moment du passage, celui où avec la présence silencieuse de la compagne de sa vie, il aurait eu besoin du plus grand calme, plus des infirmières zélées multipliaient leurs allées et venues pour mettre en place un appareil destiné à prolonger de quelques heures une vie purement physique. A ses derniers instants on volait à cet homme

la dernière chose qu'il aurait encore pu dire sienne : sa mort.

Pourquoi ne laisse-t-on pas les gens mourir en paix quand leur heure est venue ?

NOTES

1. Voir Dürckheim, « La percée de l'Être », Courrier du Livre, Paris.
2. Voir pp. 145 et suivantes.
3. Voir Dürckheim, « Erlebnis und Wandlung », Huber, Bern-Stuttgart, 1956.
4. Voir Dürckheim, « La percée de l'Être ».
5. Voir p. 142.
6. Voir Jean Gebser, « Ursprung und Gegenwart », Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1966.
7. Voir Dürckheim, « Der Leib in der Psychotherapie », Klett Verlag, Stuttgart, 1968.
8, 9. Voir R. Peltzer dans M. Hippius, « Transzendez als Erfahrung », Barth Verlag, Weilheim, 1967.
Voir Dürckheim, « Hara », Courrier du Livre, et « Die Wirklichkeit der Mitte », München, 1968.
10. « Le Quotidien comme Exercice », Courrier du Livre, Paris.
11. Dürckheim, « Le Quotidien comme Exercice ».
12. Voir Julius Evola, « Über das Initiatische », Antaios, n° 4.
13. Voir Dürckheim, « Wirklichkeit der Mitte ».
14. Voir Dürckheim, « Le Zen et nous », Courrier du Livre, Paris.
Voir Enomyia Lassale, « Zen der Weg zur Erleuchtung », Herder Wien, et « Zen Buddhismus », Bachem, Köln, 1966.
15. Voir Dürckheim, « La percée de l'Être », et « Im Zeichen der Grossen Erfahrung », Barth, Weilheim, 1958.
16, 17. J. Gebser, « Ursprung und Gegenwart ».
René Guénon, « Le symbolisme de la Croix », Éditions Vega, Paris, 1957, et « Aperçus sur l'initiation », Paris, 1953.
18. A. Cutat, « La rencontre des religions », Aubier, Paris, 1957.
19. Voir Dürckheim, « Hara », Courrier du Livre.
20. A. Cutat, « La mystique et les mystiques », Desclée de Brouwer, 1966.
21. J.B. Lotz, « Meditation im Alltag », Knecht, Frankfurt, 1966.
22. Voir H. Kükelhaus, « Werkstatt », Forum 8, 1967.
23. Voir « Le Quotidien comme Exercice », Courrier du Livre, Paris.
24. Voir « Hara », Courrier du Livre.
25. Voir Jacobs, « Indische Weisheit - westliche Psychotherapie », J.F. Lehmann, München, 1966.
26. Voir Rudolf Otto, « Das Heilige », Beck, München.
27. Voir Dürckheim, « Pratique de l'expérience spirituelle », Éd. du Rocher, 1985.
28. Voir Hakuun Yasutani, « Za-Zen » dans Dürckheim, « Le

chat merveileux », « Le Japon et la culture du silence », Courrier du Livre.
29. Voir Maria Hippius dans « Transzendez als Erfahrung », Barth Verlag, Weilheim, 1966.
30. Voir Jean Gebser, « Vermutungen über das unerschaffene Licht » dans « Transzendez als Erfahrung ».
31. Voir Dürckheim, « Das Überpersönliche in der Übertragung » dans « Pratique de l'expérience spirituelle ».
32. L. Bords, « Mysterium Morks », Walter, Olten, 1962.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

PRÉFACE 9

Faux antagonismes

LE BUT 15

Maturité 17
Transparence 43
Forme 75

LA VOIE 89

La voie initiatique 91
L'expérience et la foi 91
Transcendance immanente 96
Direction initiatique et thérapie 101
Orient et Occident 106
Zen 106
L'homme universel 110
L'ombre 111
Esprit oriental et esprit occidental 113
Sentiment religieux oriental et occidental 115
Yin et Yang 119
Être essentiel et personne 125
Le « danger » oriental ? 130
Expérience de l'Être et foi 134

L'EXERCICE 139

Les trois aspects de la Voie 142

Élargissement de la conscience 151
L'expérience du numineux 154
La trinité de l'ÊTRE 161
Le numineux et les sens 164
Le numineux dans la forme 171
Pratiques méditatives 176
Le numineux dans l'amour 184

LE FRUIT 195

Altruisme. L'homme et son prochain 197
Le sentiment altruiste du médecin 207
Le prochain en psychothérapie 216
Vieillesse et maturité 224
Accompagner un mourant 233

NOTES 247

Dans la même collection

Aurobindo (Sri)
Renaissance et Karma
Breuil (P. du)
Histoire de la religion et de la philosophie zoroastriennes
Brosse (J.),
Cinq Méditations sur le corps plus une.
Buber (M.)
La Légende du Baal-Shem
Vivre en bonne entente avec Dieu selon le Baal-Shem-Tov
Bulteau (M.)
Mythologie des filles des eaux
Castermane (J.)
Les Leçons de Dürckheim, Premiers pas sur le chemin initiatique
Choain (J.)
Introduction au Yi-King
David Neel (A.)
Astavakra Gita / Avadhuta Gita
Le Bouddhisme du Bouddha
Immortalité et réincarnation
Deshimaru (R.T.)
La Voix de la vallée, l'Enseignement d'un maître Zen
Doresse (J.)
Les Livres secrets des gnostiques d'Egypte
L'Evangile selon Thomas, l'Evangile des évangiles
Dürckheim (K.G.)
Pratique de l'expérience spirituelle
Ghyka (M.)
L'Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts
Grad (A.D.)
Moïse l'Hébreu
Les Clefs secrètes d'Israël
Le Livre des principes kabbalistiques
Grand (J.)
L'Univers inconnu du tarot (cartonné)
Graves (R.)
Les Mythes celtes, la déesse blanche